

<<La>> vie et les aventures de Robinson Crusoe: Contenant son retour dans son isle, & ce qui s'y passa pendant son absence

Aux Dépens de la Compagnie
Amsterdam; NLD 1765

Signatur: 251349-A.3 / FKB 6-070
Barcode: +Z200173509
Zitierlink: <http://data.onb.ac.at/rep/10AF292B>
Umfang: Bild 1 - 228

Nutzungsbedingungen

Bitte beachten Sie folgende Nutzungsbedingungen: Die Dateien werden Ihnen nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke zur Verfügung gestellt. Nehmen Sie keine automatisierten Abfragen vor. Nennen Sie die Österreichische Nationalbibliothek in Provenienzanangaben. Bei der Weiterverwendung sind Sie selbst für die Einhaltung von Rechten Dritter, z.B. Urheberrechten, verantwortlich.

Hinweis: Das Dokument enthält hinterlegte Textdaten, die eine Suche in der Datei ermöglichen. Diese Textdaten wurden mit einem automatisierten OCR-Verfahren ermittelt und weisen Fehler auf.

L E S

AVENTURES

D E

ROBINSON CRUSOE.

TROISIEME PARTIE.




FID.C

LA VIE
ET LES
AVENTURES
D E

ROBINSON CRUSOE,

*Contenant son retour dans son Isle, & ce
qui s'y passa pendant son absence.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXV.
251.349 - A
FIF

THE
FEDERAL
BUREAU OF INVESTIGATION
OF THE
DEPARTMENT OF JUSTICE

Report of Special Agent in Charge
of the New York Office
dated 10/10/34

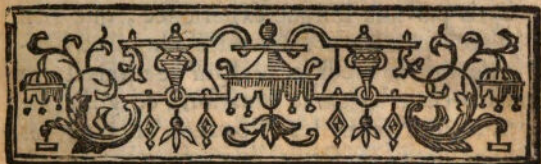
Re: [illegible]



Approved and Forwarded:
Special Agent in Charge

821343-A

FBI



S U I T E

D E S

A V E N T U R E S

D E

ROBINSON CRUSOE.



TROISIEME PARTIE.

L'HISTOIRE de ma Vie vé-
rifie parfaitement l'ancien Pro-
verbe, qui dit, *qu'un Vase de*
Terre ne perd jamais l'odeur
dont il a été d'abord imbu. Après avoir
lutté trente-cinq ans avec une variété de
malheurs, dont les exemples sont fort ra-
res, j'avois joui pendant sept ans de tout
ce que l'abondance & la tranquillité du
Corps & de l'Esprit ont de plus agréable ;
mon âge étoit déjà fort avancé, & j'avois

III. Partie.

A

apris par une longue expérience, que rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui ne croiroit que dans cette agréable situation, ce goût, né avec moi pour les Voyages & pour les aventures, se seroit évaporé avec le feu de ma jeunesse, & qu'à l'âge de 61 an je serois au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa Patrie.

D'ailleurs, le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti, ne pouvoit plus avoir lieu chez moi; il ne s'agissoit plus de faire fortune, & à parler sagement j'étois dans un état où je ne devois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres; j'avois du bien suffisamment pour moi & pour mes Héritiers. Il s'augmentoît même de jour en jour, car ma famille étant petite, je ne pouvois pas dépenser mes revenus, à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition, & de m'accabler d'Equipage, de Domestiques, & d'autres ridicules magnificences dont j'avois à peine une idée, bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place, c'est de jouir paisiblement des présents de la Providence, & de les voir croître sous ses mains.

Toutes ces considérations cependant n'avoient pas la force nécessaire pour me faire résister long-tems au penchant que

j'avois de me perdre dans le Monde de nouveau. C'étoit comme une véritable maladie ; & sur-tout le desir de revoir mon Ile , mes Plantations , & la Colonie que j'y avois laissée , ne me laissoit pas un moment de repos ; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour , & de mes rêves pendant la nuit ; j'en parlois tout haut même quand je ne dormois pas , & rien au monde n'étoit capable de me l'ôter de l'esprit ; tous mes discours se tournoient tellement de ce côté-là , que ma conversation en devenoit ennuyeuse , & je me donnois par-là un ridicule dont je m'apercevois fort bien sans me sentir en état de l'éviter.

Au sentiment de plusieurs personnes sentées , tout le bruit que le peuple fait sur les Spectres & sur les aparitions , n'est dû qu'à la force d'une imagination déréglée , & destituée du secours de la Raison , & que ces promenades des Esprits & des Lutins sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis & de leurs discours , saisit d'une telle maniere l'imagination dans certaines circonstances , qu'on les croit voir réellement , leur parler & entendre leurs réponses. C'est ainsi , selon ces habiles gens , que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne sçais pas par ma propre expérience s'il y a

véritablement des Esprits qui *aparoissent* après avoir été séparés des Corps ; je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade. Mais je sçai fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point, & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même, que quelquefois je pensois être véritablement devant mon Château, entouré de toutes mes Fortifications, & voir distinctement mon Espagnol, le Pere de *Vendredi*, & les scélérats Anglois que j'avois laissés dans mes Domaines : Je dis plus, je parlois souvent à ces personnages chimériques, & quoiqu'éveillé, je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin, que ces Images fantastiques me jettoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe que j'eus un jour, l'Espagnol & le vieux Sauvage me firent une relation si particuliere, & si vive de plusieurs trahisons de trois rebelles Anglois, que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces trois perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols, & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler, & qui n'avoient pas une entiere réalité, mais que sur la foi de ce rêve, je ne pus

m'empêcher pourtant de croire absolument véritables , jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même-tems , que sensible aux accusations des Espagnols , j'examinois ces scélérats , & je les condamnois à être pendus tous trois. On verra dans son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision , mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination , elle n'aprochoit que trop de la vérité , quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre , & la conduite de ces Diables incarnés avoit été rellement abominable , que si à mon retour dans l'Isle je les avois fait punir de mort , je leur aurois fait justice , sans pouvoir passer pour criminel , ni devant Dieu , ni devant les hommes.

Quoiqu'il en soit , je vécus plusieurs années dans cette situation , sans trouver le moindre agrément , le moindre plaisir en aucune chose , à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon Epouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables , me dit une nuit . qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la Providence , qui avoient déterminé mon retour dans cette Isle , & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma tendresse pour elle , & pour mes Enfans ; qu'elle étoit sûre , que si elle venoit à mourir , je prendrois ce parti sans

balancer, mais que la chose étant résolue dans le Ciel, elle seroit au desespoir d'y mettre un obstacle elle seule. J'étois si attentif à ce discours, & je la regardois si fixement, qu'elle perdit contenance, & qu'elle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoit pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus; mais je m'aperçus qu'elle avoit le cœur si plein, que les larmes commençoient à lui couler des yeux. *Parlez donc, ma chere, lui dis-je, souhaitez-vous que je m'en aille? Non,* répondit-elle, *il s'en faut beaucoup; mais si vous y êtes résolu, plutôt que de vous en détourner, je suis prête à vous accompagner; car, quoique je trouve ce parti fort incompatible avec votre âge, & fort mal assorti à l'état de votre Fortune, si la chose doit être absolument, je ne suis pas d'humeur à vous abandonner; vous êtes obligé de le faire, si ce desir si violent vous vient du Ciel; vous ne sçauriez y résister sans manquer à votre devoir, & je manquerois au mien si je ne prenois pas le parti de vous suivre.*

Ces tendres paroles de ma femme différérent un peu mes vapeurs, & me firent réfléchir d'une maniere plus calme sur la nature de mon dessein; je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extravagant pour un homme de mon âge, de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausibles dans les hafards, dont j'étois sorti.

si heureusement, & dans des misères qui auroient été suivies d'une vie parfaitement heureuse pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répandre de l'amertume.

Je considérai, qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils desseins, j'avois une épouse, & un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre; que j'avois tout ce que je pouvois desirer, & que j'étois assez vieux pour songer plutôt à me séparer bientôt pour jamais de ce que j'avois acquis, qu'à l'accumuler. Pour ce qui regarde *l'avertissement intérieur du Ciel*, auquel ma femme attribuoit mon dessein, je n'en étois pas trop convaincu, & après avoir lutté pendant long-tems avec la force de mon imagination, j'en devins enfin le maître, comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas, pourvu qu'on le veuille sérieusement: je réussis peu à peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je viens de faire mention; mais ce qui y contribua le plus, c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation, & de me chercher quelques affaires propres à ne me pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses. Car je m'étois aperçu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli que quand j'étois dans l'oïveté, & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment à cette nouvelle résolution j'achetai une Métairie dans le Comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer : la maison étoit jolie , & les Campagnes , qui étoient autour , étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux , puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'Agriculture , & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs ma Maison de Campagne étoit éloignée de la mer , ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce des gens de mer , par le recit de tout ce qui regardoit les Pays lointains.

M'y étant établi avec toute ma Famille , j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres , je me fournis de charrettes , d'un chariot , de chevaux , de vaches , de brebis ; & me mettant à travailler avec application , je me fis en fix mois de tems un véritable Gentilhomme Campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes laboureurs , à planter , à faire des enclos , & je crus mener la vie la plus fortunée que la nature puisse fournir à un homme , qui après de longs embarras cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre Terre , je n'avois point de rente à payer , j'étois le maître de planter , d'arracher , de bâtir , de jetter bas tout comme je le trouvois à propos , tout ce que je recueillois étoit pour moi-même,

& toutes mes *améliorations* étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante, & me trouvant exempt de tout chagrin, je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité, dont mon Pere m'avoit si souvent fait l'éloge; les douceurs que je goûtois alors dans la vie, me rapelloient souvent dans l'esprit ces Vers d'un Poète,

Eloigné des Cours & des Vices,
Ici du Siecle d'or je trouve le destin.
La jeunesse en nos Champs est libre de caprices,
Et la Vieillesse est sans chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la Providence, dont non-seulement le funeste effet étoit irrémédiable, mais dont les conséquences encore me replongerent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde ressembloit chez moi à une maladie qui est dans le sang, & qui retenue pendant quelque tems par les remedes, s'empare du Corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon Epouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panegyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, & de faire la Cour au beau sexe, en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seulement qu'elle étoit le soutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de

toute ma félicité, puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi, que ma propre raison, les larmes d'une Mere, les sages préceptes d'un Pere éclairé, & les prudens conseils de mes amis, n'avoient été autrefois capables de faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur, & par son attachement pour moi; & par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, & privé de tout secours & de toute consolation.

Dans ce triste état je me croyois aussi étranger dans ma Patrie que j'étois dans le Bresil quand j'y abordai; & quoiqu'environné de mes Domestiques, je me trouvois presque aussi seul que je l'avois été dans mon Isle. Je ne sçavois quel parti prendre; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à se perdre dans de ridicules vanités, ou à s'abymer dans les vices les plus honteux, sans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir par l'habitude de s'y livrer, & s'amasser par leurs débauches un trefor fatal de douleurs & de remords: je voyois le pauvre au contraire employer toutes ses forces pour gagner de quoi les soutenir,

& roulant dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit Royaume, où je n'avois semé qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour un an, & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture, enfin où je laissois moisir l'argent sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la réflexion me guidoient, j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre, & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif; en un mot, j'aurois dû songer à un bonheur dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession, & dont nous pouvons dès à présent goûter les prémices.

Mais avec mon Epouse j'avois perdu mon Guide, j'étois comme un Vaisseau sans gouvernail, que les Vents ballottent à leur gré, ma tête s'ouvroit de nouveau aux Courses & aux Aventures; tous mes amusemens innocens, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante, n'avoient

plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la Musique pour un homme qui n'a point d'oreilles , & des Mets pour un malade dégouté & fans appetit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avoit procuré quelque tems auparavant les plus doux plaisirs , me fit prendre le parti d'abandonner la Campagne , & de retourner à Londres.

Ce même ennui m'y accompagna , je n'y avois aucune affaire ; j'y courois çà & là fans dessein comme un homme déçeuvré , dont on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les Etres créés , dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi de toutes les situations de la vie humaine celle pour qui j'avois le plus d'aversion , accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeunesse à une vie active. A mon avis les paresseux sont la lie du Genre-humain , & je croyois ma conduite présente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature , que celle que j'avois eue dans mon Isle , en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693 , mon Neveu que j'avois élevé pour la Mer , & à qui j'avois donné un Vaisseau à commander , revint d'un petit Voyage qu'il avoit fait à Bilbao , le premier qu'il eut fait en qualité de *Maître*. M'étant venu voir , il me dit que certains Marchands lui avoient proposé de faire pour eux un Voyage dans



ROBINSON se dispose a un second voyage .

les Indes & dans la Chine : *Eh bien , mon Oncle ,* continua-t-il , *feriez-vous si mal de venir avec moi ? je me fais fort de vous faire revoir votre Isle , car j'ai ordre de toucher au Bresil.*

Rien à mon avis n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir , & de l'existence d'un monde invisible qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit , sans que nous les communiquions à ame qui vive.

Mon Neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le Monde s'étoit ranimé , & je ne sçavois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant le même matin , sans que je m'attendisse à sa visite , je m'étois occupé à confronter mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois , & j'avois pris à la fin la résolution que voici : Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux Capitaine Portugais sur mes desseins ; & s'il les trouvoit sensés & praticables : je voulois m'assurer d'une Patente , qui me permît de peupler mon Isle , & d'y emmener avec moi une Colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée , que voilà précisément mon Neveu qui entre , & qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jetta d'abord dans une profonde rêverie , & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : *Quel malin Esprit ,* lui dis-je , *vous a envoyé*

ici pour me fourrer dans la tête cette malheureuse idée ? Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'apercevant pourtant , que je n'avois pas un fort grand éloignement pour ce projet , il se remit : Comment donc , Monsieur , me dit-il cette proposition est-elle si fort à rejeter ? Il est assez naturel , ce me semble , que vous souhaitiez de revoir vos petits Etats où vous avez régné autrefois avec plus de félicité , que ne goûtent vos Freres les autres Monarques.

En un mot , le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit , que j'y topai , & que je lui dis , que s'il s'accordoit avec ses Marchands , par raport à ce voyage , j'étois résolu à le suivre , pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon Isle.

Comment donc , Monsieur , me dit-il , je n'espere pas que vous ayez envie d'y être laissé , & d'y vivre de nouveau à votre vieille maniere. POINT du tout , répondis-je , ne pouvez-vous pas me reprendre en revenant des Indes ? Il me repliqua qu'il n'y avoit point d'apparence que ces Marchands lui permissent ce détour avec un Vaisseau chargé , puisqu'il pouvoit allonger le voyage de plusieurs mois ; d'ailleurs , dit-il , si j'avois le malheur de faire naufrage , vous seriez précisément dans la même triste situation , dont vous vous êtes tirée avec tant de bonheur.

Il y avoit beaucoup de bon sens dans cet-

te objection, mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient, c'est d'embarquer avec nous toutes les pieces formées d'une grande chaloupe, & quelques charpentiers qui pussent, en cas de besoin, les joindre ensemble, & y donner la dernière main dans l'Isle, ce qui me rendroit facile de passer delà dans le Continent.

Je ne fus pas long tems à prendre ma dernière résolution ; car les importunités de mon Neveu compâtissoient si bien avec mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté ma femme étant morte, il n'y avoit personne qui s'intéressât assez dans mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille Veuve, qui fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, & surtout de mes petits enfans. Mais tous ses discours ne servirent de rien ; je lui dis que mon desir de voyager étoit si irrésistible, & que les impressions qu'il faisoit sur mon esprit, étoient si peu communes, que si je restois chez moi, je croirois désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution, elle mit seulement fin à ses conseils, mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs & mes provisions, & pour régler mes affaires de famille, & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard , je fis mon testament , & je laissai mes biens en de si bonnes mains , que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de ce côté-là , quelqu'accident qui me pût arriver ; & pour la maniere de les élever , je m'en remis entièrement à ma bonne Veuve , à qui je destinai en même-tems un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé , qu'une mere ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans , & qu'il n'étoit pas possible de s'y conduire avec plus de prudence. Cette bonne Dame vécut assez long-tems pour me voir de retour , & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon Neveu fut prêt de mettre à la voile au commencement de Janvier 1694 , & je m'embarquai avec mon fidèle *Vendredi* dans les Dunes , le 18 , ayant avec moi , outre ma *Chaloupe démontée* , une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma Colonie , dans le dessein de la laisser dans le Vaisseau , si je ne trouvois pas mes sujets dans un état convenable.

Premierement j'avois avec moi quelques Valets que j'avois envie de laisser dans mon Isle , & de les y faire travailler pour mon compte , pendant que j'y serois ; à eux permis d'y rester , ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit

parmi eux deux Charpentiers , un Serrurier , & un autre garçon fort ingénieux , qui , quoique *Tonnelier* de son métier , étoit un Machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues , & des moulins à bras pour moudre le bled ; de plus il étoit *Tourneur* & *Potier* , & capable de faire dans la perfection toutes sortes d'ouvrages , en bois ou en terre ; en un mot , il méritoit fort bien le nom de *Factotum* , que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là , je menois avec moi un Tailleur , qui , s'étant offert d'aller aux Indes avec mon Neveu en qualité de Passager , consentit ensuite de s'établir dans ma Colonie : c'étoit un garçon fort adroit , & que je trouvai dans la suite d'un fort grand service , par raport à plusieurs choses mêmes éloignées de son métier ; car comme j'ai déjà dit , rien n'enseigne mieux les mécaniques que la nécessité.

Ma cargaison , autant que je puis m'en souvenir , consistoit dans une assez grande quantité de toile & de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols que je m'attendois à trouver dans mon Isle , & il y en avoit assez selon mon calcul pour les tenir propres pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir , comme gants , chapeaux , fouliers , bas ; il y en avoit environ pour 200 livres sterling , y compris tout ce qu'il falloit pour des lits , & la batterie de cuisine ,

pots, chaudrons, & du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à peu près cent livres pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toute sorte, crochets, gonds, ferrures, &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, & deux pieces de canon de bronze; & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma Colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le Vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres, de plusieurs fers de pique, & de hallebardes. Outre cela je priai mon Neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac outre le nombre qu'il lui en falloit, afin de les laisser dans l'Isle, s'il étoit nécessaire d'y bâtir un Fort, & de le mettre en défense contre quelqu'ennemi. Cette précaution n'étoit pas tant inutile, comme j'eus lieu de le penser y arrivant, & l'on verra par la suite de cette Histoire, qu'il n'en falloit pas moins si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'Isle.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois fait par mer, & par conséquent je ne serai pas fort souvent obligé d'arrêter, par le recit de quelques accidens fâcheux, le Lecteur impatient aparemment de sçavoir l'état où se trouvoit ma Colonie. Il est vrai pourtant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres

contre-tems qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusques-là l'unique dont je fusse revenu, comme je l'avois projeté ; ce qui me fit craindre que je serois toujours malheureux dans mes courses, sujet à n'être jamais content à terre, & à avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires nous poussèrent au commencement vers le Nord, nous forcèrent à entrer dans le Port de *Galleway* en Irlande, & nous y retinrent pendant vingt-trois jours ; mais nous avions cet agrément dans ce petit désastre, que les vivres y étoient abondans & à bon marché, en sorte que bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs cochons, & veaux, outre deux vaches que j'avois dessein, si nous avions un heureux passage, de débarquer dans mon Isle : mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le 5 de Février avec un vent frais, qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances.

Le soir du 10 Février nous vîmes entrer le Matelot qui étoit en sentinelle. Il nous dit qu'il avoit vu de loin *un éclat de lumière*, suivi d'un coup de canon, & immédiatement après un Mouffe vint nous dire que

le *Bosseman* en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac , où pendant quelques momens nous n'entendîmes rien ; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière , & nous conjecturâmes delà , que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes aussi-tôt recours à notre *Eszime* , qui nous fit convenir unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cens lieues ; car le feu paroissoit à l'Ouest Nord-Ouest de nous. Nous conclumes delà que le feu devoit avoir pris à quelque Vaisseau , les coups de canon que l'on venoit d'entendre nous persuaderent que nous n'en étions pas loin , & nous étions sûrs , qu'en suivant notre cours nous en aprochions , parce que de moment à autre la flamme nous paroissoit plus grande. Cependant le tems se trouvant nébuleux , nous ne pûmes rien voir que du feu : mais une demi - heure après , poussés par un vent favorable , quoiqu'assez petit , & le tems s'étant un peu éclairci , nous aperçumes distinctement un grand Vaisseau dévoré par le feu , au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle , quoique rien ne m'intéressât aux personnes qui y étoient en danger , que les liens ordinaires de l'humanité. Ces sentimens d'humanité furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois ,

lorsque le Capitaine Portugais me prit dans son bord au milieu de l'Océan ; état qui n'étoit pas à beaucoup près aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du Vaisseau en question , s'il n'y avoit aucun autre Bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fit feu de cinq canons l'un immédiatement après l'autre , afin de leur faire sçavoir qu'il y avoit près delà un navire prêt à les secourir , & qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car , quoique nous pussions voir leur Vaisseau par le moyen de la flamme , il ne leur étoit pas possible de nous apercevoir , à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cape pendant quelques tems , & en attendant le jour , nous laissâmes aller le Vaisseau du côté où nous découvriâmes le Bâtiment embrasé : mais pendant cette manœuvre nous vîmes avec une grande frayeur , quoique nous eussions lieu de nous y attendre , le Navire sauter en l'air , & quelques momens après le feu s'éteindre , aparemment à cause que le reste du Vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant , sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux , qui devoient être tous détruits par les flammes , ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste Océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que

je suposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fût possible je fis suspendre des lanternes de tous les côtés du Vaisseau , & tirer le canon pendant toute la nuit , afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain environ à huit heures, nous découvrîmes par le moyen de nos lunettes d'approche deux chaloupes accablées de monde, & nous aperçûmes que ces pauvres gens ayant le vent contraire, faisoient force de rames, & que nous ayant vus , ils faisoient toutes sortes de signaux , pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord , & en même-tems nous fîmes plus de voiles pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure nous les joignîmes & les laissâmes tous entrer dans le Vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante , tant hommes que femmes , & petits enfans , & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le Vaisseau sauté en l'air étoit de 300 tonneaux , allant de *Quebec* dans la Riviere de Canada vers la France , & le Maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du *Timonier* dans la *Gesole* ou Cabinet où l'on met la Bouffole , les chandelles , &c. Tout le monde étant accouru au

secours , on l'avoit cru absolument éteint ; mais on s'aperçut dans la fuite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du Vaisseau , où il étoit impossible d'atteindre. De-là il avoit gagné la quille , d'où il s'étoit répandu par-tout le corps du Bâtiment avec une telle violence , que ni le travail ni l'industrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre , avoit été d'abandonner le Navire : par bonheur ils avoient deux chaloupes assez grandes , & un petit esquif , qui ne pouvoit leur servir qu'à mettre des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation , toute leur consolation étoit d'être échapés du feu , sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver , étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur dont ils pouvoient se flatter , étoit de trouver quelque Bâtiment en mer , qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles , des rames , une Boussole , & ils se préparoient à retourner vers * *Terre-Neuve* avec un vent favorable ; toute la provision qu'ils avoient n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours , dans lesquels , s'ils avoient beau tems & le vent favorable , ils espéroient de venir jusqu'aux *banes* de ce Pays , & de s'y soutenir par le moyen de la pêche jusqu'à ce

* Les Anglois l'appellent *Newfound-Land*.

qu'ils pussent venir à terre ; mais ils avoient à craindre tant de hafards , des tempêtes , des vents contraires , des pluies , & du froid capables de les engourdir ; que s'ils se fauvoient , ce ne pouvoit être que par une espece de miracle.

Au milieu de leurs délibérations , étant presque tous désespérés , ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé , & conformément à mon intention , ils avoient compris par-là qu'ils étoient à portée d'un Vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas leurs voiles , parce que le vent ne leur permettoit pas de nous aprocher , & quelque-tems après , leur espérance avoit été redoublée par la vue de nos lumieres & par nos coups de canons qui se suivoient par intervalles pendant toute la nuit. Ils avoient tiré aussi trois coups de mousquets , mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau , pour s'empêcher du moins d'être emportés par le vent , & afin que nous pussions les aprocher plus facilement. A la fin ils s'étoient aperçus avec une fatisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes , les extases , & les postures variées par lesquelles ces pauvres gens

gens exprimerent la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez facilement ; des soupirs , des larmes , des cris , quelques mouvemens de la tête & des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie , sur-tout d'une joie subite , emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens se noyoient dans leurs larmes , d'autres paroissent furieux , & se déchiroient les habits , comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir : les uns paroissent fous à lier : ils couroient çà & là , frapotent du pied & se tordoient les mains. Les autres dansoient , chantoient , faisoient des éclats de rire , & pouffoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tous stupéfaits & étourdis , incapables de prononcer une parole ; ceux-là étoient malades , & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la Croix , & remercioit Dieu de sa délivrance.

Je ne raporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux , je ne doute pas que dans la suite ils n'aient rendu grâces au Ciel du fond de leur ame : mais ils étoient au commencement si passionnés , qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une espèce de fureur , & il y en avoit peu parmi eux , qu

eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuoit à l'excès de leurs transports ; c'étoient des François , Peuple plus vif, plus passionné , & plus propre que tout autre à aller dans les extrémités contraires, à cause de ce feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez Philosophe pour raisonner là-dessus à fond , mais je puis dire , que je n'avois jamais vu une pareille expression de la joie. Rien n'en approche davantage , que les extravagances où se laissa emporter mon fidèle *Vendredi* , en trouvant son pere * lié dans le Canot ; j'avoue encore qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du Capitaine Anglois & de ses deux compagnons que je délivrai § autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon Isle : mais dans le fond tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore , que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François de la maniere que j'en ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui , dans un moment , paroissoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre , se mettoit l'instant après

* II. Part. Pag. 148.

§ Ibid. Pag. 171.

à danser, à sauter, & à crier comme un fou ; tantôt il s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses habits, & les fouloit aux pieds, comme un habitant des petites-Maisons, tantôt il versoit un torrent de larmes, le cœur lui manquoit, il tomboit en défaillance ; & si on ne l'avoit pas secouru, la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns, ou du moindre nombre, mais de presque tout autant qu'ils étoient, & si je m'en souviens bien, notre Chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux Prêtres parmi eux, l'un encore jeune, l'autre avancé en âge : & ce qu'il y a de surprenant, le plus vieux étoit le moins sage. Dès qu'il mit le pied sur notre Vaisseau, il tomba à terre tout roide comme s'il étoit mort. Notre Chirurgien mit d'abord en œuvre les remèdes propres à le faire revenir à lui, étant seul dans le Vaisseau qui lui crut encore un souffle de vie : ensuite lui ayant frotté le bras pour le réchauffer, & pour y faire venir le sang, il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte, mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bon homme ouvrit les yeux, & dans un quart-d'heure de tems il parla, & fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté, il commença à se promener, en nous assurant qu'il se portoit bien, & le Chirurgien trouva bon de lui donner un verre de li-

queur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle, quelques François se jetterent dans la chambre où le Chirurgien étoit occupé à saigner une femme, disant que le Prêtre avoit absolument perdu l'esprit; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état, cette réflexion l'avoit jetté dans une nouvelle extase de joie, & ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut: là-dessus son sang étoit devenu chaud & fiévreux, & certainement il avoit acquis à moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'Hôpital des fous. Le Chirurgien ne trouva pas fort à propos de redoubler la saignée, mais il lui donna quelque chose pour l'affoupir; ce qui opéra quelque tems après, & le lendemain il s'éveilla également sain de corps & d'esprit..

Le jeune Prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté, & nous donna le véritable modèle d'un esprit sensé, & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord, il se jetta à terre pour rendre grâces à Dieu de son heureuse délivrance; je fus assez malheureux de le troubler dans cette louable action, le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille, qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnoissance à Dieu: *Je vous conjure*, continuait-il, *de me permettre d'y continuer encore quelques momens; j'aurai l'honneur ensuite*

de vous remercier, comme celui à qui, après le Ciel, je suis redevable de la vie.

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu, & non-seulement je le laissai en repos, mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après avoir demeuré dans cette posture pendant quelques minutes, il vint me joindre, & d'une manière tendre & grave en même-tems, les yeux pleins de larmes, il me remercia d'avoir bien voulu être un instrument entre la main de Dieu pour lui sauver vie, & à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnoissance envers Dieu, à qui je le priois d'adresser uniquement les actions de grâces; que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes, & que je croyois devoir de mon côté, remercier Dieu de ce qu'il m'aimoit assez, pour se servir de moi pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation, cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes, par des exhortations, des prières, des raisonnemens, enfin, par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes du bon sens. Il réussit assez bien avec quelques-uns, mais la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le Lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère & de la rage ; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur les passions, de quelque nature qu'elles puissent être, puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour, par l'extravagance de nos hôtes : mais après leur avoir donné les logemens que notre Vaisseau étoit en état de fournir, & après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, & nous vîmes tout un autre peuple.

Ils nous donnerent toutes les marques de reconnoissance, que les belles manieres & la politesse sont capables de dicter à un Peuple, qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le Capitaine & un des Religieux, me vinrent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient fort de me parler, aussi-bien qu'à mon Neveu, qui commandoit le Vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon Neveu fut venu, ils commencerent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde, n'étoit pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions ren-

du. Le Capitaine prit alors la parole , & me dit qu'ils avoient sauvé de l'argent , qu'ils avoient dans leurs Chaloupes d'autres choses de prix , sauvées des flammes à la hâte , & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela , si nous voulions bien l'accepter ; qu'ils nous conjuroient seulement de vouloir bien les mettre à terre quelque part , d'où il leur fût possible de regagner la France.

Mon Neveu parut d'abord assez porté à accepter leur présent , quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur ; mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner ; sçachant ce que c'est que d'être abandonné dans un Pays étranger sans argent. Je me ressouvins que si le * Capitaine Portugais en avoit ainsi usé avec moi , & m'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde , je serois mort de faim , à moins que de rentrer dans un Esclavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie , & peut-être pire , puisqu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur Maître qu'un Turc.

Je répondis donc au Capitaine François , que si nous l'avions secouru lui & ses gens dans leur malheur , nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit que nous fissions pour notre prochain , & que nous souhaitions qu'on nous fît de même en pareille

extrémité. » Nous sommes persuadés, *lui*
» *dis-je*, que vous nous auriez donné la
» même assistance, si vous aviez été dans
» notre situation, & nous dans la vôtre,
» & que vous nous l'auriez donnée sans
» aucune vue d'intérêt. Nous vous avons
» pris à notre Bord, Monsieur, *poursui-*
» *vis-je*, pour vous conserver, & non pas
» pour jouir de vos dépouilles, & je ne
» trouverois rien de plus barbare, que de
» vous mettre à terre, après vous avoir
» pris les pauvres restes que vous avez ar-
» rachés aux flammes, ce seroit vous sau-
» ver la vie, pour vous tuer ensuite vous-
» mêmes, & vous empêcher de vous noyer,
» pour vous faire mourir de faim; ne croyez
» donc pas que je permette qu'on accepte
» la moindre chose de ce que votre recon-
» noissance vous porte à nous offrir. Pour
» ce qui regarde le parti que vous nous pro-
» posez de vous mettre à terre, la chose est
» d'une grande difficulté; notre Vaisseau
» est destiné pour les Indes Orientales; &
» quoique nous nous soyons détournés con-
» sidérablement de notre cours du côté de
» l'Ouest, dirigés peut-être par la Provi-
» dence, pour vous tirer d'un danger si
» terrible, nous ne sommes pas les Maî-
» tres de changer notre route de propos
» délibéré, pour l'amour de vous, & mon
» Neveu le Capitaine n'en pourroit jamais
» répondre devant les Propriétaires, à qui
» il s'est engagé de pousser son voyage,

» après avoir touché au Bresil. Tout ce
 » qu'il nous est possible de faire pour vous ,
 » c'est de prendre votre route du côté où
 » nous pouvons nous attendre à rencon-
 » trer des Navires qui retournent des Indes
 » Occidentales , & de vous procurer par-
 » là le moyen de passer en Angleterre ou
 » en France.

La premiere partie de ma réponse étoit si pleine d'humanité & de générosité même , que ces Messieurs ne pouvoient qu'en être extrêmement satisfaits ; mais il n'en étoit pas ainsi par raport au reste , & les Passagers sur-tout étoient fort consternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes Orientales. Ils me conjurèrent que , puisque nous étions tellement dérivés du côté del'Ouest , avant que de les rencontrer , j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'aux Bancs de *Terre-Neuve* , où peut-être ils pourroient louer quelque Bâtiment pour retourner au Canada , d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable , & j'étois fort porté à la leur accorder ; je considérois que de traîner tout cet Equipage jusqu'aux Indes ne seroit pas seulement un parti triste & insupportable pour ces pauvres gens , mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre Voyage , en faisant une breche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le Contrat que mon Neveu avoit fait avec ses Marchands , en

me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les Loix de la Nature, ni les Loix révélées, ne pouvoient nous permettre d'abandonner à une mort presque inévitable un si grand nombre de personnes; & puisque nous les avions pris à notre Bord, notre propre intérêt, aussi bien que le leur, nous obligeoit à les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient, & si les Vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique dans les Indes Occidentales.

Le tems cependant continua à être beau avec un Vent assez vigoureux, qui resta quelque tems entre le Nord-Est & le Sud-Est, ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs Vaisseaux destinés pour l'Europe; mais ils avoient lutté si long-tems avec les Vents contraires, qu'ils n'osèrent se charger de Passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette maniere nous fûmes forcés de pousser notre Voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux Bords de *Terre-Neuve*. C'est-là que nous mîmes nos François dans une Barque qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à Terre, & pour delà les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul Passager François qui resta à no-

tre Bord , étoit le jeune Prêtre , qui ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes , souhaita de faire le Voyage avec nous , & d'être mis à terre sur la Côte de *Coromandel*. J'y topai avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement , & non sans raison , comme on le verra dans la suite. D'ailleurs quatre Matelots s'engagerent avec nous , c'étoient de braves gens , qui nous furent de grand service.

Delà nous prîmes la route des Indes Occidentales , en faisant cours du côté du Sud , & du Sud-quart à l'Est , sans avoir beaucoup de vent pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation , quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de Mars 1695 , nous trouvant dans la Latitude Septentrionale de 27 Degrés , 5 minutes , & faisant notre Cours Sud-Est , & Sud-Est quart au Sud , nous découvrîmes un grand Vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement , mais en étant plus près , nous aperçûmes , qu'il avoit perdu le Perroquet du grand Mât , le Mât d'Artimon , & le Beupré. Il tira d'abord un coup de Canon , pour nous faire sçavoir qu'il étoit en détresse. Nous avions un vent frais N. N. E. & en peu de tems nous fûmes à portée de l'arraisonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Bristol , &

qu'il revenoit des Barbades , mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jetté hors de la route par un furieux Ouragan , quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile , & dans le tems que le Capitaine & le premier Contre-maître étoient à terre ; de maniere qu'outre la violence de la tempête , il avoit manqué au Vaisseau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un second orage, qui l'avoit absolument dérouté du côté de l'Ouest , & réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'Equipage s'étoit attendu à découvrir les Isles de *Bahamā* ; mais il s'en étoit vu éloigné & jetté vers le Sud-Est , par un vent gaillard de N. N. E. qui étoit précisément celui que nous avions alors : & n'ayant qu'une voile au grand Mât, & une autre quarrée attachée à une espece de Mât d'Artimon dressé à la hâte , il n'avoit pas eu le moyen de ferrer le vent , de sorte qu'ils avoient fait tous les efforts possibles, pour atteindre les Isles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces gens , c'est qu'outre la fatigue que leur avoient donné ces deux Tempêtes, ils mourroient de faim. Il ne leur restoit pas une seule once de pain ou de viande , depuis plus d'onze jours , & leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas encore entièrement consumé leur eau , & qu'ils avoient encore environ un demi tonneau de farine. Pour du Sucre il leur en restoit abondamment ,

outre sept Barils de *Rum*. Ils avoient encore une assez grande quantité de Confitures, mais la famine les avoit obligés de les dévorer jusqu'au dernier morceau.

Il y avoit à bord, comme Passagers, un jeune homme avec sa mere & une servante. Croyant le Vaisseau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le soir avant ce terrible Ouragan, & n'ayant plus rien de leurs provisions particulieres, ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorable que les Matelots, qui réduits à la derniere extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée Famille.

Peut-être n'aurois-je jamais sçu cette triste particularité, si le tems étant doux & la mer calme, ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux navire. Le second Contre-mâitre qui étoit forcé dans cette extrémité de prendre le commandement du Vaisseau, étant venu à notre bord, m'avoit parlé de ces Passagers, comme de gens qu'il croyoit morts, il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misere.

Nous fimes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux Equipage tout le secours qui nous fut possible, & j'avois assez.

de pouvoir sur l'esprit de mon Neveu , pour le porter à les avitailler entièrement , quand même nous aurions été mis par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie , ou sur quelque'autre Côte de l'Amérique faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fumes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger ; & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le Contremaître nous en amena six dans sa Chaloupe, qui paroissoient au tant de squelettes, & qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui-même à moitié mort , n'ayant rien réservé pour lui, & s'étant contenté de la même portion qui avoit été donnée pour la subsistance du moindre Matelot.

En mettant quelques mets devant lui , je l'avertis d'en manger avec lenteur & avec sobriété , mais à peine en eut-il avalé trois bouchées , qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord , & notre Chirurgien lui prépara un Bouillon propre à lui servir de remède , & de nourriture en même-tems. Il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliois pas cependant ses compagnons , à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévoroient véritablement , étant si affamés , qu'ils en avoient contracté une espece de rage , qui les empêchoit d'être en aucunes manieres maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent

avec tant d'avidité , que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi , & me rapelloit dans l'esprit la misere à laquelle je m'attendis autrefois , en mettant le pied sur le rivage de mon Isle , sans avoir la moindre provision , & sans m'apercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée , exposé d'ailleurs , à ce que je croyois , à servir bientôt moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le Contre-maître étoit occupé à me réciter tout le détail de la misere de l'Equipage , mes pensées rouloient sans discontinuation sur le sort des trois Passagers , la mere , le fils & la servante , dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours , & que la disette extrême de ses propres gens l'avoient forcé à négliger , selon sa propre confession. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture , & j'en conclus qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le Contre-maître , que nous apellions alors le Capitaine , à notre bord avec ses gens , pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens , & songeant en même-tems à rendre le même service au reste de l'Equipage , je fis conduire à leur navire notre Contre-maître avec notre propre Chaloupe montée de douze hommes , & chargée d'un sac rempli de pain , & de fix

grosses pieces de bœuf. Notre Chirurgien donna ordre à mes Matélots de faire bouillir cette viande en leur presence, & de placer des sentinelles dans la chambre du Cuisinier, pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crue ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut, & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie; & si on avoit été négligent à cet égard, ils se seroient tués par le moyen de ces propres alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même-tems à notre Contre-maître, d'aller dans la chambre des Passagers, pour voir dans quel état ils étoient & pour leur donner les rafraîchissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le Chirurgien l'avoit pourvu pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien au pauvre Contre-maître, & qui selon lui étoit capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures, & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce Vaisseau pouvoit me fournir d'une manière plus vive, qu'aucun recit n'étoit capable de me le représenter, je pris avec moi celui que nous apellions alors le Capitaine du Vaisseau, & je suivis nos gens avec sa Chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espece de sédition , & prêts à arracher la viande du chaudron par force ; mais mon Contre-maître faisoit son devoir , ayant placé une garde à la porte de la chambre du cuisinier , & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations , il employa la violence même pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot , & de leur en faire donner à chacun un pour apaiser un peu la fureur de leur apétit , les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'étoit pas capable de les apaiser , & si je n'y étois pas survenu avec leurs propres Officiers , si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien , s'ils ne se tenoient en repos , je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du cuisinier , & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas , que , *Ventre affamé n'a point d'oreilles*. Nous les apaisâmes pourtant , & commençant à les nourrir par degré , nous leur permîmes à la fin de manger tout leur saoul , & tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misere des *Passagers* , elle étoit tout autrement terrible que celle de l'Equipage. Comme les Matelots avoient eu d'a-

bord peu de choses pour eux-mêmes, ils leur avoient donné des portions extrêmement petites ; & à la fin ils les avoient absolument négligés , de maniere que depuis fix ou sept jours ils n'avoient eu rien du tout à manger , & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre Mere , à ce que l'Equipage nous rapporta , étoit une femme de bon sens & très-bien élevée , qui , ayant épargné pour son Fils , avec une tendresse véritablement maternelle , tout ce qu'elle pouvoit , avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre Contre-maître entra dans sa chambre , il la vit assise à terre apuyée contre un des côtés du Vaisseau entre deux chaises liées ensemble , la tête enfoncée entre ses épaules , & semblable à un cadavre , quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle ; & pour lui fortifier le cœur , il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuillier ; elle ouvrit les levres , & leva une de ses mains , mais elle s'efforça en vain de parler. Elle entendit ce qu'il lui disoit , mais lui faisant signe que ce secours venoit trop tard pour elle , elle lui montra du doigt son fils , comme si elle vouloit le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre Mere , il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu bouillon , & à ce qu'il crut , il en fit descendre

dans son estomac deux ou trois cuillerées je doute fort qu'il en fût bien sûr ; quoiqu'il en soit , il ne prit que des peines inutiles , puisque la nuit après elle mourut.

Le jeune homme dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne , n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande , il étoit pourtant étendu tout roide dans un petit lit ; & sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une piece d'un vieux gant , dont il avoit mangé le reste. Néanmoins étant jeune , & ayant plus de force que sa mere , le Contre-maître réussit à lui faire avaler quelque chose , & il sembla se ranimer ; mais lorsque quelques momens après il lui en fit encore avaler trois ou quatre cuillerées , le pauvre garçon en eut mal au cœur , les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse , comme si elle étoit tombée en apoplexie , & si elle lutoit avec la mort. Tous ses membres étoient tors ; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise , & le tenoit si ferme qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise ; son autre bras étoit étendu au-dessus de sa tête , & ses deux pieds étoient apuyés avec force contre une table. En un mot elle sembloit être à l'agonie , mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement

affoiblie par la famine , & effrayée par la pensée d'une mort prochaine , mais comme nous aprîmes dans la suite par les gens du Vaisseau , elle étoit extrêmement inquiète pour sa maîtresse , qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours , & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne sçavions comment faire avec cette malheureuse fille , car lorsque notre Chirurgien , homme sçavant & expérimenté , lui eut rendu , pour ainsi dire , la vie , il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident doit songer qu'il n'est pas d'une visite qu'on se rend sur mer , comme de celle qu'on se rend à terre , & qui dure quelquefois trois semaines. Il s'agissoit ici de donner secours à ce malheureux Equipage , mais non pas de rester avec lui ; & quoiqu'il desirât fort d'aller de conserve avec nous pendant quelques jours , cependant nous n'avions pas le loisir d'attendre un Vaisseau qui avoit perdu ses mâts. Néanmoins lorsque le Capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet à son grand mât , & un autre à son artimon , nous voulûmes bien mettre à la cape pendant trois ou quatre jours. Ensuite après lui avoir donné cinq tonneaux de bœuf , un de lard , une bonne provision de biscuit , de la farine & des pois , & avoir

pris pour paiement trois caiffes de fucré , une quantité affez grande de *Rum* , & quelques Pieces de huit , nous les quittâmes en prenant dans notre Bord , à leur instante priere , un Prêtre , avec le jeune homme , la servante & tout ce qui leur apartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-sept ans , bien fait , modeste , bien élevé , & fort raisonnable. Il paroiffoit accablé de la mort de fa mere , ayant encore depuis peu perdu son pere dans les *Barbades*.

Il s'étoit adreffé au Chirurgien , pour me prier de le prendre dans mon Vaisseau , & de le tirer d'avec ceux qu'il apelloit les meurtriers de fa mere. Aussi peut-on dire qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pu épargner de leur portion quelque petite chose , pour soutenir la vie de cette misérable veuve , quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim ; mais la faim ne connoît ni humanité , ni parenté , ni amitié , ni justice ; elle est sans pitié , & incapable de remords.

Le Chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur de notre voyage , qui devoit le séparer de tous ses amis & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir ; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il allât , pourvu qu'il se séparât de ce cruel Equipage , & que le Capitaine (c'est moi qu'il entendoit par-là , ne connoissant pas encore mon neveu ,) seroit trop honnête

homme pour lui donner le moindre chagrin, après lui avoir sauvé la vie. Que pour la servante, si elle revenoit dans son bon sens, elle nous suivroit volontiers par-tout, & qu'elle recevrait comme un grand bien-fait la permission d'entrer dans notre Navire.

Le Chirurgien me fit cette proposition d'une maniere si pathétique, que je l'acceptai & que je les pris tous deux avec tout leur bien, excepté onze *Pieces* de sucre, où il étoit impossible d'atteindre. Mais comme le jeune homme en avoit une *Reconnoissance*, je fis signer un billet au *Commandant*, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il seroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Rogers, parent du jeune homme, & Marchand de cette Ville, & de lui donner une Lettre de ma part avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est aparent que toutes ces précautions ont été inutiles, car je n'ai jamais appris que ce Vaisseau fût arrivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, & faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond par la premiere tempête.

Nous étions alors à la Latitude de 19 degrés 32 minutes, & nous avons eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems, hormis qu'au commencement nous avons eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le public du recit de quelques incidens peu considérables, comme *changement de vents, cou-*

rant, beau tems, & pluies, &c. Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du Lecteur, je dirai que je découvris mon Isle le 10 d'Avril 1695. Ce n'étoit pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai, j'y étois entré autrefois, & j'en étois sorti du côté de Sud-Est vers le Bresil; mais faisant notre route alors entre l'Isle & le Continent, & n'ayant point de Carte de cette Côte, ni aucune marque par où je pouvois la reconnoître, je la vis sans sçavoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-tems de côté & d'autre, & nous mîmes pied à terre dans plusieurs Isles situées dans l'embouchure du Fleuve *Oroonogue*, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement en suivant ces Côtes, que j'avois été autrefois dans l'erreur en pensant que la terre que je découvrois étoit le Continent. C'étoit une Isle fort longue, ou plutôt une longue suite d'Isles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce Fleuve. Les Sauvages qui abordoient de tems en tems à mon Isle, n'étoient pas proprement des *Caribes*, mais des Insulaires, d'autres Barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces Isles; j'en trouvai quelques-unes habitées & d'autres désertes. Dans une entr'autres je vis quelques Espagnols, & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans

mes *Domaines* ; mais en leur parlant je sçus qu'ils avoient près delà une petite chaloupe dans une petite Baye , & qu'ils étoient venus-là pour aller chercher du sel & quelques huîtres à perles ; en un mot , j'appris qu'ils n'étoient point de mes Sujets , & qu'ils appartenoient à l'Isle de la *Trinité* , qui est plus du côté du Nord , de dix ou onze degrés de Latitude.

Enfin , allant d'une Isle à l'autre , tantôt avec le Vaisseau , tantôt avec la chaloupe du Vaisseau François qui étoit parfaitement bonne , & qu'on nous avoit cédée avec plaisir , je vins au côté méridional de mon Isle , & d'abord j'en connus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon Vaisseau à l'encre dans une rade sûre , vis-à-vis de la petite Baye , près de laquelle étoit mon ancienne Habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte , j'appellai *Vendredi* , & je lui demandai s'il sçavoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque-tems , & puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre , il s'écria : *oui , oui , oh voilà , oh voilà !* & montrant du doigt mon Château , il commença à chanter & à faire des gambades comme un fou : j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer , & d'aller à terre à la nage.

Eh bien , Vendredi , lui dis-je , qu'en dis-tu , trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton pere y sera-t-il ? Au nom de son pere ,
le

le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, & je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. *Qu'y a-t-il donc, Vendredi, lui dis-je, es-tu affligé parce qu'il y a aparence que tu verras ton pere?* » Non, non, *répondit-il, en secouant la tête, moi ne le voir plus; jamais le voir plus.* *Eh que sçais-tu, mon enfant, lui dis-je?* » Oh non, *répar-tit il, lui mort long-tems, lui beaucoup vieux homme* : *La chose n'est pas bien sûre, lui dis-je, mais enfin crois-tu que nous trouverons quelqu'autre de nos gens?* Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi, car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon Château, il s'écria, *moi voir, moi voir, moi voir là beaucoup homme, là, là, & là.* Je tournai les yeux vers cet endroit, mais je ne vis rien, pas même par ma lunette d'aproche, ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils avoient été cinq ou six qui s'étoient tenus-là, pour voir le Vaisseau, ne sçachant qu'en penser.

Dès que *Vendredi* m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre Pavillon Anglois, & tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, & un demi-quart d'heure après nous vîmes une su-

mée s'élever du côté de la petite Baye. J'ordonnai dans le moment qu'on mit la Chaloupe en mer avec un Drapeau blanc en signe de paix, & prenant *Vendredi* avec moi, & le jeune Prêtre, je me fis mettre à terre. C'étoit ce Prêtre François dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Je lui avois fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette Isle, sans oublier aucune particularité tant par rapport à moi, qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, & cette Histoire lui avoit donné une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux Hôtes, qui ne fussent pas de mes sujets; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le tems que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans ma petite Baye, & le premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'Espagnol à qui j'avois sauvé la vie: j'en reconnus parfaitement bien les traits; pour son habit j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, & que personne ne me suivît à terre; mais il n'y avoit pas moyen de retenir *Vendredi*. Ce tendre fils avoit découvert son Pere à une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir: & il est certain, que si on avoit voulu l'empêcher

d'aller à terre , il se seroit jetté dans la mer, pour y aller à la nage. A peine y avoit-il mis le pied , qu'il vola du côté du Sauvage avec la vîtesse d'une flèche , qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie , où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son Pere. Il l'embrassa , le baïsa , le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur un tronc d'un arbre , il le regarda fixement pendant plus d'un quart-d'heure , comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire ; ensuite il se mit à terre auprès de lui , le baïsa de nouveau , se remit sur ses pieds , & continua à le regarder avec attention , comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage , en le menant par la main , comme si c'étoit une demoiselle , & de tems en tems il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe , tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur, & tantôt un biscuit , enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon Vieillard.

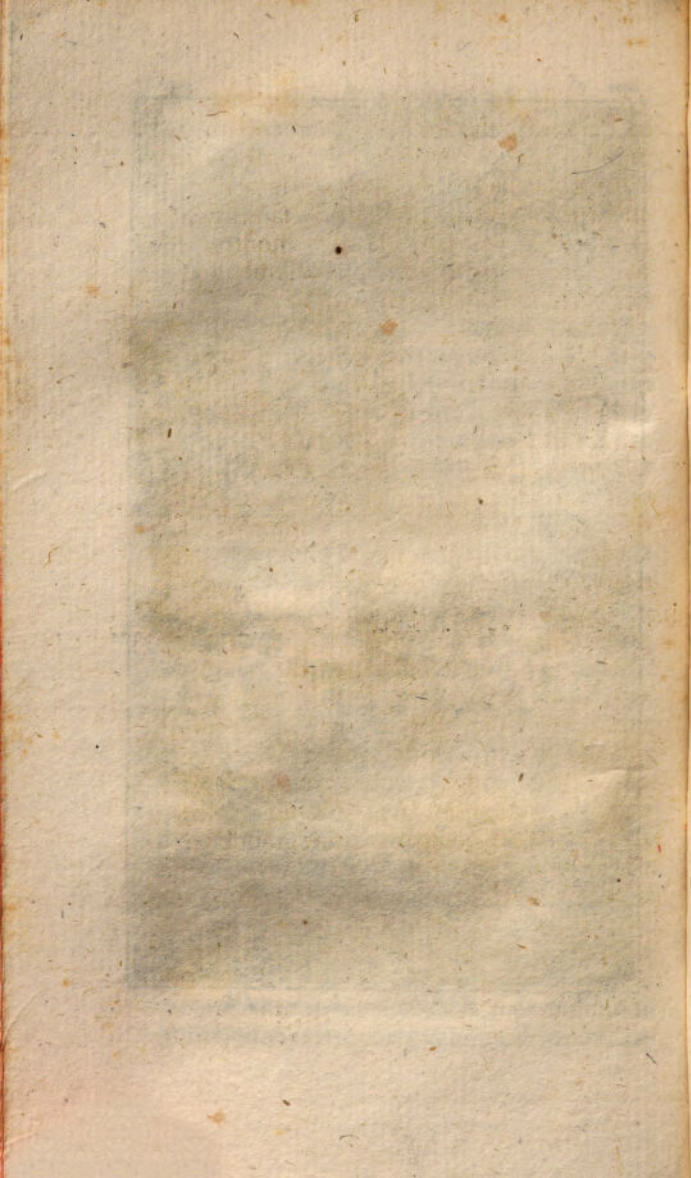
L'après-dînée il s'y prit encore d'une nouvelle maniere ; il mit le bon homme à terre , & commença à danser au tour de lui avec mille postures, l'une plus burlesque que l'autre , & en même tems il lui parloit , & lui

racontoit pour le divertir quelque particularité de ses Voyages. En un mot si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les Chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le cinquieme Commandement.

Mais laissant-là cette digression, j'en viens à la maniere dont je fus reçu par les Habitans de l'Isle : je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien, comme j'ai déjà dit, s'aprocha de la chaloupe portant un Drapeau de paix, & accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. *Comment, Señor, lui dis-je d'abord en Portugais, vous ne me reconnoissez pas ?* Il ne répondit pas un mot, mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, & vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en Espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra entre ses bras, & me demandant mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage, qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un Ange envoyé du Ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse Espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant ; & ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordon-



Retour de Robinson dans son Isle.



na de faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon Château , afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession , sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations , & les embellissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien , mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure , que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres , ils les avoient arrangés d'une maniere si bisarre , & les avoient placés si près l'un de l'autre , qu'étant extrêmement crus pendant les dix années de mon absence , ils rendoient mon Château absolument inaccessible. On n'en pouvoit aprocher que par des chemins si tortueux , que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les Habitans.

Quand je lui demandai quelle raison l'avoit porté à faire tant de Fortifications ? il me dit que j'en verrois assez la nécessité , quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon Isle. « Quoiqu'alors ,
» poursuivit-il , je fus dans une grande cons-
 » tination de votre départ , je ne laissai
 » pas d'être charmé de votre bonheur , qui
 » vous avoit procuré si à propos un bon
 » navire pour vous tirer de ce desert. J'ai eu
 » fort souvent , *continua-t-il* , certains
 » mouvemens dans l'esprit qui me persua-
 » doient que vous y retourneriez un jour.

» Mais je dois avouer , que rien ne m'est
» jamais arrivé dans tout le cours de ma vie
» de plus triste , & de plus mortifiant , que
» d'apprendre votre départ , quand j'ai con-
» duit ici mes Compatriotes.

Il me dit encore qu'il avoit une longue
Histoire à me conter , touchant les trois
Barbares que j'avois laissés dans l'Isle. Il
entendoit par-là les trois Matelots séditieux ,
& il m'assura que les Espagnols s'étoient
trouvés moins à leur aise avec eux , qu'avec
les Sauvages , parmi lesquels ils avoient mené
une si triste vie , excepté que les premiers
étoient moins à craindre à cause de leur petit
nombre. « Mais , *dit-il en faisant le Si-*
» *gne de la Croix*, s'ils avoient été plus nom-
» breux , il y a déjà bien du tems que nous
» serions tous dans le Purgatoire. J'espère ,
» Monsieur , *ajouta-t-il* , que vous apren-
» drez sans chagrin , qu'une nécessité abso-
» lue , & le soin de notre propre conserva-
» tion nous a forcés à les désarmer , & à nous
» les assujettir. Vous nous pardonneriez cet-
» te action assurément , quand vous sçau-
» rez , que non-seulement ils ont voulu être
» nos Maîtres, mais encore nos Meurtriers ».
Je lui répondis que j'avois déjà craint tout de
la scélératesse de ces drôles en quittant l'Isle,
& que j'aurois fort souhaité de le voir aupara-
vant de retour avec ses compagnons , &
de les mettre en possession de l'Isle , en leur
soumettant les Anglois, comme ils n'avoient
que trop mérité. Que j'étois ravi qu'il y

avoit songé pour moi , bien loin d'y trouver à redire , & que je ne sçavois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres , incorrigibles , & capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes approcher l'homme qu'il avoit envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée. Il étoit suivi d'onze Espagnols, qu'à leur habillement il étoit impossible de prendre pour tel. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres ; il se tourna d'abord de mon côté en me disant , *Monsieur , voilà quelques-uns de ces Gentilshommes , qui vous sont redevables de la vie ;* & ensuite il leur dit qui j'étois & quelle obligation ils m'avoient. Là-dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre , non comme une troupe de simples Matelots qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer , comme eux , mais comme des Ambassadeurs pour haranguer un Monarque , ou un Conquérant. Toutes leurs manieres étoient obligeantes & polies, avec un noble mélange de gravité majestueuse , qui donne un air de bienséance & de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils sçavoient beaucoup mieux leur monde que moi , & que j'étois fort embarrassé sur la maniere de recevoir leurs complimens , bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'Histoire de leur arrivée & de leur conduite dans l'Isle est tellement remarquable ,

il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai raporté dans ma premiere Partie , que je ne sçaurois m'empêcher de la donner ici toute entiere avec toutes les particularités , qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits , autant que ma mémoire me le permettra , d'une maniere historique , sans troubler davantage la tête du Lecteur d'un nombre infini de *dis-je , dit-il , répartis-je , répondit-il* , qui ne font que faire languir la narration.

Pour le faire d'une maniere succinte & intelligible , il faut que je fasse quelques pas en arriere , & que je fasse souvenir le Lecteur des circonstances dans lesquelles se trouverent ces gens à mon départ de l'Isle.

On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un Espagnol & le Pere de *Vendredi* que j'avois sauvés tous deux des dents des *Cannibales* , pour aller dans un grand Canot chercher dans le Continent les autres Espagnols , & pour les transporter dans l'Isle , afin de les tirer du triste état où ils étoient , & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les Chrétiens.

Dans ce tems-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance , que je n'en avois eu vingt années auparavant , loin de voir la moindre aparence de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois , par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent , quand mes gens

revinrent , ils ne purent qu'être extraordinairement surpris en voyant que je m'en étois allé , & que j'avois laissé dans l'Isle trois Etrangers dans la possession de tout ce qui m'appartenoit , & qu'ils s'attendoient à partager avec moi.

Pour le Voyage qu'avoit fait mon Espagnol avec le Pere de *Vendredi* , il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier , le tems s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons , comme il est aisé de croire furent charmés de le revoir ; aussi étoit-il le principal d'entr'eux , & leur Commandant , depuis que le Capitaine du Vaisseau , dans lequel ils avoient fait naufrage , étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir , qu'ils sçavoient qu'il étoit tombé entre les mains des Sauvages , & qu'ils suposoient qu'il en avoit été dévoré , selon leur affreuse coutume.

L'Histoire qu'il leur fit de sa délivrance , & de la maniere dont je l'avois pourvu , pour les transporter commodément , leur parut un songe : leur étonnement étoit semblable à ce qu'ils m'ont dit ensuite , à celui des fils de Jacob , quand Joseph se fit connoître à eux ; & leur raconta son élévation dans la Cour du Roi d'Egypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il leur apportoit pour le Voyage , les armes , la poudre & le plomb , ils furent tirés de leurs transports , ils formèrent une idée juste de leur sort , & firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon Isle.

Leur premier soin fut d'avoir des Canots , & étant obligés de passer les bornes de la probité , en trompant leurs amis les Sauvages , ils leur emprunterent deux grandes barques , sous prétexte d'aller se divertir en mer , ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces Canots qu'ils s'embarquerent le lendemain. Il ne leur fallut pas beaucoup de tems pour emballer leurs richesses , n'ayant ni bagage , ni habits , ni vivres , ni rien en un mot que ce qu'ils avoient sur le corps , & quelques racines , dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux Envoyés ne furent absens en tout que pendant trois semaines , & dans cet intervalle , je trouvai l'occasion de me tirer de l'Isle , comme j'ai rapporté au long dans ma premiere Partie , laissant mon Domaine en proie à trois Scélérats , les plus effrontés , & les plus déterminés , & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes Espagnols ne s'en aperçurent que trop à leurs dépens.

La seule chose équitable que firent ces coquins , c'est de donner d'abord ma Lettre aux Espagnols , & de leur mettre mes provisions entre les mains comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié , contenant mes directions , sur la maniere dont j'avois songé à ma subsistance , & à mes commodités pendant mon séjour dans l'Isle. Il

contenoit la maniere dont j'avois fait mon pain, élevé mes chevres aprivoisées, semé mon bled, séché mes raisins, fait mes pots ; en un mot, toute ma maniere de me conduire dans cette déplorable situation.

Non-seulement ils livrerent cet écrit aux Espagnols, dont deux sçavoient assez d'Anglois pour en profiter ; mais ils leur donnerent toutes sortes de secours, & dans le commencement il regna entre mes deux Peuples une assez grande union. Ils partagerent d'abord avec eux mon Château, & vivoient en freres avec les Espagnols, dont le Chef avoit déjà une idée de ma maniere de vivre ; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les affaires de la Colonie avec le secours du pere de *Vendredi*.

Pour les Anglois, ils étoient trop grands Seigneurs, pour se mêler d'une occupation si basse ; ils ne songeoient qu'à parcourir l'Isle, à tuer des perroquets, & à tourner des tortues ; & quand le soir ils revenoient au logis, ils trouvoient le souper tout prêt, graces aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en feroient fort consolés, si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos, mais ils n'étoient pas gens à vivre long-tems en paix : ils n'avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite République, & ils ne vouloient pas souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin, semblables au chien du Jardinier qui ne vouloit pas manger lui-même,

ni permettre que les autres mangeassent.

Leurs différends étoient d'abord peu considérables , & ne valent pas la peine d'être rapportés , mais tout d'un coup la scélératesse de mes coquins éclata de la maniere du monde la plus extraordinaire. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols , avec toute l'insolence imaginable , d'une maniere contraire à la raison , à leur intérêt , à la justice , & même au sens commun , n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite. Il est vrai que je n'en ai sçu d'abord toutes les particularités que des Espagnols qui étoient , pour ainsi dire, leurs accusateurs , & dont le témoignage pouvoit être suspect ; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation , ils n'en oferent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin , il faut que je supplée ici à une négligence , dont q i été coupable dans ma premiere Partie , en oubliant d'instruire le Lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon Isle , il arriva une nouvelle petite guerre dans le Vaisseau Anglois , & il étoit fort à craindre que l'Equipage n'en vint à une seconde sédition.

La chose en seroit venue - là peut-être , si le Capitaine s'animant de tout son courage , & assisté de moi & de ses autres amis

n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres , & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers , en les menaçant comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime , & qui excitoient les autres par leurs discours séditieux , de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre en Anglaterre.

Quoique le Capitaine n'eût pas cette intention , il effraya par-là plusieurs Matelots coupables de la premiere mutinerie , & ils persuaderent à tout le reste qu'on les amusoit seulement par de bonnes paroles , mais qu'on les mettroit entre les mains de la Justice , dans le premier Port de l'Angleterre , où le Vaisseau entreroit.

Le Contre-maitre en eut le vent , & nous vint avertir , sur quoi il fut résolu , que moi qui passoit toujours pour un homme de conséquence , j'irois leur parler avec le Contre-maitre , & que je les assurerois que s'ils se conduisoient bien pendant le reste du voyage , il ne seroit jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission , & je leur donnai une parole d'honneur , qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment du Capitaine. Ce procédé les apaisa , sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins , à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit , & le vent s'étant abattu , nous scûmes le lendemain

que les prisonniers qu'on avoit relâchés , avoient volé chacun un mousquet & quelques autres armes, comme aussi aparemment de quoi tirer , & que s'étant glissés dans la pinace , ils s'étoient sauvés à terre pour tenir compagnie avec les autres mutins leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte , je fis mettre la chaloupe en mer avec le Contre-maître & douze hommes , pour chercher ces coquins , mais ils ne les trouverent pas non plus que les trois autres. Car ils s'en étoient fuis tous ensemble dans les Bois , dès qu'ils avoient vu aprocher la chaloupe.

Le Contre-maître étoit sur le point de les punir une fois pour toutes , de toutes leurs mauvaises actions , en détruisant la Plantation , & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister ; mais n'osant pas le faire sans ordre , il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé , & se contenta de revenir au Vaisseau en ramenant la Pinace.

Par cette nouvelle recrue le nombre des Anglois dans l'Isle montoit jusqu'à cinq , mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus , qu'après avoir vécu deux jours avec eux , ils les chasserent de la maison , pour aller pourvoir à leur propre subsistance , & pendant quelque tems ils poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'Isle, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, & à les reprendre dans leur demeure, pour faire une seule famille ensemble, mais ils ne voulurent pas seulement en entendre parler.

De cette manière ces deux malheureux furent forcés de faire bande à part; & voyant qu'il n'y avoit que l'industrie & l'application capables de les faire subsister à leur aise, ils dressèrent leur tabernacle dans la partie Septentrionale de l'Isle, mais un peu du côté de l'Ouest, de peur des Sauvages, qui d'ordinaires, débarquoient dans l'Isle du côté de l'Est.

C'est-là qu'ils construisirent deux Cabanes, l'une pour leur servir de demeure, & l'autre pour être leur magasin, & les Espagnols leur ayant donné du bled pour semer, & une partie des pots que je leur avois laissés, ils se mirent à creuser, à planter, & à faire des enclos d'après le modèle que je leur avois prescrit, & dans peu de tems, ils se trouverent dans une condition assez suportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abordensemencé qu'une très-petite terre, ils eurent assez de bled pour avoir du pain; & comme un des deux avoit été second Cuisinier dans le Vaisseau, il étoit fort habile à faire des soupes, des *puddings*, & d'autres mets, autant que leur ris, leur lait, & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation , quand ces trois coquins achevés , quoique leurs compatriotes , les vinrent insulter uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'Isle appartenoit , & que le Gouverneur leur en avoit donné la possession ; que par conséquent personne n'y avoit le moindre droit qu'eux , & qu'ils ne bâtiroient point de maison sur leur terrain , à moins que de leur en payer les rentes , ou que le Diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler : ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer pour voir à leur aise le beau Palais qu'ils avoient bâti , & pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandoient. L'un voulant badiner à son tour leur dit que s'ils étoient les Maîtres du terrain , il espéroit que s'ils faisoient valoir leurs terres comme il faut , ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise à l'exemple des autres Seigneurs , & il les pria de faire venir un Notaire pour dresser le Contrat. Un de mes trois marauds , en jurant & en blasphémant , comme un excommunié , répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une raillerie ; & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour aprêter le dîner , il prend un tison , le jette dans une des cabanes , & il y met le feu. Elle auroit été toute consumée , si un des Propriétaires n'avoit couru sur ce coquin , ne l'avoit éloigné par force de sa

pauvre hutte, & n'avoit éteint le feu en marchant dessus, encore eût-il bien de la peine à y réussir.

Ce scélérat étoit dans une telle rage en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il avança sur celui qui en étoit la cause, avec une perche qu'il tenoit dans la main, & qu'il l'auroit assommé s'il n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, & celui qui avoit été attaqué le premier, jeta son ennemi à terre d'un coup de crocse, avant que les deux autres scélérats fussent à portée, & voyant les autres deux se préparer à les insulter, ils se joignirent, & leur présentant les bouts de leurs fusils, ils les menacerent de leur mettre la bourre dans le ventre, s'ils ne tiroient pays.

Les autres avoient des armes à feu, mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, & désespéré par le danger où il se trouvoit, leur dit que s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue, ils étoient morts, & leur commanda courageusement de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation & consentirent à s'en aller ; pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement, & dangereusement même, mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués voyant leur

avantage , avoient tort même de ne les pas désarmer réellement ; comme ils en étoient les Maîtres , & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux Espagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songerent à rien qu'à avoir leur revanche , & ils dissimulerent si peu , qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit & jour ; & à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur bled , tuerent à coup de fusil trois boucs & une chevre , que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance ; en un mot , ils les traiterent avec autant de cruauté & de barbarie , que poussés à bout , ils prirent la résolution désespérée de les combattre à la premiere occasion. Dans ce dessein ils prirent le parti d'aller au Château , où les trois eoquins demeuroient avec les Espagnols , & de leur livrer le combat en honnêtes gens , en presence des Etrangers à qui ils en vouloient donner le divertissement.

Pour exécuter cette entreprise , ils se leverent un matin avant le jour , & s'étant aprochés du Château , ils se mirent à appeler les trois scélérats par leur nom , disant à un Espagnol , qui leur répondit , qu'ils avoient à parler en particulier avec ces trois Diables.

Il étoit arrivé justement le jour auparavant que deux Espagnols avoient rencontré dans le Bois un de ces Anglois *honnêtes gens* , & qu'ils avoient entendu de terri-

bles plaintes sur les affronts & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes, qui avoient ruiné leur Plantation, détruit leur moisson, & tué leur bétail, ce qui étoit capable de les faire mourir de faim, si les Espagnols ne les secouroient.

Ces derniers étant de retour au logis, & se trouvant à table avec les scélérats, prirent la liberté de les censurer quoique d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda, comment ils pouvoient être si cruels & si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes qui ne les avoient jamais offensés, & qui ne songeoient qu'à trouver par leur industrie de quoi subsister? quelle raison imaginable ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens, qui leur avoient coûté des travaux si fatigans?

Un des Anglois repliqua brusquement que ces gens n'avoient rien à faire dans l'Isle, qu'ils y étoient venus sans permission, que la terre ne leur apartenoit pas; & qu'il ne souffriroit absolument pas qu'ils y bâtissent, ou qu'ils y fissent des Plantations. *Mais, Seigneur Anglois, dit l'Espagnol d'un ton fort modéré, ils ne doivent pas mourir de faim.* » Qu'ils meurent de
 » faim, & qu'ils aillent à tous les Diables,
» répondit l'Anglois comme un vrai bar-
» bare, tant il y a qu'ils ne bâtiront ni ne
» planteront point ici. » *Que voulez-vous*
donc qu'ils fassent, Seigneur Anglois, re-

pliqua cet honnête homme : » Ce que je
» veux qu'ils fassent , *dit l'autre animal fé-*
» *roce* , qu'ils soient nos esclaves & qu'ils
» travaillent pour nous. » *Mais quelle rai-*
» *son avez-vous pour attendre cette soumis-*
» *sion d'eux ? Vous ne les avez pas achetés*
» *de votre argent , & vous n'avez pas le*
» *moindre droit de les réduire à l'esclavage.*
Le même coquin lui répondit que l'Isle leur
apartenoit à eux trois , que le Gouver-
neur la leur avoit laissée , & que personne
n'y avoit la moindre chose à dire qu'eux ;
que pour le faire voir , ils alloient brûler
les huttes de leurs ennemis , & que quel-
que chose qui pût arriver , ils n'y souffri-
roient pas leurs cabanes , ni leurs planta-
tions.

A ce compte-là , Seigneur , dit l'Espa-
» *gnol , nous devrions être vos Esclaves aus-*
» *si ?* » Fort bien , *repliqua l'impudent coquin ,*
» nous comptons bien là-dessus aussi , &
» vous vous en apercevrez bientôt. Ce
beau discours étoit relevé par une centai-
ne de *Dieu me damne* , placés éloquem-
ment dans les endroits les plus convena-
bles. L'Espagnol se contenta d'y répondre
par un sourire moqueur , & ne daigna pas
seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avoit
échauffé la bile à ces coquins , & se le-
vant avec fureur , l'un d'entr'eux , (il me
semble que c'étoit Guillaume Atkins) dit
aux autres : *Allons , morbleu , finissons avec*

ces chiens-là , démolissons leur Château , & ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos Domaines.

Là-dessus ils s'en allerent tous trois chacun armé d'un fusil , d'un pistolet , & d'un sabre , en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la maniere dont ils espéroient de traiter les Espagnols à leur tour , dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement , ils parurent juger seulement qu'ils les menaçoient pour avoir pris le parti des Anglois honnêtes gens.

On ne sçait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit , mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le Pays pendant quelques heures , & qu'enfin fatigués ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appellois autrefois ma *Maison de Campagne* , sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sçut après que leur but avoit été de surprendre les deux Anglois dans le sommeil , de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y feroient couchés , & de les y brûler , ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir , pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil , & je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même-tems résolu une entreprise contre eux , mais

plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre, il arriva fort heureusement pour les uns & pour les autres, que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent la hute vuide. Atkins, qui étoit le plus déterminé, cria à ses camarades : *Voici le nid, mais les oiseaux s'en sont envolés, que le Diable les emporte.* Là-dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis à sortir de si bonne heure, & ils convinrent tous que les Espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés.

Après cette belle conjecture ils se donnèrent la main tous trois, & s'engagèrent par des sermens horribles à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglois, ils les abattirent toutes deux, & n'en laissèrent pas une piece entiere; de maniere qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été; ils en réduisirent, pour ainsi dire, en poussiere tous les meubles & en répandirent tellement ses débris au long & au large, qu'ensuite ces bonnes gens trouvèrent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur *Habitation*.

Après cette expédition, ils arrachèrent

tous les arbres que leurs ennemis avoient plantés, brisèrent l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail & leur bled; en un mot, ils faccagèrent tout aussi parfaitement qu'auroit pu faire une Horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit les deux Anglois étoient allés pour les chercher, & pour les combattre par tout où ils les trouveroient; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu, car ils étoient tous également déterminés, & incapables de s'épargner en aucune manière.

Mais la Providence fut plus soigneuse de les séparer, qu'ils n'étoient ardens à se joindre; car comme ils avoient voulu se croiser au dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchoient du côté du Château; & lorsque ces derniers se furent mis de nouveau en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les Espagnols la fureur peinte dans tout leur air, & échauffés de leur expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité, & se vantèrent hautement de leur action, comme si elle avoit été la plus héroïque du monde. Et l'un d'entr'eux avançant sur un des Espagnols d'un air arrogant comme s'il avoit affaire à

une troupe de polissons , il lui saisit le chapeau , & le lui faisant pirouetter sur la tête , il lui dit insolemment , en lui riant au nez : *Et vous , Seigneur Marane , nous vous donnerons la même sausse , si vous n'avez pas soin d'avoir plus de respect pour nous.*

L'Espagnol , quoique doux & fort honnête , étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être ; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison , il alla vers lui d'un pas fort grave , & du premier coup de poing il le jetta à terre comme un bœuf qu'on assomme , sur quoi un autre Anglois aussi insolent que le premier , lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pas pourtant , les balles passèrent au travers de ses cheveux , mais une lui toucha le bout de l'oreille , & le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment crut être blessé plus dangereusement qu'il n'étoit , & quoique jusques-là il eut agi avec toute la modération possible , il commença à s'échauffer , & crut qu'il étoit tems de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux ; il arracha le fusil à celui qu'il avoit jetté à terre , & il alloit faire sauter la cervelle à celui qui l'avoit voulu tuer , quand les autres Espagnols se montrant , le prièrent de ne point tirer , & se jettant sur mes drôles , les désarmèrent , & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand

Quand ces marauds se virent sans armes , & les Espagnols autant animés contre eux que les deux Anglois , ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin , & les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'inimitié qu'il y avoit entr'eux & les deux habitans des huttes , & persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains ensemble , étoit de laisser ceux-ci désarmés , ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal , & qu'ils continueroient à leur donner toute sorte d'assistance , s'ils vouloient vivre paisiblement ; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes , pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes , & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire tous les Espagnols esclaves.

Ces gens abominables , qui n'étoient non plus en état d'entendre raison que d'agir raisonnablement , voyant qu'on leur refusoit leurs armes , sortirent de cet endroit la rage dans le cœur , & menaçant qu'ils sçauroient bien se vanger des Espagnols , quoiqu'on leur eut ôté leurs armes à feu. Mais ceux-ci méprisant leurs bravades , leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations & contre leur bétail , que s'ils étoient assez hardis pour le faire , ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient ; &

que si après une telle hostilité ils tomboient vifs entre leurs mains , qu'ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur , & ils s'en allerent jettant feu & flamme , jurant de la maniere du monde la plus horrible.

A peine les avoit-on perdus de vue , que voilà nos deux autres , tout aussi enragés qu'eux , mais à bien plus juste titre , car ayant été à leur plantation , & la voyant détruite de fond en comble , ils avoient de fortes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouverent que difficilement le tems de raconter leur malheur aux Espagnols , tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre Aventure. Il faut avouer que c'étoit une chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insolens insulter dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisoient , sur tout après les avoir désarmés , & rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les Anglois étoient plus animés , & résolurent d'en tirer vengeance , quoiqu'il en pût arriver.

Les Espagnols les apaisèrent pourtant , en leur disant , que puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes , ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât , & qu'on les tuât à coups de fusil. De plus , l'Espagnol , qui étoit alors comme le Gouverneur de l'Isle , les assura

qu'il leur procureroit une satisfaction entiere. Car , dit-il , il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le tems de se rallentir, puisqu'ils ne sçauroient subsister sans notre secours , & nous vous permettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que de votre côté vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contr'eux que pour votre propre défense.

Les deux Anglois s'y accorderent , mais avec beaucoup de peine , ce qui n'est pas surprenant ; mais les Espagnols leur protesterent qu'ils n'avoient pas d'autre but que d'empêcher l'effusion de sang parmi eux , & de les rendre tous plus heureux. « Car , » dirent-ils , nous ne sommes pas si nombreux , qu'il n'y ait de la place ici pour » nous tous, & c'est une grande pitié, que nous » ne puissions être tous amis ». Ces paroles les adoucirent à la fin entierement , s'engagerent à tout ce que les Espagnols voulurent , & resterent quelques jours avec eux à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après , les trois vagabonds las de se promener , & à moitié morts de faim , ne s'étant soutenus que par quelques œufs de tourterelle , revinrent vers le Château , & voyant le Commandant Espagnol avec deux autres , se promenant sur les bords de la petite Baye , ils s'en aprocherent d'une maniere assez soumise , & lui demanderent en grace d'être reçus de nouveau

dans la famille. Mon honnête homme d'Espagnol les reçut gracieusement ; mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une maniere si grossiere , & avec ses gens à lui d'une maniere si brutale , qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande , sans délibérer là-dessus auparavant avec les deux Anglois , & avec les autres Espagnols : qu'il alloit dans le moment leur en faire la proposition , & qu'il leur donneroit réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi - heure hors du Château extrêmement dure , & n'en pouvant plus , ils supplièrent le Gouverneur de leur faire apporter un peu de pain , ce qu'il fit. Il leur envoya en même-tems une grosse piece de chevreau & un perroquet rôti , & ils mangèrent tout avec un très-grand apétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi - heure stipulée , on les fit entrer , & il y eut une longue dispute entr'eux & leurs Compatriotes , qui les accusoient de la ruine totale de leur Plantation , & du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étoient vantés auparavant , ils ne purent pas le nier alors. Le Chef des Espagnols fut le médiateur , & comme il avoit porté les deux Anglois à ne point attaquer les trois autres , pendant qu'ils seroient désarmés & hors d'état de leur nuire , ainsi il obligea les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées , l'une précisément comme elle avoit

été, & l'autre plus spacieuse à faire de nouveaux enclos, à planter de nouveaux arbres, à semer du bled au lieu de celui qu'ils avoient ruiné; en un mot, à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé, autant qu'il étoit possible; car il n'étoit pas faisable de supléer exactement au bled qui étoit déjà fort avancé, & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se soumirent à toutes ces conditions; & comme on leur donnoit des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paisiblement, & toute la Colonie étoit fort unie. Il n'y manquoit rien, sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer, que pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la Société, & qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la Plantation, ils travailleroient pour eux avec plaisir, & qu'ils leur permettoient de se promener à leur fantaisie, & d'être aussi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux, sur quoi les Espagnols furent assez bons pour leur rendre les armes, & pour leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des Espagnols, mes scélérats, incapables de la moindre reconnoissance, recommencerent leurs insolences de plus bel-

le , & ils se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécutèrent pourtant pas alors , à cause d'un accident qui mit toute la Colonie également en danger , & força les uns & les autres à renoncer à tout ressentiment particulier , pour songer à leur propre conservation.

Il arriva pendant une nuit que le Gouverneur , ou le Chef des Espagnols , ne put fermer les yeux de quelque côté qu'il se tournât. Il se portoit très-bien par raport au corps , comme il m'a dit , mais il se sentoît agité par des pensées tumultueuses , quoique parfaitement éveillé ; son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient , & qui se tuoient les uns les autres. En un mot , ayant resté quelque-tems au lit dans cette inquiétude , & sentant son agitation redoubler de plus en plus , il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chevres , placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes , & non pas dans des branles comme moi , ils avoient peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds , & mettre un juste au corps , & leurs escarpins. Les voilà en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant levé de cette maniere-là , il sortit , mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une maniere distincte ; d'ailleurs il en étoit empêché par les arbres que j'avois plantés , & qui étant parvenus à une grande hauteur ,

lui barroient la vue , de maniere qu'il ne pouvoit que regarder en haut , & remarquer que le Ciel étoit ferein & plein d'étoiles. Il n'entendoit pas le moindre bruit , & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même chose ; il ne pouvoit ni dormir , ni se tranquilliser l'esprit , il sentoit toujours son ame également troublée , sans en apercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se retranchant , en sortant & en rentrant , un de ses gens s'éveilla , & demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit ; & sur quoi le Gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc , lui dit l'Espagnol , de tels mouvemens ne sont pas à négliger , je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend sur la tête. Où sont les Anglois , poursuivit-il ? Il n'y a rien à craindre de ce côté-là , répondit le Gouverneur , ils sont dans leurs huttes. Il est aparent que depuis leur dernière mutinerie , les Espagnols s'étoient réservé mon Château , & qu'ils avoient logé les Anglois dans un quartier à part , d'où ils ne pouvoient pas venir à eux , sans qu'ils y consentissent.

N'importe , répondit l'Espagnol , il y a ici quelque chose qui ne va pas bien , j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-convaincu , ajouta-t-il , que nos esprits ont de la communication avec les esprits dé-
gagés de la matiere , qui habitent le monde

invisible, & qu'ils en reçoivent les avertissemens avantageux, pourvu qu'ils s'en veuillent servir. Allons, dit-il, sortons d'ici, examinons tout; & si nous ne trouvons rien qui puisse justifier nos appréhensions, je vous conterai une Histoire fort convenable au sujet, & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot, ils allerent ensemble sur la colline dont j'avois autrefois reconnu le Pays en pareil cas, en y montant par le moyen d'une échelle, que je tirois après moi afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'Isle, ils ne s'aviserent pas de toutes ces précautions, ils s'y en furent tout droit par le Bois, mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumiere venant de quelque feu, & en entendant les voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les Sauvages débarquer dans mon Isle, j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'Isle étoit habitée; & quand ils venoient à le découvrir, je leur faisois sentir d'une maniere si rude, que ceux qui s'en échapoient n'en pouvoient pas donner un recit fort exact, & les seuls qui m'avoient vu, & qui s'en étoient allés, en état de le raconter, étoient les trois Sauvages, qui, dans notre dernière rencontre, s'étoient sauvés dans un des trois Canots, & dont la fuite m'avoit fort alarmé.

Il n'étoit pas possible à ma Colonie de sçavoir si les Sauvages étoient abordés à l'Isle dans un si grand nombre , portés à quelque dessein contre elle par le raport de ces trois , ou si c'étoit par la raison ordinaire qui les y avoit fait venir autrefois. Mais quoiqu'il en soit , il n'y avoit pour elle que deux partis à prendre , ou de se cacher soigneusement , & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces Cannibales que l'Isle étoit habitée , ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échapât pas un seul ; ce qui ne se pouvoit faire qu'en leur coupant le chemin de leurs Barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette presence d'esprit , ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croira facilement que le Gouverneur & les deux hommes surpris de ce qu'ils voyoient , s'en retournerent dans le moment pour éveiller leurs camarades , & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'allarme , mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont ils s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand pendant qu'il faisoit obscur , & ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de considérer les Sauvages , par le moyen de la lumiere repandue de trois feux qu'ils avoient fait sur le rivage , à quelque distance l'une de l'autre.

tre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne sçavoient à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre ; & ce qu'il y avoit de plus chagrinant , c'est que bien loin d'être tous ensemble , ils étoient séparés en plusieurs bandes , assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jetta les Espagnols dans une terrible consternation ; ils voyoient ces drôles roder par tout , & craignoient fort que par quelqu'accident ils ne vinssent à découvrir leur Habitation , ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau , qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre , ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois , avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande Vallée où étoit ma Grotte , & de le faire entrer dans la Grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même-tems , que s'il arrivoit que les Sauvages s'assemblassent tous dans une seule troupe , & s'éloignassent de leurs canots , de tomber sur eux , quand ils seroient une centaine ; mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre , il y avoit entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue , & comme il parut ensuite , elles étoient de deux Nations différentes.

Après s'être arrêtés quelques-tems pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture, ils résolurent d'envoyer le vieux Sauvage, pere de *Vendredi*, pour aller reconnoître, pendant qu'il faisoit encore obscur, & pour se mêler avec eux afin de sçavoir leur dessein. Le bon Vieillard l'entreprit volontiers; & s'étant mis nud comme la main, il partit dans le moment. Après deux heures d'absence il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux Nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre. Qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur Pays, & qu'ayant fait quelques prisonniers de côté & d'autre, ils étoient venus par pur hasard dans la même Isle pour faire leur festin, & pour se divertir. Que dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement, leur joie avoit été extrêmement troublée, & qu'ils paroissoient dans une si grande rage, qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'aproche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs la moindre aparence qu'ils soupçonnassent l'Isle d'être habitée, & qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bon homme eut-il fini son rapport, qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux Armées en étoient aux mains, & que le combat devoit être furieux.

Le pere de *Vendredi* employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se te-

nir en repos & de ne se pas montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté, que les Sauvages ne manqueroient pas de se tuer les uns les autres, & que ceux qui échaperoient du combat s'embarqueroient tout aussi-tôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens pourtant ne voulurent point entendre raison, particulièrement les Anglois, qui, sacrifiant leur prudence à leur curiosité, sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laisserent pas pourtant de se servir de quelque précaution; & au lieu d'avancer à découvert par-devant leur Habitation, ils prirent un détour par le Bois, & se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être découverts, à ce qu'ils croyoient. Mais il semble pourtant par la suite qu'ils avoient été aperçus par les Sauvages.

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre; & si je puis ajouter foi aux Anglois, il paroissoit dans un des partis une bravoure extraordinaire, une fermeté invincible, & beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures, avant qu'on pût voir de quel côté se déclaroit la victoire. Mais alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir, à se mettre en désordre, & à s'enfuir peu de tems après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne se jettassent , pour se dérober à la fureur de leurs ennemis , dans la caverne , qui étoit devant leur Habitation , & qu'ainfi ils ne découvrissent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les victorieux ne les y suivissent , & là-dessus ils résolurent de se tenir avec leurs armes au-dedans du retranchement , & de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne , dans le dessein de les tuer tous , & de les empêcher de donner des nouvelles de leur découverte. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres , ou des crosses de leurs fusils , de peur de faire du bruit , & de s'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus : trois d'entre les vaincus s'enfuyant de toutes leurs forces , & traversant la Baye , vinrent directement vers cet endroit , ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroissoit un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussi-tôt les avertir , en ajoutant , à leur grande satisfaction , que les vainqueurs ne les poursuivoient pas , & sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés ; sur quoi le Gouverneur Espagnol , trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs , ordonna à trois de nos gens de passer par-dessus la Colline , de se glis-

fer derriere eux , de les surprendre , & de les faire prisonniers ; ce qui fut fait.

Le reste du Peuple vaincu s'enfuit du côté de leurs Canots , & mit en mer. Pour les victorieux ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur ; & s'étant mis ensemble , ils jetterent deux grands cris pour célébrer leur triomphe selon toutes les apparences. Le même jour à peu près à trois heures de l'après-dînée , ils rentrèrent dans leurs Barques , & de cette maniere ma Colonie s'en vit délivrée , sans revoir ces sortes d'hôtes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés , les Espagnols sortirent de leurs cachettes pour aller examiner le champ de bataille , ils y trouverent à peu près une trentaine de morts , dont quelques-uns avoient été tués par de grandes fleches , qu'on leur voyoit encore dans le corps ; mais la plupart avoient perdu la vie par les coups terribles de certains sabres de bois , dont mes gens en trouverent seize ou dix-sept sur la place , avec autant d'arcs & de javelots. Ces sabres étoient d'une grossièreté & d'une pesanteur terrible , & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par cet instrument , avoient la tête brisée , & comme l'on dit , en marmelade. D'autres avoient les bras & les jambes cassées , ce qui marque clairement qu'ils se battent avec la derniere animosi-

té. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, & ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de se sauver par la fuite.

Cet accident aprivoisa mes Anglois pendant quelque-tems : ce spectacle leur avoit donné de l'horreur, & ils trembloient à la seule idée de ces Cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans être tués comme ennemis, & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent ensuite, que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après la mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient mal au cœur, & que pendant plusieurs semaines, les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendus malades.

Ils furent quelque-tems de suite fort traitables, & vâquerent aux affaires communes de la Colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson comme s'ils avoient vécu dès leur enfance dans ce lieu ; mais cette bonne conduite n'eut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvelles mesures abominables, qui les précipiterent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois Prisonniers , comme j'ai dit , c'étoient de jeunes gens alertes & robustes , qui les servirent en qualité d'esclaves , & qu'ils furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas pour gagner leur cœur , de la même manière que j'en avois usé avec *Vendredi*. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité , par laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelque principe de Religion , ils ne songerent pas seulement à les civiliser , & à leur inspirer une conduite raisonnable , par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient , mais en récompense , ils les employoient au travail le plus rude , & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette manière , ils ne pouvoient pas compter sur eux , quand il s'agiroit de hasarder leur vie pour leurs Maîtres : au lieu que *Vendredi* étoit homme à se précipiter dans une mort certaine , pour me tirer du danger.

Quoiqu'il en soit , toute la Colonie étoit liée alors par une sincère amitié , le péril commun en ayant banni pour un tems toute animosité particulière. Dans cette situation , ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts ; & la première chose qui leur parut digne d'attention , étoit d'examiner si , instruits par l'expérience , que le côté de l'Isle qu'ils occupoient , étoit le plus fréquenté par les Sauvages , ils ne feroient pas bien de se retirer dans un en-

droit plus éloigné , tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre , & infiniment plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet , on résolut de ne point changer de demeure , parce qu'il pourroit arriver un jour , que le *vieux Gouverneur* leur envoyât quelqu'un de sa part , qui ne pourroit que les chercher en vain , s'ils s'éloignoient de mon ancienne demeure , & qui les croiroit tous péris , s'il voyoit mon Château détruit ; ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de vouloir leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail , ils tombèrent d'accord de les reculer dans la Vallée , où étoit ma Grotte , & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement , ils changèrent de dessein , & prirent la résolution de n'envoyer dans cette Vallée qu'une partie de leur bétail , & de n'y semer que la moitié de leur bled , afin que si par quelque désastre , une partie en étoit détruite , le reste pût être hors d'insulte , & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs , ils prirent un parti fort prudent à mon avis par rapport à leurs Prisonniers. C'étoit de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette Vallée , & la nouvelle Plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Sur-tout ils ne

les laisserent jamais aprocher de la Grotte, qu'ils considéroient comme un asyle sûr, & où ils avoient caché les deux barils de poudre que je leur avois laissé en partant.

Comme j'avois mis mon Château à couvert par un retranchement, & par un bois assez épais, ils virent aussi-bien que moi, que toute leur sûreté consistoit à n'être pas découverts, & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invisible de plus en plus. Pour cet effet, voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon boccage & le côté de la baye, où autrefois j'étois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leurs plantations jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que cette sorte d'arbres croissent en fort peu de tems, & comme ils les plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je n'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma Fortification, à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés moi-même, & dont le tronc étoit de la grosseur

de cuisse d'homme , ils en mirent un si grand nombre de jeunes , & les placerent si ferrés , que pour pénétrer par force dans le Château , il auroit fallu une armée entiere pour s'y faire une entrée à coups de hache : car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ce ne fut pas tout , ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation , & par derriere , jusqu'à couvrir d'arbres toute la Colline , ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie , que par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux , pour monter sur le second étage de cette hauteur , précisément comme je m'y étois pris autrefois moi-même. Ainsi quand l'échelle n'y étoit pas , il falloit des ailes ou du sortilège pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé , & ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là , que comme la prudence humaine est autorisée par la Providence Divine , ainsi c'est la direction de la Providence qui la met à travailler ; & si nous voulions bien en écouter la voix , je suis sûr que ce seroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres , auxquels notre négligence est accoutumée d'assujettir notre vie. Cela soit dit en passant.

Ils vécurent de cette maniere deux an-

nées de suite dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une allarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelques Espagnols, qui ayant été de fort bonne heure du côté Occidental de l'Isle, où je n'avois jamais mis le pied, de peur d'être découvert, avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de Canots, qui paroissoient sur le point d'aborder le rivage : ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande consternation, & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroissoit les menacer.

Là-dessus, ils se tinrent tous clos & couverts pendant tout ce jour & le jour suivant, ne sortant que la nuit pour aller reconnoître ; mais heureusement pour eux l'allarme étoit fausse, les Sauvages ne s'étoient pas débarqués, & ils avoient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelque autre entreprise.

Peu de tems après ils eurent une nouvelle querelle avec les trois Anglois dont voici la cause : Un d'entr'eux le plus violent de tous les hommes, enragé contre un des Esclaves, de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit marqué quelque dépit lorsqu'il avoit voulu le redresser, faisoit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête, mais sa rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, il tomba sur l'épaule du pauvre homme : sur quoi un des Espagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux, & pour l'empêcher par force, s'il étoit nécessaire. Ce furieux là-dessus se jeta sur l'Espagnol lui-même, en jurant qu'il le tueroit à la place du Sauvage ; mais l'autre évita le coup, & avec une pelle qu'il avoit à la main, car ils étoient tous occupés au labourage, il terrassa ce Diable incarné. Un autre Anglois voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol & le terrassa à son tour. Deux Espagnols vinrent à son secours, & le troisieme Anglois se rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu, ni les uns ni les autres, mais assez de haches & d'autres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglois avoit un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols, qui étoient venus pour seconder leur compagnon. Là-dessus toute la Colonie fut en confusion, & les Anglois furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, si desespérés, & de plus de si grands saineans, qu'ils étoient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune maniere utiles ;

d'ailleurs, c'étoient des traîtres & des perfides, à qui le crime ne coûtoit rien du tout.

Le Gouverneur leur déclara ouvertement, que s'ils étoient de son Pays, il les feroit tous pendre sans quartier, puisque les Loix de tous les Gouvernemens tendent à la conservation de la société, & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent à la détruire ; mais qu'étant Anglois, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur Nation, à qui ils devoient tous la vie, & qu'il les abandonneroit au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva & pria qu'on les dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment *Guillaume Atkins* leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le Gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser : *Comment donc, Seigneur Atkins*, lui dit-il, *vous nous avez voulu assassiner tous tant que nous sommes ? Qu'avez-vous à répondre à cela ?* Ce malheureux étoit si éloigné de le nier, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

Mais, Seigneur Atkins, reprit l'Espagnol, *qu'est-ce que nous vous avons fait*

pour mériter un pareil traitement, & que gagneriez-vous en nous massacrant ? Que faut-il que nous fassions pour vous en empêcher ? Pourquoi faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité ou de vous tuer, ou d'être tués de vous ? Vous avez grand tort de nous mettre dans cette cruelle situation.

La maniere calme & douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se mocquoit de lui ; sur quoi il se mit dans une telle fureur que s'il avoit eu des armes, & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le Gouverneur au milieu de toute la Compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti ils prendroient à l'égard de ces diables incarnés. Les deux Anglois & l'Espagnol qui avoient empêché la mort de l'Esclave, opinèrent qu'il en falloit pendre un, pour servir d'exemple aux autres, & que ce devoit être celui qui dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparent qu'il avoit eu ce dessein-là, car il avoit si cruellement blessé le pauvre Sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en réchât.

Le Gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis-là, il répéta encore que c'étoit à un Anglois à qui ils étoient tous redevables de la vie, & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajouta que s'il étoit as-

faßiné lui-même par un Anglois, il employeroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader ; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence prévaut dans un Conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, & de délivrer une fois pour toutes cette petite Société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, & l'on convint à la fin unanimement de ces Articles. « Qu'ils » feroient désarmés, & qu'on ne leur permettroit pas d'avoir ni fusil, ni poudre, ni » plomb, ni sabre, ni aucune chose capable de nuire. Qu'ils feroient chassés pour » toujours de la Société, permis à eux de » vivre où & de quelle maniere ils le trouveroient à propos. Qu'il seroit défendu tant » aux Espagnols qu'aux Anglois, de leur » parler, ou d'avoir le moindre commerce » avec eux. Qu'ils se tiendroient toujours à » une certaine distance du Château, & que, » s'ils commettoient le moindre désordre » dans la plantation, le bled, ou le bétail, » appartenant à la Société, il seroit permis de » les tuer comme des chiens, par-tout où » l'on les trouveroit.

Le Gouverneur dont l'humanité étoit au-dessus

dessus de tout éloge , ayant réfléchi sur le contenu de cette Sentence , se tourna du côté des deux Anglois , il les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient pas avoir d'abord du grain & du bétail , que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions , pour ne les pas réduire à mourir de faim. On en convint , & on résolut de leur donner suffisamment du bled pour subsister pendant huit mois , & pour avoir de quoi semer , afin qu'ils en eussent après ce tems-là de leur propre cru. On y ajouta six chevres , qui donnoient du lait , quatre boucs , & six chevreaux destinés en partie à leur nourriture , & en partie à servir de commencement à un troupeau. On y ajouta encore tous les outils nécessaires , six haches , un maillet , & une scie , mais à condition qu'ils s'engageroient par un serment solennel , à ne les employer jamais contre leurs Compatriotes , ou contre les Espagnols , & qu'ils ne songeroient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la Société , pour aller s'établir à part , ils s'en allèrent d'un air très-mécontent , sans vouloir prêter le serment qu'on exigeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir , & pour y faire une plantation , & on leur donna quelque peu de vivres , mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent

de nouveau pour chercher des provisions , & ils indiquèrent au Gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer , & pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable dans l'endroit le plus éloigné de l'Isle du côté du Nord-Est , peu éloigné de la Côte où j'étois abordé dans mon premier Voyage , après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'est-là qu'ils se bâtirent deux jolies Cabanes sur le modèle de mon Château , au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de trois côtés , de maniere qu'en y en plantant un petit nombre d'autres , ils se mettoient entièrement à couvert , à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils lui demandèrent quelques peaux de chevres pour leur servir de lits & de couvertures , elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique , ils s'engagerent solennellement à ne rien entreprendre contre la Colonie , & à cette condition on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajouta des pois , du millet & du ris pour semer ; en un mot , tout ce dont ils pouvoient avoir besoin , excepté seulement des armes & des munitions.

Ils vécurent dans cet état environ six mois , & ils firent leur moisson , qui étoit peu considérable , parce qu'ayant tant d'autres choses à faire , ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrain.

Quand ils se mirent à faire des planches

& des pots , ils furent terriblement embarrassés , & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux quand la saison pluvieuse vint , n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert , & pour le tenir sec , ce qui faillit à le gâter absolument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols , qui le leur accorderent très-volontiers. Dans l'espace de quatre jours ils en creuserent une dans un des côtés de la colline , suffisamment grande pour mettre leur grain , & leurs autres provisions à l'abri de la pluie ; mais c'étoit peu de chose comparée à la mienne , sur-tout dans l'état où elle fut , lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement , & qu'ils y eurent ajouté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette séparation , il prit un nouveau rat à ces coquins , dont les suites , jointes à celles de leurs crimes passés , les mirent dans un grand danger , aussi-bien que toute la Colonie. Fatigués de leur vie laborieuse , sans voir le moindre jour d'une plus heureuse situation pour l'avenir , ils se mirent en tête de faire un Voyage dans le Continent , d'où les Sauvages étoient venus , pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais , s'ils s'y étoient pris avec modération , mais ces malheureux ne faisoient rien , sans qu'il y

eût quelque crime , ou dans le projet ou dans l'exécution. A mon avis ils étoient sous une espece de malédiction du Ciel , qui , pour les punir de leurs crimes , leur en laissoit faire de nouveaux , dont il les châtioit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est , que si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles attirent dans ce monde des châtimens visibles , il est difficile d'accorder ce qui arrive dans le monde avec la Justice divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici , la chose parut évidemment ; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits , & les réduisit dans le triste état où ils se trouverent dans la suite. Au lieu d'avoir quelque remords du premier crime , ils y en ajouterent d'autres ; comme , par exemple , la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre Esclave , qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné , parce que la chose lui étoit impossible , & de le blesser d'une maniere à l'estropier pour toute sa vie. Je laisse-là l'intention de le tuer , dont il est difficile de douter , quand on considère leur affreux projet de tuer de sang froid tous les Espagnols pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon Histoire , nos trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon Château , en demandant avec beaucoup d'humilité qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux-ci le voulant bien , les trois Anglois leur dirent

qu'ils étoient fatigués de leur maniere de vivre , qu'ils n'étoient pas assez adroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires , & que n'ayant aucun secours pour en venir à bout , ils mourroient de faim indubitablement. Que si les Espagnols leur vouloient permettre de prendre un des Canots qui avoient servi à les transporter , & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir se défendre , ils iroient chercher fortune dans le Continent , & qu'ainsi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits , mais ils ne laissèrent pas de leur représenter charitablement , qu'ils alloient se perdre de propos délibéré , & qu'ils sçavoient par leur propre expérience , sans avoir besoin d'un esprit de prophétie , qu'ils devoient s'attendre à mourir de pure misere dans le Continent.

Ils répondirent d'une maniere déterminée , qu'ils périroient tout de même dans l'Isle , car ils ne pouvoient ni ne vouloient travailler , & que s'ils avoient le malheur d'être massacrés , ils mettroient par-là fin à toutes leurs miseres : que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort ; en un mot , qu'ils étoient résolus d'aller quand on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur repliquerent avec beaucoup d'honnêteté , que s'ils vouloient

suivre ce dessein absolument , ils ne permettroient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre , & que malgré la disette d'armes à feu où ils étoient eux-mêmes , ils leur donneroient deux mousquets , un pistolet , un sabre & trois haches, ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Mes trois Aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois , autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger , pendant qu'il seroit bon , un grand panier plein de raisins secs , un pot rempli d'eau fraîche , & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils mirent hardiment en mer dans un Canot , quoique le passage fût au moins large de quarante milles anglois.

Il est vrai que la Barque étoit assez grande pour porter une vingtaine de gens , & par conséquent qu'elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion , que trop petite ; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable , ils la manierent assez bien.

Ils y avoient mis en guise de mât une grande perche , avec une voile de quatre peaux de chevres sechées & cousues ensemble. De cette maniere-là ils quitterent le rivage de fort bonne grace , & les Espagnols leur souhaiterent un bon Voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'Isle , aussi bien Anglois qu'Espagnols , ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems de la maniere paisible dont il vivoient en-

semble, depuis que ces gens intraitables s'en étoient allés, & leur retour étoit la chose du monde où ils s'attendoient le moins quand, après une absence de vingt-deux jours, un des Anglois s'occupant dans sa Plantation, aperçut tout d'un coup trois Etrangers avançant de leur côté avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent, & tout effrayé il fut dire au Gouverneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux, & qu'il y avoit des Etrangers qui étoient débarqués dans l'Isle, sans qu'il pût dire quelles gens c'étoient. L'Espagnol, après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là : *qu'il ne sçavoit pas quelles gens c'étoient, & que ce devoient être assurément des Sauvages. Non, non,* répondit l'Anglois, *ce sont des gens habillés, avec des armes à feu.* » Eh bien, dit l'Espagnol, de quoi » vous troublez-vous donc si ce ne sont » pas des Sauvages ? Ils sont donc nos » amis, car il n'y a point de Nation Chrétienne au monde, qui ne soit plutôt portée à nous faire du bien que du mal. »

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglois qui se tenant derriere les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leurs voix, & la première surprise fit aussi-tôt place à une autre. Je veux dire qu'on commença à s'é-

tonner d'un si prompt retour , dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant que de les faire entrer on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été , & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots , qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems , mais que voyant le Peuple allarmé de les voir , & se préparant à les recevoir à coups de fleches & de javelots , ils n'avoient pas osé mettre pied à terre , qu'ils avoient rasé les Côtes du côté du Nord , l'espace de six ou sept lieues , & qu'ils s'étoient aperçus que ce que nous prenions pour le Continent , étoit une Isle : que bientôt après ils avoient découvert une autre Isle à la main droite du côté du Nord , & beaucoup d'autres du côté de l'Ouest , & qu'étant résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût , ils étoient passés du côté d'une de ces Isles Occidentales , & y avoient débarqué hardiment. Qu'ils avoient trouvé le Peuple fort honnête & fort sociable , & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines & quelque poisson sec , les femmes paroissant disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres , qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant un assez long chemin.

Ils resterent-là quatre jours , & demanderent par signes du mieux qu'ils purent , quelles Nations il y avoit là aux environs ? On leur fit entendre que c'étoient des

Peuples cruels , habitués à manger les hommes , mais que pour cette Nation-là elle ne mangeoit ni hommes ni femmes , excepté les Prisonniers de guerre , dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demanderent de la même maniere , quand ils avoient eu un pareil festin ? Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois , en tendant la main du côté de la Lune , & montrant deux de leurs doigts. Ils y ajouterent que leur grand Roi avoit deux cens prisonniers, qu'il avoit fait dans une bataille , & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces prisonniers ; mais les Sauvages les entendant mal , s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger ; & montrant du doigt le Couchant & ensuite l'Orient , ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole , & leur amenèrent effectivement cinq femmes & onze hommes , dont ils leur firent présent , de la même maniere que nous amenons vers quelque Port de mer des bœufs & des vaches pour avitailler un Vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre Isle les plus grandes marques de barbarie , l'idée seule de manger ces Prisonniers leur fit tourner le cœur , ils ne sçavoient de quelque maniere se conduire dans cette occasion. Ils ne sçavoient que

faire de ces pauvres gens, & pourtant refuser un présent de cette valeur auroit été un cruel affront à cette Noblesse Sauvage. Ils se déterminèrent à la fin à l'accepter, & donnerent en récompense à ceux qui les en avoient gracieusé, une de leurs haches, une vielle clef, un couteau, & cinq ou six balles de fusil qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage.

Ensuite liant les pauvres captifs les mains derriere le dos, les Sauvages eux-mêmes les porterent dans le Canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment même, de peur que s'ils avoient resté à terre, la bienfiance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens, à les mettre à la broche, & à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

De cette maniere ayant pris congé des gens de l'Isle, avec toutes les marques de reconnoissance, & avec tous les complimens qu'il est possible de faire par signes, ils remirent en mer, & s'en retournerent vers la premiere Isle, où ils donnerent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage ils firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs Sauvages, mais il leur fut impossible de leur faire comprendre quelque chose :

ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs, que cette prévention leur fit croire que tout ce qu'on leur disoit, tout ce qu'on faisoit pour les encourager, tout ce qu'on leur donnoit, tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier, ce qui leur fit pousser des cris terribles, sur-tout aux femmes, comme si elles avoient déjà le couteau sur la gorge. Car à s'en rapporter aux coutumes de leur Pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient gueres moindres, quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables Créatures, l'objet de ses regards en inféroit tout aussi-tôt qu'on le trouvoit le plus gras, & le plus propre à être mis en pieces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre Isle, & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur, ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque-tems, à servir de dîner, ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois Aventuriers eurent fini le merveilleux Journal de leur voyage, le Gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux Domestiques; & ayant appris

qu'ils les avoient amenées dans une de leurs Cabanes , & qu'ils venoient exprès pour demander des vivres pour eux , il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols , & les deux Anglois honnêtes gens ; en un mot avec toute la Colonie , sans oublier le Pere de *Vendredi*.

Ils les trouvèrent dans la hutte tous liés , car leurs maîtres avoient jugé nécessaire de se servir de cette précaution , pour que pendant leur absence ils ne prissent le parti de se sauver avec le Canot. Ils étoient assis à terre tous nus comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans , tous bien tournés , & ayant la mine d'être adroits & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes , parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans , deux de vingt-cinq ou vingt-six , & une grande fille bien faite de seize ou dix-sept ans. Elles étoient toutes fort bien proportionnées par la taille & pour les traits , mais d'une couleur un peu tannée : mais il y en avoit deux , qui , si elles avoient été parfaitement blanches , auroient pû passer pour des belles femmes à Londres même ; elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage , & toute leur contenance étoit fort modeste , ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eut habillées , quoique dans le fond leurs habits ne fussent guere propres à relever les agrémens du beau sexe ,

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance , particulièrement aux Espagnols , qui outre leur modération , leur intégrité & la douceur de leur naturel , se distinguoient encore par leur modestie ; d'ailleurs ils en avoient toute la pitié possible , les voyant dans la plus triste situation , & dans la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer , puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la Cabane pour être affommés , & pour servir d'un mets délicat à leurs maîtres.

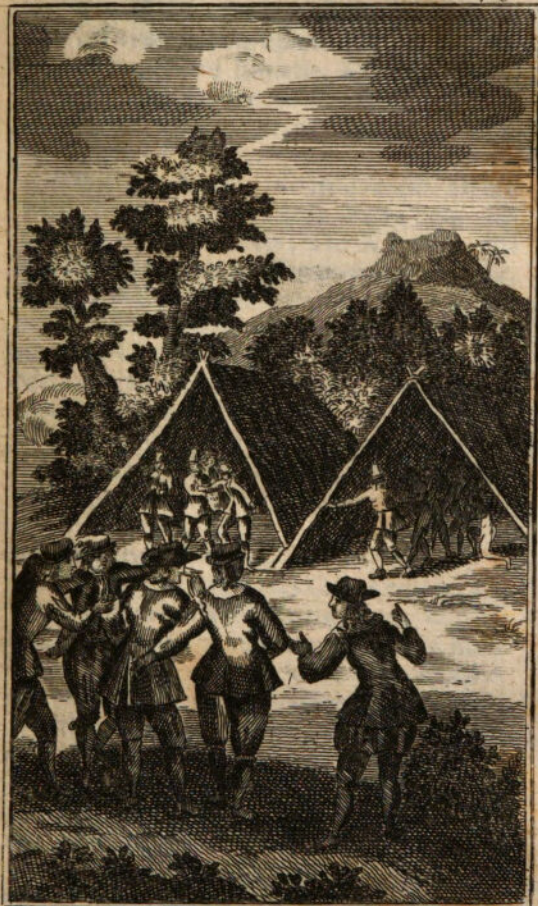
Pour tâcher à les tranquilliser , ils ordonnèrent au vieux Sauvage , Pere de *Vendredi* , d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un , & s'il entendoit quelque chose de leur langage. Le bon homme le fit , les regarda fort attentivement ; mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau leur parler , personne ne comprit rien à ses paroles & à ses signes , excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols , & pour assurer ces pauvres gens que leurs maîtres étoient Chrétiens , qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine , & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès qu'ils en furent instruits , ils marquerent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes ; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes Nations.

La femme qui faisoit l'office d'Interprète, eut ordre de leur demander, s'ils vouloient bien être esclaves, & travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie; sur quoi ils se mirent tous à danser, & à prendre l'un une chose, l'autre une autre, & à les porter par la Cabane, pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le Gouverneur craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles, & peut-être à quelque effusion de sang, demanda aux trois Anglois, ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes, & s'ils avoient intention de les employer comme servantes, ou comme femmes; *l'un & l'autre*, répondit un de ces drôles hardiment & promptement. » Je » ne prétends pas vous en empêcher, *re-* » *partit l'Espagnol*, vous en êtes les maî- » tres; mais je crois qu'il est juste, pour » éviter des désordres, que vous n'en pre- » niez chacun qu'une seule, & que vous » vous y teniez, sans avoir aucun com- » merce avec les autres. Je sçai bien que ne suis » pas qualifié pour vous marier légitime- » ment, mais il me paroît raisonnable que » pendant que vous serez ici, vous viviez » avec la femme qui vous sera tombée en » partage, comme si elle étoit réellement » votre Epouse, & que vous la mainteniez » comme telle, en l'empêchant de son cô-



Mariage des Anglois en forme de Lotterie.

»
»
fi
ta
di

d'
m
en
ll
re
g
v
p
r
d
a
v
t

» té , d'avoir aucun commerce scandaleux
 » avec tout autre homme. » Cette propo-
 sition leur parut à tous si juste & si équi-
 table , qu'ils l'accepterent sans la moindre
 difficulté.

Les trois Anglois se trouverent même
 d'une humeur assez douce alors , pour de-
 mander aux Espagnols , s'ils n'avoient pas
 envie d'en prendre quelques-unes pour eux.
 Ils répondirent tous que non. Les uns di-
 rent qu'ils avoient des femmes en Espa-
 gne , & les autres , qu'ils n'avoient pas en-
 vie de se joindre à des femmes qui n'étoient
 pas Chrétiennes ; en un mot , ils déclare-
 rent tous qu'ils avoient la conscience trop
 délicate , pour avoir le moindre commerce
 avec elles. Ce qui est un exemple d'une
 vertu si rigide , que je n'en ai pas rencon-
 tré un pareil dans tous mes Voyages.

Pour couper court , les cinq Anglois con-
 vinrent d'en prendre chacun une , & ainsi
 ils prirent une maniere de vivre toute nou-
 velle. les Espagnols & le Pere de *Vendre-
 di* , continuerent à demeurer dans ma vieil-
 le habitation , qu'ils avoient élargie consi-
 dérablement en dedans. Ils avoient avec
 eux les trois Esclaves , qui avoient été pris ,
 lorsque les Sauvages s'étoient donné batail-
 le ; c'étoit-là , pour ainsi dire , la Capitale
 de la Colonie , dont les autres tiroient des
 vivres , & toutes sortes de secours , selon
 que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveil-

leux dans toute cette histoire , que la facilité avec laquelle se fit le choix des femmes dont j'ai parlé , parmi ces cinq compagnons , presque tous également insolens , & difficiles à gouverner. Il est étonnant sur-tout qu'il n'arriva pas que deux s'attachassent à la même personne , puisqu'il y en avoit deux infiniment plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ils trouverent un assez bon biais , pour éviter les querelles ; car ayant mis les cinq femmes ensemble dans une hutte, ils s'en furent tous dans l'autre & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier , c'est que celui à qui il échût de choisir avant tous les autres , étant entré dans la cabane où se trouvoient les pauvres créatures toutes nues , il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes , puisqu'elle étoit la plus laide , & la plus vieille , ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre autres , aussi-bien que parmi les Espagnols. Mais le drôle raisonnoit mieux qu'eux tous , & comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément , mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires ; & effectivement le succès le justifia , sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure , & la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi divertissante pour les pauvres prisonnières ;

car lorsqu'elles se virent de cette maniere toutes ensemble, & qu'on les venoit chercher une à une, leurs vieilles frayeurs se renouvelèrent avec plus de force, & elles crurent fermement que le moment d'être dévorées étoit venu alors. Conformément à cette terrible prévention, lorsque le premier Matelot entra pour emmener la plus vieille, les autres poussèrent les cris les plus lamentables, & environnerent leur pauvre compagne pour l'embrasser, & pour prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur, qu'elles auroient touché le cœur le plus dur, & il fut impossible aux Anglois de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai, jusqu'à ce qu'on eut fait venir le pere de *Vendredi*, qui leur aprit que les cinq hommes en alloient prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite, & que la frayeur des nouvelles mariées fut un peu apaisée, les Anglois se mirent à travailler, & aidés par les Espagnols, ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles Cabanes pour y loger, les autres étant pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils, & de leurs provisions. Les trois Vauriens avoient choisi l'endroit le plus éloigné, & les deux autres le plus voisin de mon Château; mais les uns & les autres vers le Nord de l'Isle, de maniere qu'ils continuerent à faire ban-

de à part , & qu'il y avoit dans mon Isle le commencement de trois Villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la Providence Divine , il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins de mérite ; au lieu que les trois scélérats , qui n'étoient bons à rien , incapables de faire du bien aux autres , à eux mêmes ; en un mot , qui ne valoient quasi pas la peine d'être pendus , tomberent sur des femmes adroites , diligentes , industrieuses , & parfaitement bonnes ménagères : je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel ; elles étoient toutes cinq également douces , patientes , tranquilles , & soumises plutôt comme Esclaves , que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux , dont il s'agit ici , étoient moins habiles que les autres , moins laborieuses , & moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué , & à la honte d'un naturel paresseux & négligent. Lorsque j'allai voir les différentes Plantations , & la maniere dont chaque petite Colonie les ménageoit , je trouvai que celle des Anglois honnêtes gens surpassoit tellement celles des trois Vauriens , qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns & les autres avoient cul-

tivé autant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du bled suffisamment, & que la raison & la Nature n'en demandent pas davantage, mais d'ailleurs rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la maniere dont chaque petite Colonie s'étoit prise, pour rendre les terres fertiles; & pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur Cabane une quantité prodigieuse d'arbres, qui la rendoit inaccessible, & qui en cachoit la vue, & quoique leur Plantation eut été deux fois ruinée, la première fois par leurs propres Compatriotes, & la seconde par les Sauvages; comme on va voir, tout étoit rétabli déjà & aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées, comme s'ils étoient nés dans le Pays où elles sont ordinaires, & les raisins en étoient aussi bons qu'aucuns de l'Isle, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres, pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus ils s'étoient fait une retraite dans le plus épais du bois, où par un travail assidu ils s'étoient creusé une cave, qui leur servit extrêmement dans la suite pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les Barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres qu'elle étoit inaccessible, sinon par des petits chemins, qu'ils étoient seuls capables de trouver.

Pour les trois *Vauriens*, quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés, en comparaison de leur brutalité passée, & qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine & querelleuse, il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du bled, & qu'ils avoient fait des enclos, mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon : *Je passai par-devant la vigne du paresseux, & elle étoit toute couverte d'épine.* Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglois, ils ne la purent découvrir qu'à peine à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous que les boucs sauvages y avoient faits pour manger les épis, & quoiqu'ils les eussent bouchés tellement quellement, cela s'appelloit *fermer l'Ecurie après que le Cheval a été volé.*

La Plantation des autres deux, au contraire, avoit par-tout un air d'application & de succès. On ne découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon : *La main diligente enrichit* ; tout germoit, tout croissoit chez eux ; ils jouissoient d'une pleine abondance. Ils avoient plus de bétail que les autres, plus de meubles, plus d'ustensiles, & en même-tems plus de moyen pour se divertir.

Il est vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres, très-adroites, qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure, & qu'ayant appris la maniere Angloise de faire la Cuisine, d'un des deux autres Anglois qui avoit été second Cuifinier du Vaisseau, elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris, au lieu qu'il avoit été impossible d'y dresser les deux autres femmes; mais en récompense le second Cuifinier s'en acquittoit très-bien lui-même, sans négliger aucunes de ses autres occupations. Celle des autres trois n'étoit que d'aller roder par toute l'Isle, de chercher des œufs de tourterelles, de pêcher, & de chasser; en un mot, ils s'occupoient à tout, hormis à ce qui étoit nécessaire. En récompense ils vivoient comme des gueux, au lieu que la maniere de vivre des autres étoit agréable & aisée.

J'en viens à présent à une scene tragique différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la Colonie, & à moi-même; en voici le recit fidèle, & circonstancié.

Il arriva un jour de fort bon matin que cinq ou six Canots pleins de Sauvages aborderent, sans doute dans la vue ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la Colonie qu'elle ne s'en mettoit plus en peine, & qu'elle ne songeoit qu'à se tenir cachée, persuadée que si elle n'étoit pas découverte par les Sauvages, ils

se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé leurs provisions , puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'Isle. Celui qui avoit fait une pareille découverte , se contentoit d'en donner avis à toutes les différentes plantations , afin qu'on se tint clos & couvert , en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des Sauvages.

Ces mesures étoient justes sans doute ; mais un désastre imprévu les rendit inutiles & faillit être la ruine de toute la Colonie , en la découvrant aux Barbares. Dès que les Canots des Sauvages eurent remis en mer , les Espagnols sortirent de leurs niches , & quelques-uns d'entr'eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement ils y trouverent trois Sauvages étendus à terre , & ensevelis dans un profond sommeil ; aparemment ils s'étoient tellement remplis de leurs mets horribles , qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes , sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient été prêts à partir , ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois , & ils n'étoient pas venus assez à tems pour se rembarquer avec les autres.

Quoiqu'il en soit , les Espagnols en étoient fort embarrassés , & le Gouverneur consulté sur cet endroit étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des Esclaves autant qu'il leur en falloit , & il n'étoit pas d'homme à tuer ceux-ci de sang froid. Les pau-

vres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort , & ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux qui pût les autoriser de les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols , que malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette Nation a exercées dans le Mexique & dans le Pérou , je n'ai de ma vie vu dans aucun Pays dix-sept hommes , de quelque Nation que ce fût , si modestes , si modérés , si vertueux , si civils , & d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité , ni d'aucune passion violente ; & cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire , & une noble fierté.

La douceur de leur tempérament , & la force qu'ils avoient sur leurs passions avoient suffisamment paru dans la maniere dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglois , & dans ce cas-ci ils donnerent la plus belle preuve imaginable de leur humanité & de leur justice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre , c'étoit de se retirer & de donner par-là le tems à ces Indiens de s'éveiller & de sortir de l'Isle , mais une circonstance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de Barque , & s'ils se mettoient à roder par l'Isle , ils pouvoient découvrir les plantations , & par-là causer la ruine de la Colonie.

Là-dessus voyant que ces malheureux

Sauvages continuoient toujours à dormir , ils résolurent de les éveiller , & de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris quand ils se virent saisis & liés , & ils furent agités d'abord par les mêmes craintes , qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglois ; car il semble que ces Peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes est généralement répandue par toutes les Nations. Mais on les délivra bientôt de ces frayeurs , & on les mena dans le moment même à une des plantations.

Par bonheur on ne les conduisit pas à mon Château ; ils furent d'abord menés à ma Maison de Campagne qui étoit la *Ferme principale* , & ensuite on les transporta à l'Habitation des deux Anglois.

Là on les fit travailler , quoiqu'ils n'eussent pas grande chose à faire pour eux , & n'y prenant pas garde de près , parce qu'ils n'en avoient gueres besoin , ou qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage ; ils s'aperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échapé ; & quelque recherche qu'on en fit , on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque-tems après , c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les Canots de quelques Sauvages , qui , par les motifs accoutumés , avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'Isle.

Cette

Cette pensée les effraya extrêmement ; ils en conclurent avec beaucoup de raison , que si ce drôle revenoit parmi ses compatriotes , il ne manqueroit pas de les informer des gens qui habitoient l'Isle , & de leur petit nombre. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitans , & de leurs différentes plantations. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu , & ils n'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs retraites , telle que ma Grotte dans la Vallée , & la cave que les deux Anglois s'étoient creusée eux-mêmes.

La premiere certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé , c'est que deux mois après six Canots , remplis chacun de sept , huit ou dix Sauvages , vinrent raser la Côte Septentrionale de l'Isle , où ils n'étoient jamais venus auparavant , & qu'ils y débarquerent une heure après le lever du Soleil , à un mille de distance de l'Habitation des deux Anglois , où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la Colonie s'étoit trouvée de ce côté là , le mal n'auroit pas été grand , & selon toutes les apparences aucun des ennemis n'auroit échapé : mais il n'étoit pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine , & de les combattre avec succès.

Les deux Anglois les avoient découverts en mer à une lieue de distance , & par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre ; & comme ils avoient

débarqué à un mille de leur Habitation, il leur falloit du tems pour venir jusques-là. Nos pauvres Anglois, ayant toute la raison imaginable de se croire trahis par leur Esclave fugitif, prirent d'abord le parti de garrotter les deux qui leur restoient, & d'ordonner à deux des trois autres, qui avoient été amenés avec les femmes, & qui avoient donné à leur maître des marques de leur fidélité, de conduire dans la cave susdite les deux nouveaux venus avec les femmes, & tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commanderent encore de tenir-là ces deux Sauvages pieds & poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les Sauvages débarqués venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent leurs enclos, où leurs chevres apprivoisées étoient gardées : ils les chasserent toutes dans les bois aussi-bien que les chèvresaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'Esclave qui étoit leur guide les avoit trop bien instruits pour en être les dupes. Car ils continuerent leur marche directement vers la demeure des deux Anglois.

Après qu'ils eurent mis de cette maniere en sûreté leurs femmes, & leurs ustensiles, ils envoyerent le troisieme Esclave, qui étoit venu dans l'Isle avec les femmes, vers les Espagnols, pour les aller avertir au plus vite du danger qui les menaçoit, & pour leur demander un prompt secours. En même-

tems ils prirent leurs armes & leurs munitions , & se retirèrent dans le même bois , où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de là pour voir , s'il étoit possible , le chemin que prendroient les Sauvages.

Au milieu de leur retraite ils virent d'un petit tertre élevé toute la petite armée de leurs ennemis aprocher de leurs Cabanes , & un moment après ils les virent dévorées de flammes de tous côtés , ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable , du moins pour fort long-tems.

Ils s'arrêtèrent pendant quelque-tems sur cette petite Colline , jusqu'à ce qu'ils virent les Sauvages se répandre par-tout comme une troupe de bêtes féroces, rodant par-tout pour trouver quelque butin, & sur-tout pour déterrer les habitans , dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglois , qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient , parce qu'il étoit fort naturel que quelques-uns des ennemis enfileroient cette route ; & dans ce cas ils auroient pu y venir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison ils trouverent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin , s'imaginant que plus les Sauvages se répandroient au long & au large , & plus leurs pelottons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois fort épaisse , où se trouvoit le tronc d'un vieux arbre fort touffu & entièrement creux. Ils s'y mirent l'un & l'autre , résolu d'attendre-là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-tems , quand ils aperçurent deux Sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là , comme s'ils les avoient découverts , & qu'ils les alloient attaquer ; & à quelque distance ils en virent trois autres , suivis de cinq autres encore , & tenant tous la même route. Outre ceux-là ils virent à une plus grande distance sept autres Sauvages qui prenoient un chemin différent. Car toute la troupe s'étoit répandue dans l'Isle , comme des Chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglois se trouverent alors dans un grand embarras , ne sçachant pas s'il valoit mieux s'enfuir , ou garder leur poste ; mais après une courte délibération , ils considérèrent que si les ennemis continuoient à roder par-tout de cette manière , avant l'arrivée du secours , ils pourroient bien découvrir la cave , ce qu'ils regardoient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre , & s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte , de monter jusqu'au haut de l'arbre , d'où ils pouvoient se défendre tant que leurs munitions dureroient , quand même ils se trouveroient environnés de tous les Sauvages

qui étoient débarqués , à moins qu'ils ne s'avifassent de mettre le feu à l'arbre.

Ayant pris ce parti , ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers , ou s'ils attendroient la venue des trois , pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur , & ils résolurent de laisser passer les deux premiers , à moins qu'ils ne vinssent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par le procédé de ces deux Sauvages , qui prirent un peu du côté de l'arbre , en avançant vers une autre partie du bois ; mais les trois & les cinq qui les suivoient , continuerent leur chemin directement vers eux , comme s'ils avoient été instruits du lieu de leur retraite.

Comme ils se suivoient tous l'un après l'autre , les Anglois , qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un , crurent qu'il n'étoit pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Là-dessus celui qui devoit tirer le premier , mit trois ou quatre balles sur son mousquet ; & le plaçant dans un trou de l'arbre , très-propre à assurer le coup , il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance pour ne les pas manquer.

Pendant que l'ennemi avançoit , ils virent distinctement parmi les trois premiers leur Esclave fugitif , & ils résolurent qu'il néchaperoit pas , quand ils devroient tirer

l'un immédiatement après l'autre. Ainsi l'un se tint prêt pour ne le pas manquer, si par hasard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier sçavoit viser trop juste pour perdre sa poudre, il fit feu & en toucha deux de la bonne maniere. Le premier tomba roide mort, la balle lui ayant passé tout au travers de la tête. Le second, qui étoit l'Esclave fugitif, avoit la poitrine percée d'outre en outre & tomba à terre, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort; pour le troisieme, il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule, causée aparemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant effrayé mortellement, il s'étoit jetté à terre en poussant des cris & des hurlemens épouvantables.

Les cinq qui les suivoient, plus étonnés du bruit qu'instruits du danger, s'arrêtèrent au commencement. Les Bois avoient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts, & les oiseaux se levant de tous côtés, y mêloient toutes sortes de cris, chacun selon sa différente espece. En un mot, c'étoit précisément la même chose, que lorsque la première fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'Isle.

Cependant voyant que tout étoit rentré dans le silence, & ne sçachant point de quoi il s'agissoit, ils s'avancerent sans donner la moindre marque de crainte; mais quand ils furent venus à l'endroit, où leurs

pauvres compagnons avoient été si maltraités, ils se presserent tous autour du Sauvage blessé, & lui parloient aparemment, en le questionnant touchant la cause de son malheur, sans sçavoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit sans doute, qu'un éclat de feu suiwi d'un affreux coup de tonnerre descendu du Ciel avoit tué ses deux camarades, & l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle; car comme il n'avoit vu aucun homme près de lui, & qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en connoître les terribles effets, il lui étoit difficile de faire quelque autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement aussi ignorans que lui, sans cela ils ne se seroient pas amusés à examiner d'une manière si tranquille la destinée de leurs Compagnons, sans s'attendre à un sort pareil.

Nos deux Anglois étoient bien fâchés, comme ils m'ont dit, de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines qui n'avoient pas la moindre idée du péril qui les menaçoit de si près; cependant y étant forcés par le soin de leur propre conservation, & les voyant tous, pour ainsi dire, dans leur pouvoir, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale, car le premier avoit eu tout le tems nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent en-

semble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible ; & faisant feu en même-tems , ils tuèrent ou blessèrent quatre de la troupe , & le cinquieme , quoiqu'il ne fût touché en aucune maniere , tomba à terre avec le reste comme mort de peur , de maniere que nos gens s'imaginèrent de les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé : ce qui étoit une démarche fort imprudente , & ils furent bien étonnés en aprochant de l'endroit d'en voir quatre en vie , parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement , & un autre sain & sauf. Cette découverte les obligea à donner dessus avec la crosse du fusil. Ils dépêcherent d'abord l'Esclave fugitif , qui étoit la cause de tout ce désastre , & un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le Sauvage qui n'avoit pas reçu la moindre blessure se mit à genoux devant eux , tendant ses deux mains vers le Ciel , & par un murmure lamentable , & d'autres signes aisés à comprendre , il demanda la vie ; pour les paroles qu'il prononçoit , elles leur étoient absolument inintelligibles.

Ils lui répondirent par signes de s'asseoir au pied d'un arbre , & un des Anglois ayant par hasard sur lui une corde , lui lia les pieds & les mains ; & le laissant-là dans cette situation , ils se mirent l'un & l'autre aux trousses des deux premiers avec toute la

vivacité possible, craignant qu'ils ne découvriſſent la cave, qui cachoit leurs femmes & tout le bien qui leur reſtoit. Ils les eurent en vue une fois, mais à une grande diſtance. Ce qui leur plaiſoit fort pourtant, c'étoit de les voir traverser une Vallée du côté de la mer, par un chemin qui étoit tout-à-fait à l'opposite de la *cachette*, pour laquelle ils craignoient ſi fort. Satisfaits de cette découverte ils s'en retournèrent vers *l'arbre* où ils avoient laiffé leur prisonnier. Mais ils ne l'y trouverent point. Les cordes dont il avoit été lié étoient à terre au pied du même arbre, & il y avoit été trouvé & délié par les autres

Ils étoient alors dans un auffi grand embarras qu'auparavant, ne ſçachant quelle route prendre, ni où étoit l'ennemi ni en quel nombre. Là-deſſus ils prirent le parti de s'en aller vers la Cave, pour voir ſi tout y étoit en bon état, & pour calmer la frayeur de leurs femmes, qui, quoique Sauvages elles-mêmes, craignoient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles en connoiſſent parfaitement le naturel.

Y étant arrivés, ils virent que les Indiens avoient été dans le bois, & fort près de l'endroit en queſtion, mais qu'ils ne l'avoient pas déterré. Il ne faut pas s'en étonner; les arbres y étoient ſi touffus & ſi ſerrés qu'il n'étoit pas poſſible d'y pénétrer ſans un guide qui connût les chemins, &

comme nous avons vu , celui qui conduisoit les Indiens , étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglois trouvèrent donc toutes choses comme ils les fouhaitoient , mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur ; dans le même tems ils virent arriver à leur secours sept Espagnols , les dix autres avec leurs Esclaves & le Pere de *Vendredi* avoient fait un petit Corps pour défendre la ferme , que j'appelle ma maison de Campagne , & où ils avoient leur bled & leur bétail ; mais les Sauvages ne s'étoient pas étendus jusques-là. Ces sept Espagnols étoient accompagnés de l'Esclave que les Anglois leur avoient envoyé , & du Sauvage qu'ils avoient laissé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ses Compagnons , mais par les Espagnols , qui avoient été dans cet endroit où ils avoient vu sept cadavres , & ce pauvre malheureux , qu'ils avoient trouvé bon d'amener avec eux. Il fut pourtant nécessaire de le lier de nouveau , & de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient restés lorsque le troisieme , auteur de tout le mal , avoit fait son échapade.

Les prisonniers commençoient alors à leur être à charge , & ils craignoient si fort qu'ils n'échappassent , qu'ils résolurent une fois de les tuer tous , persuadés qu'ils y étoient contraints par l'amour qu'ils se devoient à eux-mêmes. Le Gouverneur Es-

pag nol ne voulut pourtant pas y consentir , & ordonna , en attendant mieux , qu'on les envoyât à ma vieille Grotte dans la Vallée avec deux Espagnols pour les garder , & pour leur donner leur nourriture nécessaire. On le fit , ils restèrent-là toute la nuit suivante , liés & garottés.

Les deux Anglois voyant les troupes auxiliaires des Espagnols , en furent si fort encouragés , qu'ils ne voulurent pas en rester-là , & prenant avec eux cinq Espagnols & ayant à eux tous cinq mousquets , un pistolet & deux bons bâtons à deux bouts , ils partirent de-là même pour aller à la chasse des Sauvages. Ils s'en furent du côté de l'arbre où ils avoient d'abord fait tête aux Sauvages , & ils virent sans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce tems là , & qu'ils avoient fait quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie , puisqu'en ayant traîné deux assez loin de-là , ils avoient été obligés de se dé-fister de leur entreprise. De-là ils avancèrent vers la colline , qui avoit été leur premier poste , & d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maisons en feu. Ils eurent le déplaisir de les voir encore toutes fumantes , mais ils ne découvrirent aucuns de leurs ennemis.

Ils résolurent d'aller avec toute la précaution possible , vers leurs Plantations ruinées , mais en chemin faisant , étant à portée de voir le rivage de la mer , ils vi-

rent distinctement les Sauvages empressés à se jeter dans leurs Canots, pour se tirer de cette Isle qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge, mais en examinant la chose avec plus de sang froid, ils furent ravis d'en être quittes.

Ces pauvres Anglois étant ruinés alors pour la seconde fois, & privés de tout le fruit de leur travail, les autres s'accordèrent tous à les aider à relever leurs habitations, & à leur donner tout le secours possible. Leurs trois Compatriotes mêmes, qui jusques-là n'avoient pas marqué la moindre inclination, & qui n'avoient rien sçu de toute cette affaire, parce qu'ils s'étoient établis du côté de l'Est, vinrent offrir leur assistance, & travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup d'amitié. De cette manière, en fort peu de tems ces pauvres Anglois furent de nouveau en état de subsister par eux-mêmes.

Deux jours après, la Colonie eut la satisfaction de voir trois Canots des Indiens portés sur le rivage, & près de-là deux hommes noyés; ce qui lui fit croire avec beaucoup de fondement, que leurs ennemis avoient eu une tempête en mer, & que quelques-unes de leurs Barques avoient été renversées. Ce qui étoit confirmé par un Vent violent qu'on avoit senti dans l'Isle, la nuit même après le départ des ennemis.

Cependant , si quelques-uns étoient péris par la tempête , il en restoit assez pour informer leurs compatriotes de ce qu'ils avoient fait , & de ce qu'il leur étoit arrivé , & pour les porter à une seconde entreprise , où ils pourroient employer assez de forces pour n'en avoir pas le démenti.

Il est vrai qu'ils n'étoient pas en état d'ajouter des particularités fort essentielles au recit que leur guide avoit fait des habitans. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme , & leur guide étant mort , il n'étoit pas possible qu'ils ne commençassent à révoquer en doute la fidélité de son rapport ; du moins rien ne s'étoit offert à eux , capable d'en confirmer la vérité.

Cinq ou six mois se passerent , avant qu'on entendit parler dans l'Isle de quelque nouvelle entreprise des Sauvages ; & mes gens commencerent à espérer que les Indiens avoient oublié leurs malheureux succès , ou bien , qu'ils désespéroient de les réparer , quand tout à coup ils furent attaqués par une Flotte formidable de tout au moins vingt-huit Canots , remplis de Sauvages , armés d'Arcs & de Fleches , de Massues , de Sabres de bois , & d'autres pareilles armes. Leur nombre étoit si grand , qu'il jetta toute la Colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquerent vers le soir dans la Partie Orientale de l'Isle , nos gens eurent toute cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Scachant

que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts, que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les Cabanes des deux Anglois, & de renfermer leur bétail dans la vieille Grotte; car ils suposoient que les Sauvages tireroient tout droit de ce côté-là, pour jouer encore le même jeu, quoiqu'ils fussent abordés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglois infortunés.

Ensuite, ils emmenerent tout le bétail qui étoit dans ma vieille Maison de Campagne, & qui apartenoit aux Espagnols; en un mot, ils ôtèrent, autant qu'il fut possible, tout ce qui étoit capable de faire croire l'Isle habitée. Le jour après, ils se posterent de bon matin avec toutes leurs forces devant la Plantation des deux Anglois, pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils avoient cru. Les Sauvages laissant leurs Canots près de la Côte Orientale de l'Isle, s'avancerent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cens cinquante, selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre Armée étoit fort petite en comparaison; & ce qu'il y avoit de pire, il

DE ROBINSON CRUSOE. 135
n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes.

- 17 Espagnols.
 - 5 Anglois.
 - 1 Le Pere de *Vendredi*.
 - 4 Esclaves venus dans l'Isle avec les femmes Sauvages , qui s'étoient montrées fort fidelles.
 - Trois autres Esclaves qui servoient les Espagnols.
-

30 nombre total.

Pour armer ces Combattans , il y avoit

- 11 Mousquets.
 - 5 Pistolets.
 - 3 Fusils de chasse.
 - 5 Fusils que j'avois ôtés aux Matelots mutins en les désarmant.
 - 2 Sabres.
 - 3 Vieilles Hallebardes.
-

29 nombre total.

Pour tirer de ces armes tout l'usage possible , ils ne donnerent point d'armes à feu aux Esclaves , mais ils les armerent chacun d'une Hallebarde , ou d'un bâton à deux bouts avec une hache. Chaque Combattant Européen en prit une aussi.

Il y avoit encore deux femmes, qu'il fut impossible de détourner d'accompagner leurs maris au combat. On leur donna les arcs

& les fleches que les Espagnols avoient pris des Sauvages , à la bataille qui s'étoit donnée dans l'Isle , il y avoit quelques-tems , entre deux différentes troupes d'Indiens. On donna encore une hache à chacune de ces Amazones.

Le Gouverneur Espagnol dont j'ai déjà parlé si souvent , étoit Généralissime , & Guillaume Atkins , qui , quoiqu'un terrible homme , quand il s'agissoit de commettre quelque crime , étoit pourtant plein de valeur , commandoit sous lui. Les Sauvages avancèrent sur les nôtres comme des Lions ; & ce qu'il y avoit de fâcheux , c'est que nos gens ne pouvoient pas tirer le moindre secours du lieu où ils étoient postés , excepté que Guillaume Atkins , qui dans cette occasion rendit de grands services , étoit caché avec six hommes , derriere quelques brossailles , en guise d'une garde avancée , ayant ordre de laisser passer les premiers des ennemis , de faire feu ensuite au beau milieu de la troupe , & de se retirer après avec toute la promptitude possible , en faisant un détour dans les bois pour se placer derriere les Espagnols , qui avoient une rangée d'arbres devant eux.

Les Sauvages s'avancant par petits pelotons sans aucun ordre , Atkins en laissa passer une cinquantaine , & voyant que le reste faisoit une troupe aussi épaisse que dérangée , fit faire feu à trois de ses gens , qui avoient chargé tous leurs fusils de six

ou sept balles, à peu près d'un calibre de pistolet. Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent & blessèrent, mais leur surprise & leur consternation n'est pas exprimable. Ils étoient dans un étonnement & dans une frayeur terrible, d'entendre un bruit si inoui, & de voir leurs gens tués & blessés, sans en pouvoir découvrir la cause, quand Atkins lui-même & les trois autres, firent une nouvelle décharge dans le plus épais de leur bataillon, & en moins d'une minute, les trois premiers ayant eu le tems de charger de nouveau leurs fusils, leur donnerent une troisieme décharge.

Si alors Atkins & ses gens s'étoient retirés immédiatement comme on lui avoit ordonné, ou si les autres avoient été à portée de continuer le feu, les Sauvages étoient défaits indubitablement; car la consternation dans laquelle ils étoient, venoit principalement, de ce qu'ils croyoient que c'étoient les Dieux qui les tuoient par le Tonnerre & par la Foudre. Mais Guillaume s'arrêtant-là pour recharger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques uns des ennemis les plus éloignés, le découvrirent & le vinrent prendre par derriere; & quoiqu'Atkins fit encore feu sur ceux-là deux ou trois fois, & qu'il en tua une vingtaine, il fut blessé pourtant lui-même; un de ses gens Anglois fut tué à coups de fleches, & le même malheur arriva quelque tems après à un Espagnol & à un des Esclaves

qui étoient venus dans l'Isle avec les Epou-
ses des Anglois. C'étoit un garçon d'une
bravoure étonnante; il s'étoit battu en dé-
sespéré, & il avoit dépêché lui seul cinq
ennemis, quoiqu'il n'eut d'autres armes
qu'un bâton à deux bouts & une hache.

Nos gens étant pressés de cette maniere-
là, & ayant souffert une perte si considé-
rable, se retirèrent vers une Colline dans
le Bois, & les Espagnols après avoir fait
trois décharges, firent la retraite aussi.

Le nombte des ennemis étoit terrible,
& ils se battoient tellement en désespérés,
que quoiqu'il y en eut une cinquantaine de
tués, & autant de blessés tout au moins,
il ne laissoient pas d'enfoncer, nos gens sans
se mettre en peine du danger, & leur en-
voyoient continuellement des nuées de fle-
ches. On observa même que leurs blessés,
qui étoient encore en état de combattre, en
devenoient plus furieux, & qu'ils étoient
plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencerent leur
retraite, ils laisserent leurs morts sur le
champ de bataille, & les Sauvages mal-
traiterent ces cadavres de la maniere du
monde la plus cruelle, leur cassant les bras,
les jambes, & les têtes avec leurs massues
& leurs sabres de bois, comme de vrais
barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens s'étoient retirés,
ils ne songerent pas à les suivre; mais s'é-
tant rangés en cercle selon leur coutume,

ils poufferent deux grands cris en figne de victoire. Leur joie fut pourtant modérée peu après par plusieurs de leurs blessés, qui tomberent à terre, & qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le Gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un petit terre élevé, Atkins tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât, & qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. Mais le Gouverneur lui replica. » Seigneur Atkins, » vous voyez de quelle maniere désespérée leurs blessés combattent; laissons-les » en repos jusqu'à demain, tous ces malheureux seront tous roides de leurs blessures, ils seront trop affoiblis par la perte » de leur sang pour en venir aux mains de » nouveau, & nous aurons meilleur marché du reste «.

C'est fort bien dit à vous, Seigneur, replica Atkins avec une gaieté brusque, mais parbleu il en sera de moi précisément comme des Sauvages, je ne serai bon à rien demain, & c'est pour cela que je voudrois recommencer la danse pendant que je suis encore échauffé. » Vous parlez en brave » homme, Seigneur Atkins, répartit l'Espagnol, & vous avez agi de même, » vous avez fait votre devoir, & nous nous battons pour vous demain si vous n'êtes » pas en état d'être de la partie. Attendons » jusqu'à demain, je crois que ce sera le parti » le plus sage. »

Néanmoins comme pendant la nuit il faisoit un fort beau clair de lune, & qu'ils sçavoient que les Sauvages étoient dans un grand désordre, courant confusément de côté & d'autre, de l'endroit où étoient leurs morts & leurs blessés, ils résolurent ensuite de tomber sur eux pendant la nuit, persuadés que s'ils pouvoient donner une seule décharge avant que d'être découverts, leurs affaires iroient bien. L'occasion étoit merveilleuse pour le faire; car un des Anglois, près de l'habitation duquel le combat avoit commencé, sçavoit un moyen sûr pour les surprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le Bois, du côté du l'Ouest; & puis tournant du côté du Sud, il les mena si près du lieu où étoit le plus grand nombre des Sauvages, qu'avant d'avoir été vus ou entendus, huit d'entr'eux firent une décharge sur les ennemis avec un succès terrible. Une demi-minute après huit autres les saluerent de la même manière, & répandirent parmi eux une si grande quantité de grosse dragée, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de blessés, & pendant tout ce tems-là il ne leur fut pas possible de découvrir d'où venoit ce carnage, & quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant chargé leurs armes de nouveau avec toute la promptitude possible, se partagerent en trois troupes, résolus de tomber sur les ennemis tout à la fois. Dans chaque petite troupe, il y

avoit huit personnes , car ils étoient en tout 24 , si l'on compte les deux femmes , qui , pour le dire en passant , combattirent avec toute la fureur imaginable.

Ils partagèrent les armes à feu également à toutes les trois troupes , comme aussi les hallebardes & les bâtons à deux bouts. Ils vouloient laisser les femmes derriere ; mais elles dirent , qu'elles étoient résolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainsi en bataille , ils sortirent du bois en poussant un cri de toutes leurs forces. Les Sauvages furent tous fermes , mais ils étoient dans la dernière consternation , en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre , s'ils nous avoient vus , & effectivement dès que nous approchâmes , ils tirèrent plusieurs fleches , dont l'une blessa le pauvre pere de *Vendredi* , mais pas dangereusement. Mais nos gens ne leur donnerent guere de tems , se ruant sur eux , après avoir fait feu de trois côtés différens , se mêlerent avec eux , & à coups de croffes , de sabres de haches & de bâtons à deux bouts , ils remuerent si bien les mains , que les ennemis se mirent à hurler affreusement & à s'enfuir , l'un d'un côté , & l'autre de l'autre , ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer , & il ne faut pas en être surpris , puisque dans les deux actions ils en avoient tué ou blessé

mortellement cent quatre-vingt tout au moins. Les autres saisis d'une frayeur inexprimable couroient par les collines & les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvoit ajouter à leur vîtesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guere en peine de les poursuivre , ils gagnerent tous le rivage sur lequel ils s'étoient débarqués. Mais ce n'étoit pas-là encore la fin de leur malheur ; car il faisoit cette nuit un terrible vent , qui , venant du côté de la mer , les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit ; & quand la marée monta , leurs canots furent poussés si avant sur le rivage , qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remettre à flot , & quelques-uns en heurtant contre le sable , ou les uns contre les autres , avoient été mis en pieces.

Nos gens , quoique charmés de leur victoire , eurent peu de repos tout le reste de la nuit ; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur étoit possible , ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'Isle où les Sauvages s'étoient retirez. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille , où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie , mais hors d'espérance d'en revenir. Spectacle désagréable pour des cœurs bien placés , car une ame véritablement grande , quoique forcée par les Loix naturelles à détruire ses ennemis , est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres Sauvages , car leurs Esclaves eurent soin d'en finir les miseres à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les tristes restes de l'armée des Sauvages , qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient assis à terre le menton apuyé sur les genoux , & la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet, le Gouverneur ordonna qu'on tirât deux mousquets sans balles , pour leur donner l'allarme , & pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore , ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'est selon ce qu'il découvreroit , qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagème réussit ; car dès que les Sauvages eurent entendu le premier coup , & qu'ils virent le feu du second , ils se leverent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable , & ils s'enfuirent vers les bois , en faisant une sorte d'hurlemens que nos gens n'avoient pas encore entendus jusques-là , & dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens auroient mieux aimé que le tems eut été tranquille , & que leurs ennemis eussent pu se rembarquer ; mais ils ne considéroient pas alors , que leur retraite auroit pu être la cause d'une nou-

velle expédition , & qu'ils feroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de réfister , ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent , que la Colonie uniquement occupée à les repouffer , auroit été obligée de mourir de faim.

Guillaume Atkins , qui malgré sa blessure n'avoit pas voulu quitter la partie , donna le meilleur conseil de tous ; il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques , & pour les empêcher de regagner jamais leur Patrie.

Ils consulterent long - tems là-dessus ; quelques - uns s'oposoient à cette opinion , craignant que l'exécution de ce projet ne pousse les barbares désespérés à se cacher dans les bois , ce qui forceroit les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces , les empêcheroit de travailler , pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail & leurs plantations , & les feroit vivre dans des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit qu'il valloit mieux avoir à faire à cent hommes qu'à cent Nations , & qu'il falloit absolument détruire les canots & les ennemis , s'ils vouloient n'être pas détruits eux-mêmes ; en un mot il leur montra si bien l'utilité de son sentiment qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre ; & ayant ramassé du bois sec , ils essayèrent de mettre quelques-uns des canots en feu , mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties

ties supérieures , qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens remarquèrent le dessein de nos gens , quelques-uns d'entr'eux sortirent du bois , & s'approchant de nos gens , ils se mirent à genoux en criant : *Oa, Oa, Waramoka* , & en prononçant quelques autres paroles , dont les nôtres ne purent rien entendre ; mais comme ils étoient dans une posture suppliante , les cris qu'ils pouffoient , étoient destinés sans doute à prier nos gens d'épargner leurs canots , & de leur permettre de s'en retourner.

Mais nos gens étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la Colonie , étoit d'empêcher qu'aucun des Sauvages ne retournât chez lui , persuadés que s'il en échapoit un seul pour aller raconter la triste aventure de ses camarades , c'étoit fait d'eux. Ainsi faisant signe aux Barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux , ils poussèrent leur pointe , en détruisant toutes les barques que les tempêtes avoient épargnées. A la vue de ce spectacle les Sauvages , qui étoient dans le bois , firent des hurlemens épouvantables , que les nôtres entendirent distinctement , & ensuite ils se mirent à courir dans l'Isle comme des gens qui eussent perdu l'esprit ; ce qui troubla beaucoup nos gens , indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même , malgré toute leur

prudence, ne considéroient pas, qu'en portant ces Sauvages au désespoir, ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en sûreté, & qu'il étoit impossible aux Indiens de trouver la Capitale de l'Isle, je veux dire mon vieux Château, non plus que ma Grotte dans la vallée; mais malheureusement ils déterrèrent *la grande Ferme*, la mirent toute en pieces, ruinerent l'enclos & la plantation qui étoit à l'entour, foulèrent le bled aux pieds, arracherent les vignes, & gâterent les raisins qui étoient déjà en maturité; en un mot, ils firent des dommages inestimables, quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient à la vérité en état de les combattre par-tout où ils les trouveroient, mais ils étoient fort embarrassés sur la maniere de leur donner la chasse. Quand ils les trouvoient un à un, ils les poursuivoient en vain; ils trouvoient aisément leur sûreté dans la vitesse extraordinaire de leurs pieds: & d'un autre côté nos gens n'osoient pas aller un à un pour les surprendre, de peur d'être environnés & accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur, c'est qu'ils n'avoient point d'armes; leurs arcs leur étoient inutiles, faute de fleches, & de matériaux pour en faire de nouvelles, & ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute la troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits

étoit certainement déplorable, mais la situation dans laquelle ils avoient mis la Colonie n'étoit guere meilleure. Car quoique nos retraites fussent conservées, nos provisions étoient ruinées pour la plupart : notre moisson étoit détruite, & la seule ressource qui restoit étoit le bétail qui étoit dans la Vallée près de la Grotte, un petit champ de bled étoit de ce côté-là, & les plantations de Guillaume Atkins, & de son camarade, car l'autre avoit perdu la vie dans la premiere action, par une fleche qui lui avoit percé la tête sous la temple. Il est remarquable que c'étoit le même scélérat inhumain qui avoit donné cet affreux coup de hache au pauvre Esclave, & qui avoit projeté ensuite de faire main basse sur tous les Espagnols.

A mon avis ces gens furent alors dans un cas plus triste, que je n'avois été jamais depuis le moment que j'avois trouvé le moyen de semer du millet & du ris, & que je commençois à réussir à apprivoiser des chevres. Ils avoient une centaine de loups dans l'Isle, qui dévoroient tout ce qu'ils pouvoient atteindre, & qu'il étoit impossible d'atteindre eux-mêmes.

La premiere chose dont ils purent convenir dans cet embarras, c'étoit de pousser les ennemis vers le Sud-Ouest, dans l'endroit le plus reculé de l'Isle, afin que si d'autres Sauvages abordoient dans ces entre-faites, ils ne pussent pas découvrir ceux-ci.

Ils résolurent encore de les harraffer continuellement , d'en tuer autant qu'ils pourroient pour en diminuer le nombre , & s'ils pouvoient réussir à la fin de les aprivoiser, de leur enseigner à semer , & de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces résolutions , ils les poursuivirent avec tant de chaleur , & les effrayèrent tellement par leurs armes à feu , que le seul bruit en faisoit tomber les Indiens à terre. Leur frayeur étoit si grande, qu'ils s'éloignoient de plus en plus ; leur nombre diminuoit de jour en jour , & enfin furent réduits à se cacher dans les bois & dans les cavernes , où plusieurs périrent misérablement de faim , comme il parut dans la suite par leurs cadavres qu'on trouva.

La misère de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuse compassion , surtout le Gouverneur Espagnol , qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé & le plus digne d'un homme de naissance. Il proposa aux autres de tâcher à prendre un des Sauvages pour lui faire entendre l'intention de la Colonie , & pour l'envoyer parmi les siens, afin de les faire venir à une Capitulation , qui assurât les Sauvages de la vie , & la Colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la dernière invasion.

Ils furent assez long-tems avant de pouvoir parvenir à leur but ; mais enfin la di-

fette les ayant affoiblis , on en faisoit un. Il étoit au commencement tellement accablé de son malheur ; qu'il ne voulut manger ni boire ; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur , & qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance sans lui faire le moindre chagrin , il revint de ses frayeurs , & se tranquillisa peu à peu.

Ils lui amenèrent le Pere de *Vendredi*, qui entra souvent en conversation avec lui , & qui l'assuroit de l'intention qu'on avoit non-seulement de sauver la vie à lui & à tous ses compagnons , mais encore de leur donner une partie de l'Isle , à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites , sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la Colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du grain pour ensemençer des terres , & qu'on leur fourniroit du pain , en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes. De plus , il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes , & de leur déclarer que s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses , ils seroient tous détruits.

Les malheureux Sauvages extrêmement humiliés par leurs misères , & réduits au nombre d'environ trente-sept , reçurent la proposition sans balancer , & demanderent qu'on leur donnât quelques alimens. Là-dessus douze Espagnols & deux Anglois bien armés marcherent vers l'endroit où les In-

diens se trouvoient alors avec trois Esclaves & le pere de *Vendredi*. Ces derniers leur portoient une bonne quantité de pain , quelques gâteaux de ris seché au Soleil , & trois Chevreaux en vie. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble , ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnoissance, & dans la suite ils se montrèrent les observateurs les plus religieux de leur parole qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne fortoient jamais de leur territoire que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres & des conseils pour diriger leur Plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'Isle , & que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du bled , à faire du pain , à traire des chevres , &c. & rien ne leur manquoit que des femmes pour faire bientôt un Peuple dans les formes. On leur avoit assigné une partie de l'Isle bordée par des rochers par derriere , & de la mer par-devant. Elle étoit située du côté du Sud-Est , & ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit ; elles étoient étendues d'un mille & demi en largeur , & d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent à faire des pèles de bois , comme j'en faisois autrefois pour moi-même , & firent présent à toute la troupe de douze haches & de trois

couteaux ; avec ces outils ils facilitoient leur travail , & vivoient avec toute la tranquillité & avec toute l'innocence qu'on pouvoit desirer.

Après la fin de cette guerre la Colonie jouit d'une tranquillité parfaite , par rapport aux Sauvages , jusqu'à ce que je revinsse la voir deux années après. Les Canots des Sauvages ne laissoient pas d'y aborder de tems en tems pour faire leurs repas inhumains , mais comme ils étoient de différentes Nations , & qu'ils n'avoient aparemment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres , ils ne firent aucune recherche dans l'Isle pour trouver les autres Sauvages , & quand ils l'auroient fait , ç'auroit été un grand hasard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainsi que j'ai donné un recit fidèle & complet de tout ce qui étoit arrivé de considérable à ma Colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les Indiens , & leur rendoit de fréquentes visites , mais elle leur défendoit sous peine de la vie de la venir voir à son tour , de peur d'en être trahie.

Ce qu'il y a de remarquable encore , c'est que nos gens avoient enseigné aux Sauvages à faire des paniers & d'autres ouvrages d'osier. Mais bien-tôt ils avoient surpassé leurs maîtres. Ils sçavoient faire en ce genre les choses du monde les plus curieuses , des tamis , des cages , des tables , des garde-mangers , des chaises , des lits , &c. étant

extrêmement ingénieux dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à ces pauvres gens, puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pèles, de bèches, de pioches, en un mot de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse, & ils eurent assez d'industrie pour se faire des maisons entières d'un tissu d'osier, ce qui, malgré son air comique, étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les Sauvages pour faire la même chose pour eux; & quand je fus voir la Colonie des deux Anglois, leurs huttes frappèrent mes yeux de loin, comme de *grandes ruches*. Pour *Guillaume Atkins*, qui commençoit à devenir sobre, industriel, appliqué, il s'étoit fait une telle tente d'ouvrage de *Vannier*, qu'elle passoit l'imagination. Elle avoit 120 pas de circuit, les murailles en étoient aussi ferrées, que le meilleur panier; elles consistoient en 32 compartimens fort épais, & de la hauteur de sept pieds. Il y avoit au milieu une autre hutte, qui n'avoit pas au-delà de 22 pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte & plus épaisse que la tente extérieure, la figure en étoit octogone, & chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau.

Sur le haut de tous ces poteaux il avoit posé de grandes pieces du même ouvrage , jointes ensemble par des chevilles de bois ; ces pieces servoient de baze à huit solives qui faisoient le dôme de tout le bâtiment & qui étoient parfaitement bien unies , quoiqu'au lieu de clous , il n'eut que quelques chevilles de fer , qu'il avoit trouvé moyen de faire de la vieille fêraille que j'avois laissée dans l'Isle.

Certainement ce drôle faisoit voir une grande invention dans plusieurs choses , où il n'avoit jamais eu occasion de s'apliquer. Il se fit non-seulement une forge avec deux soufflets de bois , & de fort bon charbon , mais encore une enclume de médiocre grandeur , dont il avoit trouvé la matiere dans un Levier de fer ; ce qui lui donna le moyen de forger des crochets , des gaches de serrure , des chevilles de fer , des verroux , & des gonds.

J'en reviens à son bâtiment , après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure , il remplit les vuides entre les solives , d'ouvrages de Vannier aussi-bien tissé qu'il fût possible. Il le couvrit d'un tissu de paille de ris : & sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre , fort larges , ce qui rendoit tout le toit aussi impénétrable à la pluie , que s'il avoit été couvert de tuile , ou d'ardoise ; il fit tout cela lui-même , hormis l'ouvrage de Vannier , que les Sauvages avoient tissé pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espece de galerie couverte, & de ses 32 angles des folives s'étendoient vers les poteaux qui soutenoient le dôme, & qui étoient éloignés du circuit de l'espace de 20 pieds, de maniere qu'il y avoit entre les murailles extérieures & intérieures, une promenade large de vingt pieds à peu près.

Il partagea tout l'intérieur en six apartemens par le moyen de ce même ouvrage de Vannier, mais plus proprement tissu & plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plein pied il y avoit une porte par laquelle on entroit dans la tente du milieu, & une autre qui donnoit dans la galerie extérieure, qui étoit aussi partagée en six parties égales, non-seulement propres à servir de retraite, mais encore de *décharge*. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence, & les autres apartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure étoient arrangés de la maniere que voici : Dès qu'on étoit entré par la porte de dehors, on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du passage, il y avoit une muraille d'ouvrage de Vannier, avec porte, par où l'on entroit dans une espece de Magasin large de vingt pieds & de long de quarante, & delà dans un autre un peu moins long. De maniere que dans la tente extérieure, il y avoit dix belles chambres, dans six desquelles on ne

pouvoit entrer que par les apartemens de la tente intérieure, dont elles étoient, pour ainsi dire, les cabinets. Les autres quatre, comme je viens de dire, étoient de grands magasins, deux d'un côté, & deux de l'autre du passage, qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil Ouvrage de Vannier, ni d'une hutte faite avec tant de propreté & d'arrangement. Cette grande ruche servoit de demeure à trois familles, sçavoir à celle d'Atkins, de son Compagnon, & de la femme du troisieme Anglois, qui avoit perdu la vie dans la dernière Guerre, & qui avoit laissé sa veuve avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usèrent parfaitement bien avec cette famille, & lui fournirent avec une charité libérale tout ce dont elle avoit besoin, du grain, du lait, des raisins secs, &c. S'ils tuoient un chevreau, ou s'ils trouvoient une tortue, elle en avoit toujours sa part; de maniere que tous ensemble ils vivoient assez bien, quoique, comme j'ai déjà dit, il s'en fallut beaucoup qu'ils eussent la même application que les autres Anglois, qui faisoient une Colonie à part.

Il y avoit une particularité dans la conduite de tous les Anglois, que je ne dois pas passer sous silence. La Religion étoit une chose absolument inconnue parmi eux. Il est vrai qu'ils se faisoient souvenir assez

souvent les uns les autres, qu'il y avoit un Dieu, en jurant à la maniere des gens de mer; mais cette espece d'hommage qu'ils rendoient à la Divinité étoit fort éloigné d'être un acte de dévotion, & leurs femmes, pour être mariées à des Chrétiens n'en étoient pas plus éclairées. Ils étoient fort ignorans dans la Religion eux-mêmes, & par conséquent fort incapables d'en donner quelque idée à leurs femmes. Toutes les lumieres qu'elles avoient acquises par le mariage, c'est que leurs maris leur avoient enseigné à parler l'Anglois passablement, comme aussi à leurs enfans, qui étoient environ au nombre de vingt, & qui aprenoient à s'énoncer en Anglois, dès qu'ils étoient en état de former des sons articulés, quoiqu'ils s'en acquittassent d'abord d'une maniere assez burlesque aussi-bien que leurs meres.

Parmi tous ces enfans il n'y en avoit pas un qui passât l'âge de six ans quand j'arrivai. A peine y en avoit-il sept, que les Anglois avoient mené ces Dames Sauvages dans l'Isle. Elles étoient toutes fécondes, l'une plus, l'autre moins; celle qui étoit tombée en partage au second Cuifinier du Vaisseau, étoit grosse alors pour la sixieme fois, il n'y en avoit pas une qui ne fut douce, modérée, laborieuse, modeste & prompte à secourir ses compagnes, elles étoient sur-tout extrêmement soumises à leurs maîtres, que je ne puis appeller leurs

maris que très-improprement. Il ne leur manquoit rien que d'être instruites dans le Christianisme, & mariées légitimement, elles y parvinrent bientôt par mes soins, ou du moins par une conséquence de mon arrivée dans l'Isle.

Ayant donné ainsi l'Histoire générale de la Colonie, & particulièrement des cinq rebelles Anglois, il me reste d'entrer en quelque détail touchant les Espagnols qui constituoient les Corps les plus puissans de mes Sujets, & dont l'Histoire est remarquable par des particularités dignes d'attention.

Ils m'informerent dans plusieurs de nos conversations de la situation où ils s'étoient trouvés parmi les Sauvages. Ils me dirent naturellement qu'ils n'avoient pas songé seulement à chercher dans l'industrie quelque secours contre la misère, & que quand même ils auroient été en état de se mettre à l'aise, ils avoient été si fort accablés par le fardeau de leurs infortunes, si abymés dans le désespoir, qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la résolution de se laisser mourir de faim.

Un homme fort grave & fort sensé d'entr'eux, me dit qu'il sentoît bien qu'ils avoient eu tort, puisqu'un homme sage, au lieu de se laisser entraîner à sa misère, doit tirer du secours de tous les moyens que lui offre la raison pour adoucir le malheur présent, & pour se préparer une délivrance entie-

te pour l'avenir. *La douleur*, continua-t-il ; *est la passion du monde la plus insensée , & la plus inutile ; elle ne roule que sur des choses passées qu'on ne peut pas rapeller , & qui d'ordinaire sont sans remede ; elle ne se trouve presque jamais du côté de l'avenir , & bien loin de nous faire réfléchir sur les moyens de finir nos malheurs , elle y met le comble , au lieu de les rendre suportables.* Là-dessus il m'allégua un Proverbe Espagnol , qu'il m'est impossible de citer mot à mot , mais dont j'ai fait le Proverbe que voici :

Etre troublé dans le trouble ,

C'est rendre le trouble double.

Il porta ensuite ses réflexions sur toutes les commodités que je m'étois autrefois procurées dans ma solitude , & sur les soins infatigables par lesquels , d'un état plus triste que le leur n'avoit jamais été , j'en avois sçu faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le tems même qu'ils se trouvoient tous ensemble dans l'Isle.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement , que les Anglois avoient plus de présence d'esprit dans l'infortune , que tout autre Peuple qu'il eût jamais rencontré , & que sa Nation & la Portugaise , étoient les gens du monde les plus malheureux quand il s'agissoit de lutter contre l'adversité , puisqu'après avoir fait inutilement

les efforts ordinaires pour se tirer du malheur , leur premier pas étoit toujours le désespoir , sous lequel ils restoit affaiblés , sans avoir la force d'esprit de former le moindre dessein propre à mettre fin à leur infortune.

Je lui répondis qu'il y avoit une grande différence entre leur cas & le mien , puisqu'ils avoient été jettés à terre sans aucune chose nécessaire pour subsister. Qu'en effet mon malheur avoit été accompagné de ce désavantage , que j'étois seul , mais qu'en récompense les secours que la Providence m'avoit mis entre les mains , en poussant les débris du Vaisseau si près du rivage , auroit été capable de ranimer le courage de l'homme du monde le plus foible. *Seigneur , repartit l'Espagnol , si nous avions été dans votre situation , nous n'aurions jamais tiré du Vaisseau la moitié des choses utiles que vous sçutes en tirer ; nous n'aurions jamais eu l'esprit de faire un radeau pour les porter à terre , ou de le faire aborder à l'Isle sans voile & sans rame. Nous ne nous en serions pas avisés tous ensemble , bien loin qu'un seul d'entre nous eût été capable de l'entreprendre & de l'exécuter.* Je le conjurai là-dessus de mettre des bornes à ses complimens , & de continuer le recit de leur débarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur tems. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une Isle où il y avoit du Peuple , sans provisions , & que

s'ils avoient été assés sensés pour remettre en mer, & d'aller vers une Isle peu éloignée delà, ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'Isle de la Trinité y ayant été fréquemment, n'avoient rien négligé pour la remplir de boucs & de cochons; que d'ailleurs les tourterelles, & les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance, que s'ils n'y avoient pas trouvé du pain, du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit où ils avoient abordé, au contraire, ils n'avoient eu que quelques herbes, & quelques racines, sans goût & sans suc, dont la charité des Sauvages les avoit pourvus, encore fort sobrement, parce que ces bonnes gens n'étoient pas en état de les nourrir mieux, à moins qu'ils n'eussent voulu avoir part à leurs festins de chair humaine.

Les Espagnols me firent encore le recit de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliser les Sauvages leurs bienfaiteurs, & pour leur donner des sentimens & des coutumes plus raisonnables que ceux dont ils avoient hérité de leurs ancêtres: mais tous leurs soins avoient été inutiles. Les Sauvages avoient trouvé fort étrange que des gens qui étoient venus-là, pour trouver de quoi vivre, voulussent se donner les airs d'instruire ceux qui leur donnoient de quoi subsister: selon eux il ne falloit se mêler de donner ses idées aux gens, que quand on pouvoit se passer d'eux.

Ils avoient été exposés souvent à de terribles extrêmités , étant quelquefois absolument sans vivres. L'Isle où leur malheur les avoit portés , étoit habitée par des Sauvages indolens , & par conséquent plus pauvres & plus misérables , que d'autres Peuples de cette même partie du Monde. En récompense ceux-ci étoient moins barbares , & moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aise.

Mes Espagnols trouvoient pourtant , dans la triste situation où ils avoient été , une démonstration évidente de la sagesse & de la bonté de cette Providence qui dirige les événemens. Car si , animés par la misère & par la disette qui les accabloient , ils avoient cherché un Pays plus abondant , cette précaution même les auroit détournés de la route de se délivrer par mon moyen.

Les Sauvages , à ce qu'ils me raconterent encore , avoient voulu , pour prix de leur hospitalité , les conduire avec eux à la guerre. Il est vrai qu'ils avoient des armes à feu , & s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions , non-seulement ils auroient été en état de rendre des services considérables à leurs hôtes , mais encore de se faire respecter par les amis & par les ennemis ; mais n'ayant ni poudre ni plomb , obligés pourtant de suivre leurs bienfaiteurs dans les combats , ils y étoient plus exposés que les Sauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs , ni fleches , & ils ne sçavoient pas

faire usage de ces sortes d'armes , que leurs amis auroient pu leur fournir.

Ainsi ils étoient forcés à rester dans l'inaction , en butte aux dards des ennemis , jusqu'à ce que les deux armées se ferrassent de près. Alors effectivement ils étoient d'un grand service. Avec trois hallebardes qu'ils avoient , & avec leurs mousquets , dans le canon desquels ils mettoient des morceaux de bois pointus , en guise de bayonnettes , ils rompoient quelquefois des bataillons entiers. Il ne laissoit pas d'arriver souvent , qu'environnés par une grande multitude d'ennemis , ils ne se salvoient d'une grêle de fleches que par une espece de miracle. Mais enfin ils avoient sçu se garantir de ce danger en se couvrant tout le corps de larges boucliers de bois couverts de peaux de certains animaux sauvages , dont ils ne sçavoient pas le nom. Un jour le malheur avoit voulu pourtant que cinq d'entr'eux avoient été jettés à terre par les massues des Sauvages , ce qui avoit donné occasion à l'ennemi d'en faire un prisonnier ; c'étoit précisément l'Espagnol que j'avois eu la satisfaction d'arracher à la cruauté de ses vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement ; mais en aprenant qu'il avoit été pris , ils auroient hasardé volontiers la vie tous tant qu'ils étoient pour le délivrer.

Dans le tems que ces Espagnols avoient été terrassés , les autres les avoient renfer-

més au milieu d'eux sans les abandonner d'un pas , jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux-mêmes. Alors faisant tous ensemble un petit Bataillon , ils s'étoient fait jour au travers de plus de mille Sauvages , renversant tout ce qui s'oposoit à eux , & procurant à leurs amis une victoire entiere , mais peu satisfaisante pour eux-mêmes par la perte de leur compagnon.

On peut juger par-là , quelle avoit été leur joie en revoyant leur ami qu'ils avoient cru dévoré par la plus mauvaise espece d'animaux féroces , *les Sauvages*. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré par la nouvelle qu'il y avoit près delà un Chrétien assez humain pour former le dessein de finir leur malheur , & capable de l'exécuter.

Ils me firent encore la description la plus pathétique de la surprise que leur avoit donné le secours que je leur avois envoyé ; le pain sur toute chose qu'ils n'avoient pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient beni mille & mille fois , comme un aliment descendu du Ciel , & en le goûtant ils y avoient trouvé le plus restaurant de tous les cordiaux. Plusieurs autres choses que je leur avois envoyées pour leur subsistance , leur avoient causé à peu près le même ravissement.

Mes Espagnols , en me faisant ce recit , trouvoient des termes pour exprimer leurs sentimens , mais ils n'en avoient point pour donner une idée de la joie qu'avoit excité

dans leur ame la vue d'une barque & des Pilotes tous prêts à les tirer de cette Isle malheureuse , & à leur faire voir le lieu & la personne , desquels ce secours leur étoit venu. Ils me dirent seulement que les extravagances , où les avoit portés une délivrance si peu attendue , n'avoient été guere éloignées d'une véritable frénésie ; que leur passion , qui étouffoit presque toutes les facultés de leur ame , s'étoit frayée plusieurs routes différentes , pour éclater dans l'un d'une telle maniere , dans l'autre d'une maniere toute opposée ; que les uns s'étoient évanouis , que les autres avoient pleuré , & que quelques-uns étoient devenus pour un tems absolument fous.

Ce portait me toucha beaucoup , & me rapella les transports de *Vendredi* , en rencontrant son pere ; ceux des François qui s'étoient sauvés à mon bord , de leur Navire embrasé ; ceux de cet Equipage que mon secours avoit empêché de mourir de faim , & sur-tout la maniere dont j'avois été saisi moi-même en quittant le Désert dans lequel j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'est ainsi que d'ordinaire nous nous intéressons dans les sentimens d'autrui à proportion que nous y reconnoissons nos propres sentimens.

Ayant donné ainsi une idée de l'état où je trouvai ma Colonie , il est tems que j'entre dans le détail de ce que je fis pour elle , & de la situation où je la laissai en sortant

de l'Isle. Ces gens étoient du sentiment , aussi-bien que moi , qu'ils ne seroient plus importunés par les visites des Sauvages , & que s'ils revenoient , ils étoient en état de les repousser , quand ils seroient deux fois plus nombreux qu'auparavant. Ainsi il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Espagnol , que j'appelle Gouverneur , c'étoit leur *demeure* dans l'Isle. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi ; aussi n'étoit-il pas juste de faire cette grace à quelques-uns , & de laisser-là les autres , qui auroient été au désespoir d'y rester si je diminuois leur nombre.

Je leur dis donc à tous , que j'étois venu pour les établir dans l'Isle , & non pour les en faire sortir ; que dans ce dessein j'avois fait des dépenses considérables , afin de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance & pour leur sûreté. Que de plus je leur amenois des personnes non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre , mais encore à leur rendre de grands services , étant artisans , & capables de faire pour la Colonie mille choses nécessaires qui lui avoient manqué jusqu'ici.

Avant que de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux , je leur demandai à chacun , l'un après l'autre , s'ils avoient absolument banni de leur cœur leurs anciennes animosités , & s'ils vouloient bien

se toucher dans la main les uns aux autres , pour se promettre une amitié étroite , & un attachement sincere pour l'intérêt commun de toute la Société.

Guillaume Atkins répondit d'une maniere grave & cordiale , qu'ils avoient eu assez de malheurs pour devenir modérés , & assez de discordes pour devenir amis. Que pour sa part il promettoit de vivre & de mourir avec les autres ; que bien loin de nourrir quelque haine contre les Espagnols , il avouoit qu'il avoit mérité de reste tout ce qu'ils avoient fait à son égard , & que s'il avoit été à leur place , & eux dans la sienne , ils n'en auroient pas été quittes à si bon marché. Qu'il étoit prêt à leur demander pardon , s'ils le vouloient , de ses folies & de ses brutalités. Qu'il souhaitoit leur amitié de tout son cœur , & qu'il ne négligeroit aucune occasion de les en convaincre : qu'au reste , il étoit content de ne pas revoir encore sa Patrie de vingt ans.

Pour les Espagnols , ils dirent qu'en effet ils avoient dans le commencement désarmé & exilé Atkins & ses compagnons à cause de leur mauvaise conduite , & qu'ils s'en raportoient à moi , s'ils l'avoient fait sans raison. Mais qu'Atkins avoit marqué tant de bravoure dans la grande bataille contre les Sauvages , & qu'ensuite il avoit donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenoit dans toute la Société , qu'ils avoient

oublié tout le passé, & qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes & de tout ce qui lui étoit nécessaire que tout autre. Qu'ils avoient déjà fait voir jusqu'à quel point ils étoient satisfaits de lui, en lui confiant le Commandement sous leur Gouverneur. Qu'ils avoient une parfaite confiance en lui, & en tous ses Compatriotes, & qu'ils avoient parfaitement mérité cette confiance par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres. Enfin qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurer, qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la Colonie.

Sur ces déclarations, qui paroissoient pleines de franchise & d'amitié, je les priai tous à dîner pour le lendemain; & véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer je fis venir à terre le Cuisinier du Vaisseau & son Compagnon, & je leur donnai pour aide le *second Cuisinier* qui étoit dans l'Isle. On apporta du Vaisseau six pieces de Bœuf, & quatre de Porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du *Punch*, avec les ingrédients nécessaires; dix bouteilles de vin rouge de Bourdeaux, & dix bouteille de Bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes Convives, qu'ils n'avoient tâté de rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajouterent à nos mets,

cinq chevreaux entiers, que les Cuifiniers firent rôtir, & dont on en envoya trois bien couverts dans le Vaisseau, afin que l'Equipage se régâlât de viande fraîche, dans le tems que mes insulaires feroient bonne chere des provifions falées du Vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table, je fis porter à terre toute la Cargaifon que j'avois destinée à mes gens; & pour empêcher qu'il n'y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devoit servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemises, & j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à fix, à l'instance priere des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir; il y avoit si long-tems qu'ils n'en avoient porté, que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur en faire faire chacun un habit en forme de fourreau, croyant cet habillement libre & peu ferré, le plus propre pour la chaleur du Climat. J'ordonnai en même-tems qu'on leur en fit de nouveaux, dès que ceux-ci seroient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins, les souliers, les bas, & les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie & la satisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens , en voyant le soin que j'avois pris de leur fournir tant de choses utiles & commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable Pere , & que tandis que dans un endroit si éloigné de leur Patrie , ils auroient un Correspondant comme moi , ils oublieroient qu'ils étoient dans un Désert. Là-dessus ils déclarèrent qu'ils s'engageoient à ne jamais abandonner l'Isle sans mon consentement.

Je leur presentai ensuite les gens que j'avois amenés avec moi , sur-tout le Tailleur , le Serrurier , les deux Charpentiers , & mon Artisan universel , qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le Tailleur , pour leur marquer le zèle qu'il avoit pour eux , se mit d'abord à travailler , & avec ma permission , il commença par leur faire à chacun une chemise. En même-tems il enseigna aux femmes , la maniere de manier l'aiguille , de coudre & de piquer , & les employa même sous lui à faire les chemises de leurs maris & de tous les autres.

Pour les Charpentiers , il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma Colonie. Ils mirent d'abord en pieces tous mes Meubles grossiers , & firent en leur place en moins de rien , des Tables fort propres , des Châises , des Chalits , des Buffets , &c.

Pour leur faire voir de quelle maniere la Nature a produit les Artisans , je menai mes Charpentiers voir la Maison d'Atkins. Ils m'avouerent tous deux , qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine ; l'un des deux même , après avoir rêvé pendant quelques momens , se tournant de mon côté , *en vérité* , dit-il , *cet homme n'a pas besoin de nous , il ne lui manque rien que des outils.*

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois aportés , je distribuai à chaque homme une hêche , une pêle & un rateau , afin de suplêr par-là à la charrue & à la herse. Je donnai encore à chaque petite Colonie à part , une pioche , un levier , une grande hache , & une scie , en leur permettant d'en prendre de nouveaux du Magasin général , dès qu'ils feroient usés ou rompus.

Pour des clous , chevilles de fer , gonds , marteaux , couteaux , ciseaux , &c. je leur ordonnai d'en prendre à discrétion , étant persuadé qu'ils ne consulteroient là-dessus que leurs besoins , & qu'ils ne feroient jamais assez extravagans pour les gâter , ou pour les rompre de propos délibéré.

Le Magasin d'armes & de munitions que je leur apportoï , étoit si abondant , qu'ils ne pouvoient qu'en être charmés. Ils étoient alors en état de marcher comme je faisois autrefois , chaque épaule chargée d'un fusil , & de résister à un millier de Sauvages ,

pour peu qu'ils fussent aidés par l'avantage du terrain , dont ils étoient toujours les maîtres.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme , dont la mere étoit morte de faim , & la servante. C'étoit une jeune fille douce , bien élevée , & pieuse , & sa conduite charmoit tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le Vaisseau , où il n'y avoit d'autre femme qu'elle , mais elle étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon Isle , & l'air florissant qui éclatoit par-tout , considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes Orientales , elle me pria de la laisser dans l'Isle , & de l'aggréger comme un membre de ma Famille. Le jeune homme me fit la même priere , & j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit terrain , où on leur fit trois Tentes , entourées d'ouvrages de Vannier , construites à la maniere de la Maison d'Atkins.

Ces Tentes étoient liées ensemble d'une telle maniere , que chacun avoit son appartement , & que celle du milieu pouvoit servir de Magasin & de salle à manger pour l'usage de l'un & de l'autre. Les deux Anglois trouvèrent à propos de changer de demeure , & d'aprocher davantage de ces nouveaux venus. C'est ainsi que l'Isle resta toujours partagée en trois Colonies.

Les Espagnols avec le pere de *Vendre-*

di & les premiers Esclaves , étoient toujours dans mon vieux Château sous la colline , lequel devoit passer pour la Capitale de mon Empire à fort juste titre. Ils l'avoient tellement étendu , qu'ils y pouvoient vivre fort au large , quoiqu'entièrement cachés ; & je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite Ville dans un Bois , si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes auroient parcouru toute l'Isle pendant un mois entier sans la trouver , à moins que d'être avertis qu'elle y étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient si ferrés , & leurs branches étoient tellement entrelassées les unes dans les autres , qu'il auroit fallu les abattre pour voir le Château ; d'ailleurs , il étoit presque impossible de découvrir les deux petits chemins par lesquels les Habitans eux-mêmes entroient & sortoient. L'un étoit tout au haut de la petite Baye , à plus de deux cens verges derriere l'Habitation. L'autre encore plus caché , menoit par-dessus la colline , par le moyen d'une échelle , comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-dessus de la colline , un Bois fort épais d'un *Acre* d'étendue , où il n'y avoit pas la moindre ouverture , excepté une fort petite entre deux arbres , par laquelle on entroit de ce côté-là.

La seconde Colonie étoit celle de Guillaume Atkins , de son compagnon & de la famille de leur camarade défunt , du jeune

homme & de la servante. Dans celle-là demeuroient encore les deux Charpentiers, & le Serrurier qui étoit d'autant plus utile à tous les Habitans, qu'il étoit encore bon Armurier, & capable par conséquent de tenir toujours en bon état les armes à feu. Ils avoient avec eux mon Artisan universel, qui valoit vingt autres ouvriers lui seul. Ce n'étoit pas non-seulement un garçon fort industrieux, mais encore fort gai & fort divertissant, en sorte qu'on trouvoit chez lui l'agréable & l'utile. Avant que de sortir de mon Royaume, j'eus la satisfaction de le marier avec la servante qui étoit une fille de mérite. Enfin la troisieme Colonie étoit celle des deux Anglois honnêtes gens.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'Isle avec mon Religieux François sur les mariages peu cérémoniels des Anglois.

Il est certain que c'étoit un Catholique Romain, & il est à craindre que je ne choque les Protestans, en parlant avantageusement de son caractère & de sa piété. Non-seulement c'étoit un Papisste, mais un Prêtre : & un Prêtre François. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice, c'étoit un homme sobre, grave, & du côté de la Morale, véritablement Chrétien. Sa charité étoit exemplaire, & toute sa conduite propre à servir de modèle aux gens de bien. Personne ne doit

trouver à redire , je pense , aux éloges que je lui donne malgré sa profession , & les principes , sur lesquels il se trompoit à mon avis , & peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes Lecteurs.

La premiere conversation que j'eus avec lui , après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes , me plut extraordinairement. La Religion en étoit le sujet , & il m'en parla avec toute la modération & avec toute la politesse imaginable.

Monsieur , me dit-il , en faisant le Signe de la Croix , vous ne m'avez pas seulement sauvé la vie par la bénédiction du Ciel , mais vous m'avez permis encore de faire ce voyage avec vous. Vous avez été assez obligeant pour me considérer comme votre ami , & pour me permettre de vous parler avec franchise. Vous voyez par mon habit de quelle Religion je suis , & je puis deviner la vôtre par votre Patrie. Mon devoir est sans doute de faire en toute occasion tous les efforts possibles pour porter les hommes dans le sein de l'Eglise Catholique , & de leur donner la connoissance de la Religion , que je crois la seule véritable. Mais comme je me considère ici comme un de vos domestiques , vos bienfaits , les regles de la civilité , & la justice même me forcent à ne rien faire sans votre permission. Ainsi , Monsieur , je ne prendrai jamais la liberté d'entrer en dispute sur quelque point de Religion touchant lequel nous n'avons point les mêmes sentimens , à moins que vous ne le trouviez pas à propos.

Je lui répondis que je trouvois dans sa conduite autant de prudence que de modération : qu'il étoit vrai que j'étois de ceux qu'on traite d'Hérétiques dans son Eglise, mais qu'il n'étoit pas le premier Catholique Romain avec lequel j'avois lié conversation, sans m'emporter à ces transports de zèle qui ne peuvent que rendre ces sortes d'entretiens grossiers & inutiles ; qu'il pouvoit être persuadé que ses sentimens n'altéreroient jamais rien dans l'estime que ses bonnes qualités m'avoient donné pour lui, & que s'il arrivoit que nos conversations sur ces sortes de matieres produisissent quelque mécontentement, j'aurois soin que ce ne fût pas ma faute.

Il me repartit que selon lui, il étoit aisé de bannir la dispute de toutes nos conversations, que ce n'étoit pas son affaire de vouloir convertir ceux avec qui il parloit, & qu'il me prioit de le considérer dans nos entretiens plutôt comme un honnête homme, que comme un Religieux. Que si je voulois lui permettre quelquefois de causer avec moi sur des matieres de Religion, il le feroit très-volontiers, & qu'alors il étoit persuadé que je souffrirois avec plaisir, qu'il défendît ses opinions le mieux qu'il lui seroit possible. Mais que sans mon consentement il ne tourneroit jamais la conversation de ce côté-là.

Il me dit encore qu'il étoit résolu de ne rien négliger, & en qualité de Prêtre, & en

qualité de simple Chrétien , de tout ce qui pourroit contribuer à l'utilité de l'Equipage , & à l'intérêt général du Vaisseau , & que s'il ne pouvoit pas prier peut-être avec nous , ni nous avec lui , il auroit du moins la consolation de prier pour nous , dans toutes fortes d'occasions.

C'étoit-là le tour de nos entretiens ordinaires , & je trouvois dans ce Religieux non-seulement un homme bien élevé , mais encore un cœur bien placé , & si j'ose le dire , du bon sens , & une grande érudition.

Il me fit un recit très-divertissant de sa vie , & des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme *tissue*. Parmi les Aventures nombreuses qu'il avoit eues pendant le peu d'années qu'il avoit employées à voyager , la plus remarquable à mon avis étoit la dernière course , dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de Vaisseau , sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à la *Martinique* , & il s'étoit embarqué à Saint Malo , dans un Vaisseau prêt à faire ce Voyage. Mais forcé par les mauvais tems d'entrer dans le Tage , le navire avoit donné contre un banc , & l'on avoit été obligé d'en ôter toute la Cargaison. Dans cet embarras il avoit trouvé un Vaisseau prêt à faire voile pour les Isles Madéres. Il s'y étoit embarqué , mais le Maître n'étant pas un fort excellent Marinier , & s'étant trompé dans son esti-

me , avoit laissé dériver son navire jusqu'à *Fial* , où par un heureux hasard il avoit trouvé une bonne occasion de se défaire de sa Marchandise qui consistoit en grain. Ce bonheur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Madères , mais à charger du Sel dans l'Isle de May , & à s'en aller delà vers *Terre-Neuve*.

Dans cette conjoncture mon Religieux n'avoit pu que suivre la destinée du Vaisseau , & le Voyage avoit été heureux jusqu'aux Bancs , où l'on prend le Poisson. Rencontrant-là un Vaisseau François , destiné pour *Quebec* dans la Riviere de *Canada* , & delà pour la Martinique , pour y apporter des vivres , il avoit cru trouver l'occasion d'exécuter son premier dessein. Mais après être arrivé à *Quebec* , le Maître du Vaisseau étoit mort , & le Vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant traversé de cette manière , il s'étoit mis dans le Vaisseau destiné pour la France , qui avoit été consumé par le feu en pleine Mer , & nous l'avions reçu à Bord d'un Vaisseau destiné pour les Indes Orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout de suite en cinq Voyages , qui étoient , pour ainsi dire , les parties d'une seule course , sans parler de ce qui lui arriva encore dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les Aventures d'autrui , qui n'ont point de relation avec les miennes , je reviens à ce qui se passa dans mon Isle , par le

moyen de mon Religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le tems que je fus dans l'Isle, il me vint voir un matin que j'avois résolu d'aller visiter la Colonie des Anglois, qui étoit dans l'endroit le plus éloigné de l'Isle. Il me dit avec beaucoup de gravité, que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occasion de m'entretenir, espérant que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas, parce qu'il tendoit à mon dessein général, la prospérité de ma Colonie, & pourroit y attirer les bénédictions du Ciel, dont jusqu'ici elle ne jouissoit pas autant qu'il l'auroit souhaité.

Surpris de la fin de son discours, je lui répondis d'une manière assez précipitée :
 » Comment pouvez-vous avancer, Mon-
 » sieur, que nous ne jouissions pas des béné-
 » dictions du Ciel, nous à qui il a accordé
 » des secours si merveilleux, & une déli-
 » vrance si peu attendue, comme vous avez
 » pu voir pas le recit que je vous en ai fait ?

S'il vous avoit plu, me repliqua-t-il, d'une manière aussi prompte que modeste, d'attendre la fin de mon discours, vous n'auriez point eu lieu de vous fâcher contre moi, & de me croire assez dépourvu de sens pour douter de l'assistance miraculeuse dont Dieu vous a favorisé. J'espère par rapport à vous que vous êtes en état de jouir des faveurs du Ciel, parce qu'effectivement votre dessein est extrêmement bon ; mais quand il seroit encore meilleur, il peut y en avoir parmi

vos gens dont les actions n'ont pas la même pureté. Vous sçavez que dans l'Histoire des Enfans d'Israël un seul Achan éloigna la bénédiction de Dieu de tout le Peuple, & l'irrita tellement, que trente-six Israélites, quoiqu'ils n'eussent point de part dans le crime, furent l'objet de la colere & de la vengeance divine.

Son discours me toucha fort, & je lui dis que son raisonnement étoit si juste, & que son dessein me paroissoit si sincere & si plein de piété, que mortifié de l'avoir interrompu je ne pouvois que le prier de vouloir bien continuer. Persuadé que ce qu'il avoit à me dire, demandoit quelque tems, je l'avertis de mon intention d'aller voir les plantations des Anglois, & je lui proposai de m'y accompagner, & de m'expliquer ses vues en chemin faisant. Il me répondit qu'il y consentoit avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il avoit à me dire regardoit ces mêmes Anglois. Là-dessus nous nous mîmes en chemin, & je le conjurai de me parler avec toute la franchise possible.

Avant que d'en venir à mon sujet, me dit-il, vous me permettrez bien, Monsieur, de poser ici quelques principes comme la baze de tout mon discours. Quoique nous différons dans quelques sentimens particuliers, tout ce que j'ai à vous dire seroit sans fruit, si nous ne nous accordions point dans les Principes Généraux. Je sçai bien que malheureusement nous n'admettons pas tous les

mêmes Dogmes , dans le cas même dont il s'agit , mais il est certain que nous ne pouvons que tomber d'accord de certaines vérités primitives. Nous croyons l'un & l'autre qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu nous ayant donné des regles , pour y confirmer notre culte & notre conduite , nous ne devons pas nous hasarder de propos délibéré à l'offenser , en négligeant ce qu'il nous commande , ou en faisant ce qu'il nous défend. D'ailleurs , quels que soient les points particuliers de nos Religions , nous admettons tous comme une vérité incontestable , que d'ordinaire la bénédiction du Ciel ne suit point la transgression volontaire & audacieuse de ses Loix. Tout bon Chrétien par conséquent est obligé de faire tous ses efforts pour tirer de leur léthargie criminelle tous ceux qui vivent sans se mettre en peine de connoître Dieu & ses Loix. Vos Anglois sont Protestans , mais quoique je sois Catholique , leurs opinions différentes des miennes ne me déchargent pas du soin que je dois avoir de leurs ames , & je suis obligé en conscience de ne rien épargner , pour les faire vivre aussi éloignés qu'il est possible d'une inimitié ouverte avec leur Créateur , sur-tout si vous me permettez de me mêler d'une affaire qui vous regarde directement.

Il me fut impossible jusques-là de deviner son but ; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes , de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre en ce qui

nous regardoit , & de le prier d'entrer dans un plus grand détail , afin que je pusse, comme un autre Josué , éloigner de nous la chose maudite.

Hé bien , Monsieur , dit-il , je prendrai donc la liberté que vous voulez bien me donner. Il y a ici trois choses , ce me semble , qui devoient mettre une barriere entre vos efforts & les bénédictions du Ciel , & que je voudrois voir éloignées pour l'amour de vous & de vos sujets. Je suis sûr , Monsieur , que vous serez de mon sentiment , dès que je les aurai nommées , sur-tout quand je vous aurai convaincu , qu'il est aisé de venir à bout de tous ces obstacles , à votre grande satisfaction. Premièrement , Monsieur , continuait-il , vous avez ici quatre Anglois , qui se sont cherchés des femmes parmi les Sauvages , & qui en ont eu plusieurs enfans , sans s'être mariés , selon les Loix de Dieu & des hommes. Par conséquent ils doivent être considérés comme vivant jusqu'ici dans l'impureté. Vous me répondrez , Monsieur , que dans cette occasion , il n'y avoit aucun Ecclésiastique , pour présider à la cérémonie requise pour un Mariage légitime , & qu'il n'y avoit pas même de l'encre , du papier , & des plumes , pour dresser un Contrat de Mariage , & pour le signer ; je suis instruit même de ce que le Gouverneur Espagnol vous a raconté , des conditions sous lesquelles il a permis que cette liaison se soit faite. Mais la précaution qu'il a prise de les faire choi-

sir , & de les obliger à s'en tenir chacun à une seule & même femme , n'établit point un Mariage légitime , puisque le consentement des femmes n'y est point entré , & que les hommes se sont accordés seulement pour éviter les inimitiés & les querelles.

D'ailleurs l'essence du Mariage , pour suivit-il , ne consiste pas seulement dans le consentement mutuel de l'homme & de la femme , mais encore dans une obligation formelle & légale , qui force l'une & l'autre des parties contractantes , à se reconnoître toujours dans la qualité d'époux & d'épouse. Elle engage l'homme à s'abstenir de toute autre femme , tandis que le premier contrat subsiste , & de pourvoir la sienne , aussi-bien que ses enfans , de tout ce qui est nécessaire autant que ses facultés peuvent le permettre. Ce contrat oblige la femme à remplir de son côté les mêmes , ou de semblables conditions.

Pour les hommes en question , rien ne les empêche de se servir de la première occasion pour abandonner leurs femmes & leurs enfans , pour les laisser dans la misère , & pour en épouser d'autres. Peut-on dire , Monsieur , continua-t-il avec quelque chaleur , que la gloire de Dieu ne souffre pas d'une liberté si peu légitime ? Croyez-vous , que tant que cette licence subsiste , la bénédiction du Ciel accompagnera vos efforts , quelque bons qu'ils puissent être en eux-mêmes , & dans votre intention ? N'est-il pas toujours

certain que ces gens, qui sont vos Sujets, & entièrement soumis à votre volonté, vivent par votre permission dans une fornication ouverte.

J'avoue que je fus frappé de la chose, dès que les argumens de mon Religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de le prévenir, malgré l'absence de toute personne Ecclésiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un Contrat, devant des Témoins, de le confirmer par quelque signe, dont on auroit pu convenir unanimement, & d'engager & les hommes & les femmes à ne s'abandonner jamais, & à veiller conjointement sur leurs enfans communs, & aux yeux de Dieu : ç'auroit été sans doute un Mariage légitime, par conséquent il y avoit eu une négligence impardonna- ble, à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon jeune Prêtre, en lui disant, que tout cela s'étoit passé pendant mon absence, & que ces gens avoient déjà vécu si long-tems ensemble, que si leur liaison mutuelle ne méritoit que le nom de Fornication, la chose étoit sans remede.

Je vous demande pardon de ma franchise, me repliqua-t-il; je vois bien que vous avez raison de soutenir que vous ne sçauriez être coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant votre absence, mais ne vous flattez pas,

je vous prie , de ne point être dans une obligation absolue de réformer tout ce qu'il y a d'indécent & d'illégitime. Que le passé soit imputé à qui il vous plaira ; tout ce qu'il y aura de défectueux pour le futur sera à votre charge , parce que vous êtes le maître , & vous êtes le maître vous seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de criminel dans cette affaire.

J'avoue à ma honte que je fus assez stupide pour ne pas encore comprendre mon Religieux , & pour m'imaginer que son dessein étoit de m'obliger à les séparer , & je lui répondis , que si je prenois de pareilles mesures , ce seroit le vrai moyen de bouleverser toute la Colonie.

Non , non , Monsieur , me répartit-il , étonné de ma méprise , mon dessein n'est pas que vous sépariez ces couples , mais que vous les fassiez épouser légitimement ; & puisqu'il seroit difficile de leur faire goûter ma manière de les marier , quoique valable selon les Loix de votre Patrie , je vous crois qualifié devant Dieu , & devant les hommes , pour vous en acquitter vous-même par un Contrat écrit , signé par les hommes & par les femmes , devant tous les témoins qui peuvent se trouver dans l'Isle. Je ne doute pas qu'un pareil Mariage ne passât pour légitime chez tous les Peuples de l'Europe.

J'étois surpris de trouver dans son discours tant de véritable piété , un zèle si

fincere , & une impartialité si généreuse pour les intérêts de son Eglise , enfin une si grande ardeur pour le salut de ces personnes , qu'il ne connoissoit pas seulement , bien loin d'avoir la moindre relation avec elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande & plus délicate. Prêtant sur-tout attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même , dont je connoissois toute la validité , je lui dis que je tombois d'accord de tout ce qu'il venoit de dire , que je le remerciois de sa charité généreuse , & que je ferois la proposition de cette affaire à mes Anglois. Mais que je ne voyois pas qu'ils pussent trouver le moindre scrupule à se faire marier par lui-même , sçachant que la chose seroit aussi valable en Angleterre , que s'ils étoient mariés par un Prêtre Anglican. On verra dans la suite comment se passa toute cette affaire.

Je le pressai ensuite de m'expliquer son second grief , en le remerciant de mon mieux , sur les lumieres qu'il m'avoit données sur le premier Article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur , persuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette seconde censure avoit pour objet la négligence inexcusable des Anglois , qui ayant vécu avec leurs femmes l'espace de sept années , leur ayant enseigné à parler & à lire l'Anglois , & leur voyant de la

pénétration & du jugement, n'avoient pas songé à leur toucher un mot de la Religion Chrétienne, de l'existence d'un seul Dieu, & de la maniere de le servir, bien loin de les en instruire à fond & de les désabuser de la grossiere absurdité de leur Idolâtrie.

Il traita cette négligence de crime atroce, dont non-seulement ils auroient à rendre compte devant le tribunal de Dieu, mais que peut-être par une juste punition ils ne trouveroient plus occasion de réparer; Dieu leur pouvant arracher ces femmes, dont pour ainsi dire, il leur avoit commis le salut.

Je suis persuadé, continua-t-il avec beaucoup de ferveur, que s'ils avoient été obligés de vivre parmi les Sauvages, d'entre lesquels ils ont tiré leurs femmes, ces Idolâtres auroient pris plus de peine pour les engager dans le culte du Diable, qu'ils n'en ont pris pour donner à leurs Prisonniers la connoissance de Dieu, quoique nous ne soyons pas de la même Religion, Monsieur, poursuivit-il, cependant en qualité de Chrétiens, nous devons être ravis de voir les Esclaves du Démon instruits des principes généraux du Christianisme, de les voir admettre un Dieu, un Rédempteur, une résurrection, & une vie à venir; dogmes où nous souscrivons tous. Ils seroient du moins alors plus près de la véritable Eglise qu'à présent, qu'ils font une profession ouverte de l'Idolâtrie & du culte du Diable.

Ne pouvant plus résister à la tendresse que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui, je le serrai entre mes bras avec passion : » Combien n'ai-je pas » été éloigné, *lui dis-je*, de bien connoître ce qu'il y a de plus essentiel dans les » vertus Chrétiennes, qui consiste à aimer » l'Eglise de Jesus-Christ & le salut du » prochain ? En vérité j'ai ignoré jusqu'ici » le caractère d'un vrai Chrétien. » *Ne parlez pas ainsi, mon cher Monsieur*, répondit-il, *vous n'êtes point coupable de toutes ces négligences.* » Il est vrai, *repliquai-je*, mais je n'ai pas pris ces sortes de » choses à cœur comme vous. » *Il est tems encore de remédier à tous ces inconvéniens*, répartit-il, *ne soyez pas si prompt à vous condamner vous-même.* » Mais que ferai-je, » *lui dis-je*, vous sçavez que mon départ » ne sçauroit être différé. *Hé bien*, me répondit-il, *voulez-vous me permettre de parler à ces pauvres gens ?* De tout mon » cœur, *lui dis-je*, & je ne négligerai rien » pour apuyer de mon autorité tout ce que » vous leur direz. » *Par rapport à cela*, repliqua-t-il, *nous devons les abandonner à la grace de Jesus-Christ.* Notre devoir se borne à les instruire, à les exhorter, à les encourager ; si vous voulez bien me laisser faire, & si le Ciel daigne benir mes foibles efforts, je ne désespère pas de porter ces ames ignorantes dans le sein du Christianisme, & de leur faire embrasser les articles fon-

damentaux , dont nous convenons tous ; j'espere même d'y réussir , pendant que vous serez encore dans l'Isle.

Je le priai alors de passer au troisieme article , sur lequel il s'étoit offert de m'éclaircir. Cet article est de la même nature , me dit-il , Il s'agit de vos pauvres Sauvages , qui sont devenus vos Sujets , pour ainsi dire , par le droit de la guerre. C'est une maxime , qui devroit être reçue de tous les Chrétiens de quelques Secte qu'il puissent être , que la connoissance de notre Sainte Religion doit être étendue par tous les moyens possibles , & dans toutes les occasions imaginables.

C'est sur ce principe , que notre Eglise envoie ses Missionnaires dans la Perse , les Indes , la Chine , & que nos Prélats même s'engagent à des voyages dangereux , & à demeurer parmi des Barbares & des meurtriers , pour leur donner la connoissance de Dieu , & pour les porter dans le sein de l'Eglise Chrétienne. Vous avez ici toute prête l'occasion d'une pareille charité ; vous pouvez détourner de l'Idolâtrie trente-six ou trente-sept pauvres Sauvages , & les conduire à la connoissance de Dieu leur Créateur , & leur Rédempteur. Pourriez-vous négliger un pareil moyen d'exercer votre piété , & de faire une bonne œuvre , qui vaut la peine qu'un Chrétien y emploie tout le tems de sa vie.

Ces paroles me rendoient muet d'éton-

nement , & j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modèle de zèle Chrétien , quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit , & sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces Sauvages comme de vils esclaves , dont nous aurions pu nous servir en cette qualité , si nous avions eu de quoi les employer , & dont , faute de cela , nous ne devions songer qu'à nous défaire , en les transportant ailleurs , quand ils n'auroient jamais revu leur Patrie.

La confusion de mes pensées dura long-tems , sans que ie fusse en état de répondre un mot à son discours , il remarqua mon désordre , & me regardant d'un air sérieux : *Je serois au désespoir* , me dit-il , *d'avoir lâché la moindre expression qui pût vous offenser.* » Effectivement , *lui répondis-je* , je suis en colere , mais c'est contre moi-même. Je suis confus de n'avoir jamais formé quelque idée là-dessus , & de ne sçavoir pas à quoi pourra servir la notion que vous m'en donnez à present.

» Vous sçavez , *continuai-je* , dans quelles circonstances je me trouve. Le Vaisseau dans lequel je suis , est destiné pour les Indes. Il est équipé par des Marchands particuliers , & ce seroit une injustice criante de l'arrêter plus long-tems ici , sçachant que les provisions que consu-

» ment l'équipage , & les gages qu'il tire ;
 » jettent les Marchands dans des dépenses
 » inutiles. Il est vrai que j'ai accordé de
 » pouvoir demeurer douze jours ici , & si
 » j'y demeure plus long-tems , de payer
 » trois livres sterl. par jour. Il ne m'est point
 » permis même d'allonger de cette manie-
 » re-là mon séjour dans l'Isle , que de huit
 » jours. Il m'est impossible par conséquent
 » d'entreprendre un dessein si louable , à
 » moins que de souffrir qu'on me laisse de
 » nouveau dans l'Isle , & de m'exposer , si
 » le Vaisseau réussit mal dans le Voyage ,
 » à rester ici toute ma vie , à peu près dans
 » le même état dont la Providence m'a tiré
 » d'une maniere si miraculeuse.

Il m'avoua qu'il m'en coûteroit beau-
 coup si je voulois exécuter cette entrepri-
 se ; mais il s'en raportoit à ma conscien-
 ce , si le salut d'un si grand nombre d'ames
 ne valoit pas la peine que j'y hasardasse
 tout ce que j'avois dans le monde. N'ayant
 pas le cœur aussi touché de cette vérité
 que lui ; » je conviens , Monsieur , *lui dis-*
 » je , que c'est quelque chose de très-glo-
 » rieux , d'être un instrument dans la main
 » de Dieu , pour convertir 37 Païens à la
 » connoissance de J. C. Mais vous êtes un
 » Ecclésiastique , votre vocation particulie-
 » re vous porte naturellement de ce côté-
 » là , & je m'étonne , qu'au lieu de m'y
 » exhorter , vous ne songiez pas vous-mê-
 » me à l'entreprendre.

A ce discours, il s'arrêta tout court, se plaça devant moi, & me faisant une profonde révérence, *je rends grâces à Dieu, & à vous, Monsieur*, me dit-il, *de me donner pour une œuvre si excellente, une vocation si manifeste. Si vous croyez être dispensé d'y mettre la main par la situation où vous vous trouvez, & si vous voulez bien vous en fier à moi, je m'y mettrai avec la plus grande satisfaction, & je me croirai dédommagé de tous les malheurs de mon triste voyage, en me voyant employé dans un dessein si glorieux.*

Pendant qu'il disoit ces choses, je découvris dans l'air de son visage une espèce d'extase ; ses yeux brilloient d'un feu nouveau, ses joues étoient rouges, & cette couleur alloit & venoit comme on le voit arriver à un homme agité par différentes passions. Je me tus pendant quelque-tems, faute de trouver des termes propres à exprimer mes sentimens, j'étois extraordinairement surpris de voir dans un homme tant de zèle, & tant de candeur, & un zèle qui s'élevoit si fort au-dessus de la sphere du zèle ordinaire des gens de sa profession, & même de tous les autres Chrétiens.

Après avoir rêvé quelque-tems, je lui demandai sérieusement s'il parloit tout de bon, s'il étoit réellement résolu de s'enfermer dans ce Désert pour le reste de sa vie peut-être, uniquement pour entrepren-

dre la conversion de ces gens ; & s'il étoit capable de s'y hasarder , sans aucune espérance certaine de réussir dans cette entreprise.

Qu'apellez-vous se hasarder , me repliqua-t-il vivement ? dites-moi , je vous prie , dans quelle vue croyez-vous que j'aie pris la résolution de vous suivre dans les Indes ? » Je n'en sçai rien , lui dis-je , à moins que ce ne soit pour aller prêcher l'Evangile aux Indiens. *Vous devinez juste , me répondit-il , & si je puis convertir ces trente-sept hommes à la foi de Christ , pensez-vous que je n'aurai pas bien employé mon tems , quand je devrois être enterré ici ? Le salut de tant d'ames ne vaut pas seulement toute ma vie , mais encore celle de vingt autres de ma profession. Oui , Monsieur , je benirois toujours Jesus-Christ & la Sainte Vierge , si je pouvois être le moindre instrument du salut de tant d'ames , quand je ne devrois jamais revoir ma Patrie. Mais puisque vous voulez me faire l'honneur de m'employer dans ce saint Ouvrage , ce qui me portera à prier pour vous tous les jours de ma vie , j'espère que vous ne me refuserez pas une seule grace que je vous demanderai , c'est de me laisser Vendredi , afin de me seconder , & de me servir d'Interprete ; car vous sçavez que sans un pareil secours , il m'est impossible d'entrer en conversation avec ces pauvres gens.*

Je fus fort troublé à cette demande, ne pouvant pas me résoudre à me séparer de ce fidèle Domestique pour plusieurs raisons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages ; non-seulement il étoit rempli de franchise, mais il m'aimoit avec toute la tendresse possible, & j'avois résolu de faire quelque chose de considérable pour sa fortune, s'il me survivoit, ce qui étoit fort aparent. D'ailleurs, comme je lui avois fait embrasser la Religion Protestante, il auroit couru risque de ne sçavoir plus à quoi s'en tenir, si l'on avoit tâché de lui donner d'autres idées. J'étois bien persuadé que quelque chose qu'on pût lui dire, il ne se mettroit jamais dans l'esprit, que son bon Maître étoit un Hérétique & devoit être damné. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes, & de le rejeter dans l'Idolâtrie.

Une pensée qui me vint tout-d'un-coup, me tranquillisa ; je déclarai à mon Religieux, que je ne pouvois pas dire avec sincérité, que j'étois prêt à me défaire de *Vendredi*, par quelque motif que ce pût être, quoique naturellement je ne dusse pas me faire une affaire de sacrifier un Domestique à cette charité à laquelle il sacrifioit sa vie même ; que ce qui m'en détournoit le plus, étoit la persuasion que *Vendredi* ne consentiroit jamais à me quit-

ter , & que je ne pouvois pas l'y forcer sans une injustice criante , puisqu'il y auroit une dureté affreuse à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solennellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort ; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres Sauvages , pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur étoit pour lui. Pour remédier à cet inconvénient , je lui dis que le Pere de *Vendredi* avoit appris l'Espagnol , qu'il entendoit aussi lui-même , & que par conséquent ce Vieillard pouvoit lui servir d'Interprete.

Il fut fort satisfait de cette ouverture , & rien n'étoit désormais capable de le détourner de ce dessein : Mais la Providence donna un autre tour à cette affaire , & la fit réussir par un autre moyen.

Quand nous fûmes venus à l'habitation des Anglois , je les fis tous assembler ; & après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable , dont ils témoignèrent une grande reconnoissance , je commençai à leur parler de la vie scandaleuse qu'ils menoient ; je leur dis qu'un Ecclésiastique de mes amis y avoit déjà fait réflexion , & qu'il traitoit leur conduite de criminelle & d'impie. Je leur demandai ensuite , si en contractant ces infâmes liaisons , ils étoient déjà mariés , ou non. Ils me répondirent que deux

DE ROBINSON CRUSOE. 195
d'entr'eux étoient veufs, & que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander s'ils avoient pu en conscience avoir un commerce avec ces femmes, les apeller leurs épouses, & procréer des Enfans d'elles, sans être mariés légitimement.

Ils me répondirent, comme je m'y étois bien attendu, qu'il n'y avoit eu personne pour les marier; mais qu'ils s'étoient engagés devant le Gouverneur, à les prendre en qualité d'Epouses légitimes, & que selon eux, dans les circonstances où ils se trouvoient alors, ce mariage étoit aussi légitime, que s'il avoit été contracté devant un Prêtre, & avec toutes les formalités requises.

Je leur repliquai, que sans doute, ils étoient mariés réellement par raport à Dieu, & qu'ils étoient obligés en conscience, de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes Epouses. Mais que n'étant pas mariés selon les Loix humaines, ils pouvoient, s'ils vouloient se moquer d'un pareil mariage, & abandonner leurs femmes & leurs enfans, ce qui mettoit leurs malheureuses familles dans un état déplorable, destitué de bien, & d'amis. Que pour cette raison, je ne pouvois rien faire pour eux, à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions; que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs Enfans. Je leur dis en-

196 LES AVENTURES
core, que s'ils ne m'affuroient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes, je ne pouvois pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle & scandaleuse, qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction Divine.

Atkins prenant alors la parole pour tous les autres, me répondit, qu'ils avoient autant d'amour pour leurs femmes, que si elles étoient nées dans leur Patrie, & que rien ne les porteroit jamais à les abandonner; que pour lui en particulier, si on lui offroit de le ramener en Angleterre, & de lui donner le commandement du plus beau Vaisseau de guerre de toute l'armée navale, il le refuseroit, à moins qu'on ne lui permit de prendre sa famille avec lui: & que s'il y avoit un Ecclésiastique dans le Vaisseau, il se marieroit dans le moment de tout son cœur.

C'étoit-là justement où je l'attendois; le Prêtre n'étoit pas avec moi alors, mais il n'étoit pas loin. Je répondis à Atkins, qu'effectivement j'avois un homme d'Eglise avec moi, & que je les voulois faire marier le lendemain, & qu'il n'avoit qu'à délibérer là-dessus avec ses camarades. *Pour moi, répartit-il, je n'ai que faire de délibération, je suis prêt si le Ministre est prêt de son côté, & je suis sûr que tous mes Compagnons sont de mon sentiment.* Je lui dis que mon ami le Ministre étoit

François, & qu'il ne sçavoit pas un mot de la Langue Angloise, mais que je m'offrois à servir d'interprete. Il ne songea pas seulement à me demander s'il étoit Papiste, ou Protestant, ce que j'avois extrêmement craindre. Là-dessus nous nous séparâmes, je fus rejoindre mon Prêtre, & Atkins alla délibérer sur cette affaire avec ses camarades.

Je communiquai au Religieux la réponse que mes gens m'avoient donnée, & je le priai de ne leur en parler, que quand l'affaire seroit en état d'être conclue.

Avant que je pusse encore m'éloigner de leur Plantation, ils vinrent me trouver tous en corps, & me dirent qu'ils avoient muement considéré ma proposition, qu'ils étoient ravis que j'eusse un homme d'Eglise avec moi, & qu'ils étoient prêts, dès que je le trouverois bon, à me donner la satisfaction de se marier formellement. Car ils étoient fort éloignés d'avoir la moindre envie de quitter leurs femmes; & ils n'avoient eu que des intentions droites, en les choisissant. Là-dessus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain, & d'instruire leurs femmes, en attendant, de la nature du Mariage légitime, qui devoit les assurer de leurs maris, & leur ôter la crainte d'en être abandonnées, quelque chose qu'il put arriver.

Il ne fut pas difficile de faire compren-

dre cette affaire aux femmes, & de la leur faire goûter. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement; & je trouvai à propos alors de produire mon homme d'Eglise. Il n'avoit ni l'habit d'un Ministre Anglican, ni celui d'un Prêtre François. Il étoit habillé d'une Soutane noire liée d'une espece d'Echarpe, ce qui lui donnoit assez l'air d'un Ministre habillé à la légère.

D'ailleurs ils n'en doutèrent point dès qu'ils virent sa gravité & le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées, & qu'elles eussent embrassé la Religion Chrétienne. Cette délicatesse de Conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi je commençai à craindre qu'il ne pousât ses scrupules assez loin pour ne les pas marier du tout; j'avois beau l'en vouloir détourner, il me résista avec fermeté, quoiqu'avec modestie, & enfin il refusa absolument d'aller plus avant, avant que d'avoir pressé là-dessus les hommes & les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir, mais enfin j'en tombai d'accord, parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit d'abord que j'é l'avois instruit de leur situation & de leur dessein; qu'il desiroit fort de l'accomplir, & de les marier, comme ils le souhaitoient. Mais qu'avant que de le faire, il devoit absolument

avoir une sérieuse conversation avec eux : Selon les Loix formelles de la Société , leur dit-il , vous avez vécu jusqu'ici dans un commerce illicite , & il n'y a qu'un Mariage légitime , ou une séparation qui puissent mettre fin à votre conduite criminelle. Mais il y a encore une autre difficulté , qui regarde les Loix du Christianisme , & il ne m'est pas permis de marier des Chrétiens à des Sauvages , à des Idolâtres , à des Païennes , qui n'ont point reçu le Baptême , je ne vois pas que vous ayez le tems de persuader vos femmes à se faire baptiser , & à embrasser le Christianisme , dont elles n'ont jamais peut-être entendu parler , ce qui rend leur Baptême impossible.

Je croi , continua-t-il , que vous êtes d'assez mauvais Chrétiens vous-mêmes , & que vous avez peu de connoissance de Dieu , & de ses voies : par conséquent je crains fort que vous n'ayez pas dit grand'chose là-dessus à vos pauvres femmes. Il m'est impossible , cela étant , de vous marier , si vous ne me promettez que vous ferez tous vos efforts pour persuader vos femmes d'embrasser notre Sainte Religion , & de les instruire selon votre pouvoir ; car il est absolument contraire aux principes de l'Evangile , de lier des Chrétiens à des Sauvages ; & je serois au désespoir de me charger la Conscience d'une pareille affaire.

Ils écoutèrent tout ce discours avec gran-

de attention, & je leur traduisis mot à mot autant qu'il me fut possible. Si j'y ajoutois quelque chose de ma façon, pour leur faire sentir la justesse des raisonnemens du Prêtre ; j'avois grand soin de distinguer fidèlement les paroles d'avec les miennes. Ils me répondirent que cet honnête homme avoit raison de les accuser d'être assez mauvais Chrétiens eux-mêmes, & qu'il étoit vrai qu'ils n'avoient jamais parlé de Religion à leurs femmes. *Bon Dieu*, dit Guillaume Atkins, *comment enseignerions-nous la Religion à nos femmes ? nous n'y entendons rien nous-même. D'ailleurs, si nous allions leur parler de Dieu, de Jesus-Christ, du Ciel, & de l'Enfer, nous les ferions rire seulement ; & elles nous demanderoient si nous croyons tout cela nous-mêmes ? Si nous leur répondions que nous le croyons effectivement, & que nous sommes persuadés, que le Ciel est pour les gens de bien, & que l'Enfer doit être le partage des méchans, elles nous demanderoient quel seroit notre sort, de nous, qui croyons toutes ces choses, & qui sommes de si grands vauriens. Eh, Monsieur, en voilà plus qu'il ne faut, pour les dégoûter de notre Religion, aussi-tôt qu'elles en entendront parler. Il faut avoir de la Religion, si l'on veut instruire là-dessus les autres.* » Atkins, lui répondis-je, je crains bien que » tout ce que vous venez de dire ne soit

» trop vrai , mais cela n'empêche pas que
 » vous ne puissiez donner quelques idées
 » de Religion à votre femme ; vous pou-
 » vez lui dire , qu'il y a un Dieu , & une
 » Religion meilleure que la sienne ; qu'il y
 » a un *Etre Souverain* qui a fait tout , &
 » qui peut détruire tout ; qu'il récompen-
 » se les bons , qu'il punit les méchans , &
 » qu'il nous jugera tous selon notre con-
 » duite. Quelque ignorant que vous soyez ,
 » la Nature elle-même doit vous avoir en-
 » seigné ces vérités , & je suis sûr que vous
 » en êtes pleinement convaincu.

Vous avez raison , dit Atkins ; mais de quel front dirai-je tout cela à ma femme ? Elle me dira d'abord qu'il n'y a pas un mot de vérité en tout cela.

Pas un mot de vérité , lui repliquai-je brusquement , que prétendez vous dire par là ? Oui , Monsieur , répartit-il , elle me dira que tout cela ne sçauroit être , & qu'il est impossible que Dieu soit juste dans ses récompenses & dans ses punitions , puisque je ne suis pas puni , & livré au Diable depuis long-tems , moi qui ai donné tant de marques de méchanceté à ma femme même , & à toutes les personnes avec qui j'ai eu quelque commerce. Elle ne comprendra jamais comment Dieu peut me laisser vivre encore , après avoir toujours agi d'une manière directement opposée à ce que je lui dois représenter , comme la vertu & comme la règle de mes actions.

» Certainement, Atkins, *lui dis-je*, je
» crains bien que vous n'ayez raison », &
en me tournant alors du côté de mon Ec-
clésiastique, fort impatient de sçavoir le ré-
sultat de notre entretien, je lui communi-
quai les réponses de Guillaume,

*Ecoutez donc, Monsieur, me dit-il, dites
à Atkins, que je sçai un moyen sûr de le
rendre un excellent Prédicateur pour sa fem-
me, c'est de se convertir lui-même : car il
faut être véritablement repentant pour prê-
cher avec fruit la repentance. S'il peut re-
garder ses péchés passés avec une véritable
contrition, il sera mieux qualifié pour con-
vertir sa femme que qui que ce puisse être, il
sera propre alors à lui persuader que Dieu
est un juste Juge par rapport au bien & au
mal ; mais que c'est un Être miséricordieux,
dont la bonté & la patience infinie diffère
la punition du coupable, pour lui donner
le tems d'avoir recours à sa Grace ; qu'il
ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il
se repente & qu'il vive : qu'il souffre même
que les scélérats les plus abominables prof-
pèrent long-tems dans leurs mauvais des-
seins, & qu'il en réserve le châtiment jus-
qu'à la vie à venir ; que c'est une preuve évi-
dente d'une vie future, que souvent les gens
vertueux ne reçoivent leur récompense, ni les
méchans leur punition, que dans l'autre
Monde. Cette réflexion lui donnera une oc-
casion naturelle d'enseigner à sa femme le*

dogme de la Résurrection, & du dernier Jugement. Encore un coup qu'il se repente lui-même, & je lui suis garant de la conversion de sa femme.

J'expliquai tout ce discours à Atkins, qui l'écouta d'un air fort sérieux, & qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'à peine que j'allasse jusqu'à la fin. *Je sçais tout cela, Monsieur, me dit-il, & je sçai plus encore; mais je n'ai pas l'effronterie de parler là-dessus à ma femme, sçachant que Dieu, ma Conscience, & ma femme même, témoigneront que j'ai vécu jusqu'ici comme si je n'avois jamais entendu parler de Dieu, d'une vie future, ou de quelque autre matière semblable. Pour ce que vous dites touchant ma conversion, hélas... Là-dessus il poussa de profonds soupirs, & je voyois ses yeux se remplir de larmes.*

Ah! Monsieur, reprit-il, c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. » Une autre affaire faite, Atkins, lui dis-je! qu'entendez-vous par-là? » Je sçais bien ce que j'entends par-là, me répondit-il, je veux dire qu'il n'en est plus tems, & cela n'est que trop vrai.

Je traduisis au Prêtre mot à mot ce qu'Atkins venoit de dire, & ce Religieux zélé, qui malgré les opinions particulières de son Eglise, avoit tant de soin du salut d'autrui, qu'il seroit absurde de croire qu'il

fût indifférent sur le sien propre, ne pût s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis, me pria de demander à Atkins, s'il étoit bien-aise que le tems de sa conversion fût passé, ou bien s'il en étoit touché, & s'il souhaitoit sincèrement de se tromper là-dessus. *Quelle demande !* dit Atkins avec beaucoup de passion. *Comment est-il possible, qu'un homme soit content de se trouver dans un état, qui ne peut finir que par des peines éternelles ? Je suis si éloigné d'en avoir de la joie, que je crains bien que le désespoir ne me porte un jour à me couper la gorge, pour mettre fin à la crainte, qui me donne de si mortelles inquiétudes.*

Le Religieux, à qui je rapportai les tristes paroles du pauvre Atkins, demeura pensif pendant quelques momens, mais revenant bientôt de sa méditation : *S'il se trouve véritablement dans cette situation, me dit-il, assurez-le qu'il a encore le tems de se convertir, & que Jesus-Christ répandra la repentance dans son ame. Dites-lui, en même tems, que personne n'est sauvé que par le mérite & par la mort de Jesus-Christ, qui lui donnent accès au Trône de la Grace, & que par conséquent il n'est jamais trop tard, pour ceux qui y recourent sincèrement. Pense-t-il qu'un pécheur soit jamais capable de se mettre, par ses crimes, hors de la portée de la Miséricorde Divine ? Dites-lui encore,*

je vous prie, que quand il seroit vrai, que la Grace de Dieu lasse, pour ainsi dire, de s'offrir si souvent en vain se retire quelquefois entièrement d'un pécheur obstiné, il n'est jamais trop tard pourtant pour l'implorer, & que les Ministres de l'Evangile ont un ordre général de prêcher la Grace au nom de Jesus-Christ, à tous ceux qui se repentent sincèrement.

Atkins m'ayant écouté avec attention, & d'une manière très-sérieuse, ne répondit rien, mais il me dit qu'il alloit parler à sa femme, & il se retira dans le moment même. J'adressai cependant les mêmes discours aux autres, & je remarquai qu'ils étoient tous ignorans, jusqu'à la stupidité, dans les matières de la Religion, tout comme moi lorsque je quittai mon Pere pour aller courir le monde. Cependant ils m'écouterent tous d'un air très attentif, & ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, & de ne négliger rien pour leur faire embrasser le Christianisme.

Quand je rapportai leur réponse au Prêtre, il me regarda en souriant, & en secouant la tête : *Nous qui sommes les serviteurs de Christ, dit-il, nous ne pouvons qu'instruire & exhorter ; & quand les gens reçoivent nos instructions, & promettent de les suivre, nous avons fait tout ce que nous sommes capables de faire, & nous sommes obligés de nous contenter de leurs promesses.*

ses. Mais croyez-moi, Monsieur, continuait-il, quels que puissent être les crimes passés de cet Atkins, je pense que c'est le seul de la troupe qui se repent sincèrement. Je ne désespère pas des autres, mais je croi cet homme-là véritablement touché des égaremens de sa vie passée. Je suis sûr : que quand il parlera de la Religion à sa femme, il commencera par se convertir lui-même : car on n'apprend jamais mieux, que quand on s'efforce d'enseigner aux autres, & j'ai connu un homme d'une très-mauvaise conduite, & qui n'avoit qu'une notion très-superficielle de la Religion, qui devint un parfaitement bon Chrétien, en s'attachant à la conversion d'un Juif. Si ce pauvre Atkins commence une fois à parler à sa femme de Jesus-Christ, je parierois ma vie, qu'il sera sensiblement touché de ses propres discours, & qu'il se repentira réellement ; ce qui pourroit avoir de parfaitement bonnes suites.

Cependant sur la promesse, que les autres Anglois lui firent, de travailler à la conversion de leurs femmes, il les maria, en attendant qu'Atkins vînt avec la fienne. Il étoit fort curieux de sçavoir où ce dernier s'en étoit allé, & se tournant vers moi : Je vous conjure, me dit-il, sortons de votre Labyrinthe pour nous promener : je suis persuadé que nous trouverons quelque part ce pauvre Atkins en conversation avec sa femme, & occupé à lui enseigner quelque

dogme de la Religion. Je le voulus bien, & je le menai par un chemin qui n'étoit connu qu'à moi, où les arbres étoient tellement épais, qu'il étoit difficile de voir dehors ce qui se passoit-là où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois, nous vîmes Atkins & sa femme assis à l'ombre du hofquet, & engagés dans la conversation la plus sérieuse. J'en avertis mon Religieux, & nous les considérâmes pendant quelque tems avec attention, pour juger de leurs discours, par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui montrait du doigt, successivement le Soleil, tous les côtés du Ciel, la Terre, la Mer, les Bois, lui-même & sa femme: *Vous le voyez*, me dit le Prêtre, *il lui fait un Sermon: il lui dit selon toutes les apparences, que notre Dieu a fait le Ciel, la Terre, la Mer, &c.*

Immédiatement après, nous le vîmes se lever, se jeter à genoux, & tendre ses deux mains vers le Ciel; nous suposâmes qu'il parloit tout haut, mais nous étions trop loin pour en rien entendre. Après avoir resté dans cette posture une demi-minute, il se remit auprès de sa femme, & recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive, sans sçavoir si elle parloit à son tour, ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux, j'avois vu de grosses larmes couler sur les joues du Prêtre, & moi-même j'avois eu toutes les peines du monde à

m'empêcher de pleurer. Ce qui nous chagrina beaucoup, c'étoit l'impossibilité d'entendre quelques expressions de sa priere.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage, de peur de l'interrompre, & nous nous contentâmes de certains gestes, qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle, comme j'ai déjà dit, il continua à lui parler d'une maniere très-pathétique, il l'embrassoit de tems en tems avec passion. D'autres fois nous le voyons tirer son mouchoir, essuyer les yeux de sa femme, & la baiser de nouveau avec un transport extraordinaire. Nous le vîmes ensuite se lever tout d'un coup, lui donner la main, pour se lever aussi, & l'ayant menée à quelque pas delà, se mettre à genoux avec elle, & y demeurer pendant quelques minutes.

A ce spectacle mon ami ne fut plus le maître de son zèle. Il s'écria à haute voix, *O Saint Paul, Saint Paul, les voilà qu'ils prient Dieu ensemble.* J'eus peur qu'Atkins ne l'entendît, & je le conjurai de se modérer pendant quelques momens, afin que nous pussions voir la fin d'une Scene si touchante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émouvoir le cœur, & en même-tems de plus agréable. Mon Prêtre se retint en effet, mais il marqua par-tout son air une extase de joie, de voir cette pauvre Païenne prête

à entrer dans notre Sainte Religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il levoit les mains vers le Ciel, tantôt il faisoit le Signe de la Croix, tantôt il faisoit des prieres éjaculatoires pour rendre graces à Dieu d'une preuve si manifeste du succès merveilleux de nos desseins; quelquefois il parloit tout doucement & quelquefois haut, & ses actions de graces étoient tantôt en Latin, & tantôt en François, & souvent les pleurs étouffoient sa voix d'une telle maniere, que ce qu'il disoit, ne ressembloit pas à des sons articulés.

Je le conjurai de nouveau de se tranquilliser, afin que nous pussions examiner ensemble avec attention tout ce qui se passoit à nos yeux. La Scene n'étoit pas encore finie, & après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme, avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes, qu'elle étoit fort touchée de ses discours: elle levoit les mains, les croisoit sur sa poitrine, & se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché, & à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart-d'heure, & ensuite ils s'en allèrent, de sorte qu'il fallut mettre-là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon Religieux, & pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir;

que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites , je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité , quelle que put être l'ignorance & de l'homme & de la femme , & que j'attendois une malheureuse fin d'un si heureux commencement. Que sçait-on , *dis je* , « si ces deux , par la » voie de l'instruction & de l'exemple n'in- » flueront pas sur la conversion de quel- » qu'autre ?

De quelqu'autre ! me répondit-il précipitamment , *oui de tout autant qu'il y en a. Fiez-vous-en à moi ; si ces deux Sauvages , (car le mari ne l'a été guere moins que la femme ,) se rendent à Jesus-Christ , ils ne cesseront jamais de s'attacher à la conversion des autres. Car la véritable Religion est communicative , & celui qui est devenu réellement Chrétien , ne laissera pas un seul Païen dans l'erreur , s'il espère l'en pouvoir tirer.* Je lui avouai , que son sentiment étoit fondé sur un principe très-Chrétien , & que c'étoit une preuve d'un grand zèle , & d'un cœur fort généreux. « Mais , mon cher ami , » *lui dis-je* , voulez-vous bien me permettre » de vous faire ici une seule difficulté ? Je ne » trouve rien à dire contre la ferveur que » vous marquez , pour transporter ces gens » du sein du Paganisme , dans celui de la » Religion Chrétienne. Mais quelle consolation en pouvez vous tirer ? puisque , selon » vous , ils seront toujours hors des limites

» de l'Eglise Catholique , sans laquelle vous
 » croyez qu'il n'y a point de Salut ? Conver-
 » tis à la Religion Protestante , ils passeront
 » chez vous pour Hérétiques , aussi damna-
 » bles que les Païens eux-mêmes.

Il me répondit ainsi avec beaucoup de candeur & de charité Chrétienne : *Monfieur , je fuis Catholique , Prêtre de l'Ordre de Saint Benoît , & j'admets tous les Dogmes de l'Eglise Romaine ; mais je vous dis sans la moindre envie de vous complimenter , & sans confidérer la situation dans laquelle je me trouve ici , que je ne vous regarde pas comme un homme absolument exclus de la Grace de Dieu. Je ne dirai jamais , quoique je fçache qu'on le croit généralement parmi nous , que vous ne fçauriez être sauvé ; je n'ai garde de borner assez la miséricorde de Jesus-Christ , pour m'imaginer que vous ne fçauriez être porté dans le fein de l'Eglise , par des voies qui nous font inconnues , & je fuis sûr que vous avez la même charité pour nous : je prie continuellement que vous puissiez rentrer dans l'Eglise , par des chemins dont je laiffè le choix à l'Etre infiniment fage. En attendant vous confesserez , je croi , qu'en qualité de Catholique , je puis faire une différence confidérable entre un Protestant & un Païen , entre quelqu'un qui invoque le nom de Jesus , quoique d'une maniere que je ne juge pas conforme à la*

véritable Foi, & d'un Sauvage, un Barbare qui ne connoît ni Dieu, ni Christ, ni Rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les limites de l'Eglise, vous en êtes plus près du moins, que ceux qui n'en ont jamais entendu parler. C'est par cette raison, que je me réjouis, en voyant cet homme, qui s'étoit livré à toutes sortes de crimes, adresser ses prières au Sauveur, quoique je ne le croie pas parfaitement éclairé, persuadé que Dieu dont toute bonne œuvre procède, achevera celle-ci, en le menant un jour à la connoissance entière de la Vérité; & s'il réussit à inspirer la Religion Chrétienne à sa pauvre femme, je ne saurois jamais croire qu'il périra lui-même. Ma joie est donc fondée, quand je vois quelqu'un approcher de la véritable Eglise, quoiqu'il n'y entre pas aussi-tôt que je le souhaiterois. Il faut s'en fier, de la perfection de cet ouvrage, à Dieu, qui l'achèvera lorsqu'il le trouvera à propos. Je serois charmé, je vous proteste, si tous les Sauvages ressembloient à cette bonne femme, dussent-ils être d'abord tous Protestans, & je croirois fermement que Dieu ayant commencé à illuminer leur esprit, leur accorderoit de plus en plus les lumières d'en-haut: & les feroit entrer à la fin dans le sein de son Eglise.

J'étois surpris de la sincérité de ce vieux Papiste, à mesure que j'étois convaincu par

la force de son raisonnement, & je me mis d'abord dans l'esprit, que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes, nous pourrions être tous *Chrétiens Catholiques*, quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers, & que cet Esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous Catholiques, je lui dis, que je m'imaginois que si tous les Membres de son Eglise étoient capables d'une charité pareille, ils seroient bientôt tous Protestans; nous brisâmes-là: car nous n'entrons jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarrasser un peu sur sa tolérance, & le prenant par la main: Mon cher ami, *lui dis-je*, » j'approuve fort » ce que vous venez de dire, mais certainement si vous prêchiez une pareille doctrine en Espagne ou en Italie, vous n'éviteriez jamais les griffes de l'Inquisition.

Cela pourroit bien être, me dit-il; mais je ne crois pas qu'une pareille sévérité rendent ces Peuples meilleurs Chrétiens. Un excès de charité ne passera jamais chez moi pour hérésie.

Fin de la Troisième Partie.

PIURES

* CRUSOE

1719

44

